L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

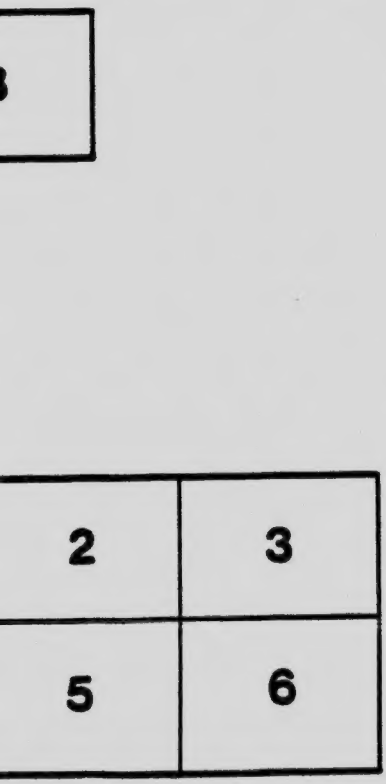
Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



Ed. HAMON

Misères humaines

Tracts populaires et religieux sur quelques défauts et vices des familles

---

13e ÉDITION

Avec une Préface du R. P. LALANDE

PARIS
PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

1913

Misères humaines

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Les Canadiens Français de la Nouvelle-Angleterre. In-8° de 400 pages avec nombreuses gravures de couvents et d'églises. (Chez Granger, libraire, Montréal, Canada.)

Au delà du Tombeau. (P. Téqui, Paris.) 3e édit.

Le Roi du jour : l'Acool. (Brochure de propagande.)

Pourquoi je me suis fait congréganiste. Réponses à quelques difficultés à propos de la confession et la communion, 2e édit.

Ed. HAMON, S. J.

Misères humaines

Tracts populaires et religieux
sur quelques défauts et vices des familles

13e ÉDITION

Avec une Préface du R. P. LALANDE

PARIS
PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

1913

HQ 744
H34

267993

PRÉFACE

Ceux qui ont connu le P. Édouard Hamon, S. J., qui l'ont entendu prêcher et ont suivi ses missions, le reconnaîtront aisément dans ses *Misères humaines*. Ils retrouveront dans ce volume, aussi bien et avec plus de profit que dans une notice biographique, le missionnaire populaire, partout et toujours le même : apôtre du Sacré-Cœur, homme d'œuvre, de sens éminemment pratique, dont chaque ligne et chaque parole, comme toute sa vie, ont été de bonnes actions.

Né en France, dans cette province catholique des hommes forts et des têtes dures qu'est la Bretagne, le P. Hamon avait l'ardeur, la ténacité, le vigoureux esprit de foi, le cœur très bon sous une rude écorce, toutes les qualités de sa

race. Il était jeune homme encore, scolastique de la Compagnie de Jésus, quand il passa en Amérique.

Nul étranger ne s'est mieux identifié avec notre esprit et nos coutumes. Nul ne nous a mieux connus et plus aimés.

Il a beaucoup étudié notre histoire. Il s'intéressait vivement à notre avenir et s'est mêlé à tous les mouvements religieux et nationaux de notre peuple. Il a prêché dans tous les centres français du Canada et des Etats-Unis.

Le livre que nous rééditons aujourd'hui est le fruit de quarante années d'études, d'observation et d'expérience. Chaque page démontre tout l'intérêt que le P. Hamon portait aux âmes d'abord et aux nôtres en particulier.

Sa vie de missionnaire l'avait bien placé pour observer nos faiblesses et nos misères. Il sut les voir, non pas en contemplateur indifférent, curieux seulement de s'instruire, ou comme le dilettante en recherche du document humain; mais en apôtre épris de la gloire de Dieu et de l'amour des âmes, sympathique à toute souffrance, éclairant ceux qui tâtonnent dans l'ombre, relevant ceux qui tombent et les aimant pour les mieux ramener à Dieu.

Pour annoncer certains livres nouveaux, on emploie souvent une phrase depuis longtemps toute faite : on dit qu'ils ont leur place dans toutes les bibliothèques et devraient se trouver

dans toutes les familles. Cette phrase convient en tout point aux *Misères humaines*. Et c'est dommage qu'elle soit si usée pour dire une chose si vraie.

Aussi bien, les évêques les plus éminents de notre épiscopat ont jugé comme nous le livre du P. Hamon. Ils ont conseillé à leur clergé et surtout aux jeunes prêtres d'étudier ce livre et de s'en servir, afin de rendre plus pratique et plus substantielle leur prédication. Les missionnaires l'ont répandu et continueront de le répandre, nous en sommes sûr, parmi leurs auditeurs.

Les *Misères humaines* c'est, quand la mission est achevée, la mission qui se continue dans les familles. C'est le missionnaire et le curé à domicile.

Les lois principales qui régissent les mœurs, les points essentiels du *Credo* y sont traités et élucidés. Les questions d'autorité, d'éducation, d'accord et de désaccord dans les ménages, de tempérance, d'économie, y sont résolues avec la clarté brève de l'homme qui a vu et entendu, qui a assisté aux scènes du dehors et a reçu les confidences intimes du dedans, qui connaît l'infaillible solution et la donne avec autorité. Souvent même le tour original qu'il lui prête et le portrait qu'il y joint, donnent à son enseignement un intérêt et un agrément rares en pareilles matières. Plus d'un trait, ironique parfois, apos-

tolique toujours, fixe cet enseignement pour toujours dans la mémoire.

Il suffit de lire les premiers chapitres : *La Lune de miel*, et *la Lune rousse*, pour se convaincre de cette vérité et être entraîné à lire tout le livre.

Le P. Hamon n'a guère pourtant visé de mérite littéraire. Il avait bien autre chose à faire et il visait plus haut. Malgré cela, — et peut-être à cause de cela, — il atteint souvent aux formes littéraires du meilleur aloi, à celles qui ne se perdent pas dans de vaines amplifications, dans des recherches d'ornements agréables et inutiles, qui plaisent à l'imagination et laissent vide l'esprit.

Son style est fait de bon sens, de clarté, d'une logique imperturbable, de cette vue précise et sûre des choses, qui fournit le mot propre et la phrase brève pour dire tout ce qu'il faut dire. Ce missionnaire n'a pas besoin de beaucoup de détours pour arriver au cœur humain. Il en sait toutes les avenues et il y va tout droit. Il n'a pas besoin non plus de rechercher longtemps pour découvrir la plaie intérieure dont souffre ses patients. Il y applique parfois si directement la main et le remède, que le malade pousse un cri de surprise ou de douleur; mais se console bientôt en sentant que cette main apporte le remède qui contient tout ce qu'il faut pour guérir.

Voilà pourquoi nous avons cru faire œuvre de

zèle en publiant — et à des milliers d'exemplaires — ce livre du P. Hamon. Il va permettre au grand missionnaire, qui a tant aimé les âmes et a donné quarante ans de ses labeurs et de sa vie aux Canadiens français, de continuer parmi eux son apostolat.

Louis LALANDE, *S. J.*

Montréal
En la fête de saint Jacques, apôtre.

PREMIER TRACT

Maris et Femmes

PREMIÈRE CAUSERIE

LA LUNE DE MIEL ET LA LUNE ROUSSE

Comment un jeune ménage passe de l'une à l'autre. — Attitude des futurs belligérants. — Premières escarmouches. — La crise. — Ses résultats.

Les jours qui suivent le mariage ont reçu du langage populaire un nom plein de charme et de suavité. C'est le temps de la lune de miel, l'heure des épanchements intimes, des confidences sans réserve : les cœurs battent à l'unisson, l'harmonie est parfaite, pas le plus léger nuage ne fait tache au firmament du foyer domestique.

Hélas! pourquoi des jours si heureux n'ont-ils souvent qu'une durée bien éphémère? Pourquoi les cœurs se ferment-ils peu à peu, et laissent-ils échapper des paroles de récrimination ou d'indifférence! Quel étrange changement! Les visages deviennent sombres, les yeux ne savent plus rire, parfois même ils s'humectent de larmes essuyées à la dérobée, la tristesse envahit lentement la maison où régnaient jadis la joie et le bonheur... C'est l'automne avec sa mélancolie, en attendant l'hiver et ses frimas.

Qu'est-il donc arrivé? L'union est-elle mal assortie? Les tempéraments sont-ils antipathiques au point de ne pouvoir pas sympathiser ensemble? Ou bien a-t-on découvert qu'en se mariant, on avait fait une erreur désormais irréparable? Non, les causes de malaise sont d'ordinaire beaucoup moins graves. Plus de prudence, d'une part, et plus de charité, de l'autre, eussent fait durer la lune de miel pendant bien des années, sinon toujours.

Malheureusement ces deux vertus chrétiennes ont fait défaut aux jeunes époux. Au lieu de continuer, après le mariage, à surveiller leur humeur, comme ils le faisaient avant, ils ont laissé, au contraire, s'étaler au grand jour leurs imperfections et leurs défauts de caractère. Au lieu d'être indulgents l'un pour l'autre, ils se montrent susceptibles et exigeants. Oublieux des douces lois de la charité mutuelle, ils négligent d'arrondir les angles trop aigus de leur tempérament, d'en aplanir les aspérités. Un sourd mécontentement couve au fond des cœurs. Des agaceries fréquentes, des taquineries quotidiennes, quelques scènes déplaisantes, grossies ensuite par l'imagination et les froissements de l'amour-propre, augmentent le malaise et préparent la tempête. Bientôt elle éclatera... et la barque du bonheur ira se briser sur les écueils, quand elle venait à peine de quitter le port. Alors, selon une autre expression populaire très énergique, le jeune ménage entrera dans la *lune rousse*, avec chances d'y rester longtemps, sinon toujours.

Triste naufrage, en vérité, qui détruit des rêves

brillants, si longtemps caressés au fond du cœur!

Lamentable catastrophe qui ruine toute espérance et jette à la dérive deux existences humaines, comme des épaves que ballotteront désormais, à leur caprice, les vents et les flots.

Comment donc pareille révolution s'est-elle opérée? Quelles en furent les causes? Voyons-le de plus près. Ce sera, par le fait même, indiquer aux jeunes époux ce qu'ils doivent éviter pour s'épargner une aventure si déplaisante.

COMMENT UN JEUNE MÉNAGE DOIT S'Y PRENDRE POUR PASSER DE LA LUNE DE MIEL DANS LA LUNE ROUSSE

Avant d'entrer en matière, faisons quelques observations importantes.

Pour passer de la lune de miel dans la lune rousse, les deux époux devront y mettre chacun du sien, autrement l'entreprise languirait et pourrait même échouer complètement.

Assez souvent aussi les belles-mères, celle du jeune homme surtout, jouent un rôle considérable dans ce changement. Elles en sont le ressort caché, mais efficace, qui met tout en branle. Il importe donc de bien définir les dispositions d'âme où elles doivent être, pour amener cette révolution intérieure.

1re Disposition. — Dès les débuts du ménage,

au lieu de laisser le jeune couple s'aménager à sa fantaisie, la belle-mère aura bien soin, au contraire de se mêler de tout, de s'occuper de tout dans les plus petits détails. Que rien ne s'achète sans qu'on la consulte. Que la maison soit meublée à son goût, qui, bien entendu, devra être aussi celui des jeunes époux. La raison, pour justifier pareille ingérence, sera facile à trouver : la jeune fille n'a point d'expérience; le jeune homme, de son côté, n'entend absolument rien à monter une maison. N'est-ce donc pas, de sa part, charité très grande d'aider ces jeunesses à se débrouiller? Ils devront, à coup sûr, lui en avoir une grande reconnaissance.

2e *Disposition.* — Que la belle-mère soit bien décidée à se tenir toujours au courant des faits et gestes de son gendre. Chaque jour elle recevra la visite de sa fille ou la visitera elle-même à la maison. Là, dans de longs entretiens, elle se fera rendre un compte exact et détaillé de ce qui s'est dit ou fait dans le ménage. Ainsi, tout en gardant son autorité sur sa fille, elle sera mieux à même de lui donner les conseils que réclameront les circonstances.

Enfin, troisième et dernière disposition, la plus importante de toutes : la mère doit être bien convaincue, qu'à peu de chose près, sa fille est un modèle vivant de toutes les perfections imaginables. Si donc quelque rouage fonctionne mal à la maison, la faute sera certainement à son gendre et pas du tout à sa fille bien-aimée.

Avouons-le franchement, certaines belles-mères

entrent dans ces dispositions le plus facilement du monde.

Occupons-nous maintenant des jeunes époux. Voyons quelle attitude ils doivent prendre dans le ménage pour passer de la lune de miel dans la lune rousse.

ATTITUDE DES FUTURES PARTIES BELLIGÉRANTES

Avant le mariage, durant le temps de la fréquentation, le jeune homme surveillait son humeur avec soin et ne montrait que les qualités du caractère les plus aimables et les plus conciliantes. Plein de déférence pour sa fiancée, il s'appliquait en toute occasion à prévenir ses moindres désirs. D'une douceur inaltérable, il se rangeait sans peine à son avis : jamais entre eux la plus légère divergence d'opinion, toujours l'accord le plus parfait...

Mais cela se passait au temps de la fréquentation et des espérances...

Aujourd'hui qu'il est marié, pourquoi tant se contraindre et se mettre à la gêne? A quoi bon continuer une surveillance si fatigante? Ne peut-il pas reprendre enfin ses allures naturelles et naviguer désormais sous ses vraies couleurs? Bon cœur au fond, mais tempérament un peu vif, supportant mal la contradiction, prompt à la réplique, impétueux, s'emportant vite et disant alors des paroles brusques et peu considérées, mais les oubliant presque aussi-

tôt et ne sachant point garder rancune : voilà ce qu'il est et voilà ce qu'il se montre à la maison.

Avec un peu de patience et de charité, la jeune femme pourrait facilement calmer ces impétuosités d'humeur. En se pliant de bonne grâce aux fantaisies changeantes de son mari, elle maintiendrait la paix et la bonne entente dans le ménage. Pour cela, il faudrait deux choses : de la douceur et de la générosité chrétienne. Malheureusement, ces vertus lui font défaut.

A l'encontre des affirmations de la mère, cette jeune mariée est loin d'être un assemblage de toutes les perfections désirables.

Impétueuse de caractère, elle ne sait ni retenir sa langue ni réprimer son humeur. Très attachée à ses idées, elle ne veut jamais céder à propos. Très susceptible, elle est prompte à s'emporter, et, défaut plus grave encore, quand on a froissé son amour-propre, elle s'en souvient longtemps et cherche l'occasion de se venger. Or cette jeune femme qui, avant le mariage, se montrait douce comme un ange, toujours obligeante pour son fiancé, toujours anxieuse d'éviter ce qui aurait pu froisser ses sentiments, cesse, elle aussi, après le mariage, de surveiller son tempérament. A l'exemple du mari, elle abandonne la direction de la vie à l'humeur du moment.

Ainsi, après quelques mois à peine de vie commune, les deux époux, armés en guerre, sont prêts à engager la lutte. Les premières escarmouches ne se feront guère attendre.

PREMIÈRES ESCARMOUCHES

Il est généralement admis que l'homme ouvre le feu et commence la petite guerre à la maison.

C'est peu de chose d'abord : des manques d'égards, quelques paroles brusques, auxquelles la femme répond brusquement aussi, des oppositions de goûts et de jugement... L'homme soutient vivement son opinion, et, non moins vivement aussi, la femme défend la sienne. On s'échauffe de part et d'autre, on en vient aux paroles piquantes, mais la femme s'arrange toujours pour avoir le dernier mot dans la dispute...

Mécontent de cette première passe d'armes, l'homme quitte la maison, sans saluer sa femme, comme il en avait l'habitude, et, faisant bruyamment claquer la porte derrière lui, se rend à la besogne. Pourtant, durant le jour, ce petit nuage gris s'est dissipé, la gaieté est revenue au cœur et le jeune mari rentre au logis bien disposé à faire bon visage à sa femme.

Mais celle-ci a la mémoire plus longue et la rancune plus tenace. On a froissé son amour-propre, elle veut avoir sa revanche... Aux avances pleines d'amabilité de son mari, elle ne répond que par quelques paroles brèves et maussades, ou même, sous prétexte de migraine, se renferme dans un mutisme absolu...

La migraine, on le sait, joue un rôle considérable dans la politique intérieure de certaines femmes mariées. C'est une arme offensive et défensive qu'elles manient avec une dextérité merveilleuse, ou pour masquer leur mauvaise humeur, ou pour mettre en quarantaine un mari dont elles ont à se plaindre. D'ailleurs, une femme vexée n'a-t-elle pas à son service mille moyens divers de se venger, sans qu'il y paraisse? Ne peut-elle pas servir la soupe trop chaude ou trop froide?... mettre sur la table des viandes trop cuites ou du *steak* dur comme des tiges de bottes sauvages?... Ne sait-elle pas se souvenir, juste au moment du souper, que la maison n'a point été nettoyée dans la journée. Alors, s'armant d'un balai, elle fera voler partout des nuages de poussière, au grand ébahissement du mari, comme aussi à son grand dépit. Enfin, ne peut-elle pas négliger de raccommoder le linge? oublier de mettre des boutons aux chemises du mari, ou les coudre juste assez pour qu'ils sautent, dès qu'on voudra les fixer?... Le dimanche matin, des expressions énergiques venant de la chambre de l'homme apprendront à la femme le plein succès de sa ruse.

Elle est contente. Une fois de plus, elle vient de prouver à cet homme combien, en une foule de choses, un mari dépend de sa femme.

C'est la petite guerre, la guerre à coups d'épingle. J'en conviens, mais l'homme n'en ressent pas moins vivement ces piqûres. Elles le maintiennent dans un état d'irritation et d'agacement peu favorable à la paix du ménage. Du reste, l'heure d'une

crise plus sérieuse ne tardera guère de sonner à la maison.

LA CRISE

Poussé à bout par ces taquineries quotidiennes, l'homme éclate un jour en reproches violents.

— Sa maison est mal tenue... tout y est en désordre... La cuisine est détestable... Sa femme est sans cesse à courir chez sa mère et lui conte toutes sortes de niaiseries... Elle ferait bien mieux de rester au logis et de s'occuper de la propreté de son ménage... Les choses ne peuvent pas continuer ainsi, son parti est pris... Que sa femme choisisse entre son mari ou sa mère...

Décidément, l'homme est en colère pour tout de bon. Ce serait le temps pour la femme de se rappeler qu'en de telles circonstances, le silence est d'or ou de chercher par de douces paroles à conjurer l'orage qui menace. Mais, nous l'avons dit, Madame est d'humeur très vive, elle aussi. Sous le coup de ces reproches, perdant tout contrôle sur ses nerfs, elle répond d'un ton de voix fort pointu.

— Son mari a toujours des remarques désobligeantes à lui faire.., il n'est jamais content de rien... S'il ne trouve pas sa maison bien tenue, qu'il prenne une servante; si la cuisine n'est pas de son goût, qu'il aille dîner au restaurant... Il lui

reproche de voir sa mère... Ah! elle est bien heureuse d'avoir sa mère pour l'encourager et la consoler : sans elle, bien sûr, elle mourrait de chagrin et d'ennui...

Cette tirade débitée tout d'une haleine, sans arrêt, sans points ni virgules, sans interruption possible, se terminera par une explosion de sanglots ou une crise de nerfs...

En face d'une situation si nouvelle pour lui, l'homme, déconcerté, murmure quelques paroles peu bienveillantes pour sa femme, puis, ne sachant trop que dire ni que faire, il prend son chapeau et... la porte.

Dès que Monsieur est sorti, Madame, se remettant de sa crise nerveuse, essuie ses larmes et se hâte d'aller conter à sa mère la scène *affreuse* qu'elle vient d'avoir avec son mari. Ici l'influence de la mère pourra être décisive pour le bonheur ou le malheur du jeune ménage.

Si elle est sage et prudente, elle fera entendre à sa fille de bonnes vérités, tout en la consolant de son mieux. « Sois patiente, ma fille, cède de bonne grâce à ton mari, afin d'avoir la paix à la maison... Il est un peu vif de caractère, je le sais, mais il a bon cœur... Montre-toi avec lui pleine de prévenances et d'attentions.... Fais tout en ton pouvoir pour lui rendre la maison agréable... mais, surtout, ne garde jamais rancune de ses saillies d'humeur... Quand ton mari rentrera, sois aimable et souriante comme si rien n'était arrivé...

« Il faut t'accoutumer à faire des sacrifices : ma

fille, la vie d'une femme mariée, vois-tu, n'est trop souvent qu'une vie de sacrifices et de dévouement, tu le comprendras mieux plus tard. Mais c'est par là aussi qu'une femme est puissante et réussit à changer peu à peu le caractère trop vif de son mari... Offre à Dieu cette épreuve et fais vaillamment ton devoir. »

Voilà de bonnes et nobles paroles.

Si la jeune femme les écoute et les met en pratique, elle ne verra jamais la lune rousse se lever sur l'horizon de son ménage.

Malheureusement, toutes les belles-mères ne parlent pas de la sorte. Il s'en trouve qui, dans une circonstance si grave, ont l'imprudence de dire à leurs filles : « Comment, ma fille, après trois mois à peine de mariage, ton mari te traite de la sorte, toi qui es si douce et si bonne!... Ah! l'ingrat! le sans-cœur!... Ecoute, ma chérie, ne te laisse pas ainsi fouler aux pieds,... cet homme ferait de toi une misérable esclave,... ne cède pas,... tiens ta place à la maison,... tiens ton bout!... »

Et la jeune femme de revenir au logis, bien décidée, selon le conseil de sa mère, « à tenir son bout » et à ne pas céder.

RÉSULTATS DE LA CRISE

Regrettant les paroles trop vives qui lui sont échappées dans la colère, le jeune mari cherche à

faire la paix avec sa femme. Le visage souriant, il lui adresse des paroles de conciliation et de tendresse... Mais celle-ci, trop fidèle, hélas! aux recommandations maternelles, reçoit ces avances avec hauteur et d'un air sévère... Elle continue de garder un silence boudeur, ou ne répond que par des monosyllabes,... un oui, un non, bien sec et bien roide...

Et le mari de se dire :

« Ah! ma petite femme me garde rancune. Elle a encore de la bile sur le cœur... Sans doute, elle est allée voir sa mère, et cette femme lui aura conseillé la résistance... Eh bien! puisque le ciel est sombre à la maison, en attendant qu'il s'éclaircisse, allons faire un tour au club... Là, du moins, avec les amis, je retrouverai ma belle humeur... »

Et le temps sombre continue des trois ou quatre jours et davantage... Et la jeune femme s'obstine à bouder et à faire de plus en plus *visage de bois* à son mari. Et celui-ci, ennuyé, découragé, prend de plus en plus aussi le chemin du cabaret ou du club...

Que de pareilles scènes se reproduisent souvent à la maison, que la belle-mère continue à prêcher la résistance; qu'elle encourage sa fille dans cette lutte, à coups d'épingle et à coups de langue,... le jeune ménage ne tardera guère à passer de la « lune de miel » dans la « lune rousse »...

Il pourrait bien y rester longtemps

DEUXIÈME CAUSERIE

PETITES MISÈRES DE FAMILLE

A qui la faute? — Première visite : Chez l'ouvrier. — Les plaintes de l'homme. — La réplique de la femme. — L'examen de conscience des époux. — Deuxième visite : Encore chez l'ouvrier. — Troisième visite : Chez les bourgeois. — Quatrième visite : Maris jaloux. — Cinquième visite : Femmes dévotes et femmes dévouées.

Ils sont rares les ménages où mari et femme n'ont que des louanges réciproques à se donner. Le plus souvent, à côté de l'éloge, il y a le correctif, le *desideratum*. « Mon mari est bon, *mais* il y a ceci ou cela. — Ma femme est dévouée, *mais* il lui manque telle ou telle qualité. » Enfin, dans plus d'un cas, le chapitre des louanges est complètement supprimé et celui des plaintes s'allonge sans mesure. Au dire de la femme, l'homme est un assemblage de tous les défauts, de tous les vices qui rendent la vie commune insupportable.

Au dire de l'homme, la femme est un vrai fagot d'épines. « De quelque côté qu'on la prenne, on se pique... Impossible d'avoir la paix à la mai-

son Pas d'ordre, pas d'économie, pas de patience... Aussi dégoûté de ma femme et de ma maison, je vais me consoler au dehors : au cabaret ou au club... »

Qu'y a-t-il de vrai dans ces accusations réciproques?

Qui a tort? A qui la faute? Au mari? A la femme? ou aux deux à la fois?... Très probablement aux deux à la fois...

Pour nous en assurer, allons visiter quelques ménages de la ville. Nous interrogerons successivement les deux époux et nous verrons ensuite quelles conclusions tirer de leurs réponses.

PREMIÈRE VISITE : CHEZ L'OUVRIER

Commençons par un ménage d'ouvriers.

— Dites-moi donc, mon brave homme, pourquoi laissez-vous votre femme seule à la maison, pour aller passer vos soirées au cabaret ou au club?

Réponse de l'homme

— Je vais vous le dire, Monsieur. Je m'ennuie chez moi... Ma femme est, d'ordinaire, d'une humeur massacrante. Si elle ouvre la bouche, c'est

pour me contredire, me disputer, me dire toutes sortes de choses déplaisantes. Elle se fâche pour un rien et boude ensuite pendant des jours et des semaines entières.

Avouez-le, Monsieur, ce n'est pas gai pour un homme de passer une longue soirée d'hiver en compagnie d'une femme pareille à une pelote d'épingles, la pointe en dehors; ou qui, allongée dans sa berceuse, reste là, muette comme une carpe, pendant des heures entières...

Aussi, quand j'ai lu mon journal et fumé ma pipe, ne sachant plus que faire de moi-même, je prends la porte et je vais au club. Après tout, j'ai besoin de m'amuser un peu. Là, du moins, je retrouve ma belle humeur, avec mes amis. Voilà!

Réplique de la femme

— C'est là son histoire, Monsieur; maintenant, veuillez écouter la mienne.

Mon mari a un caractère très difficile, on ne sait vraiment comment le prendre. A la plus légère contradiction, il se fâche et me dit des injures. Si je garde le silence pour ne pas l'exciter davantage, il m'accuse de bouder; si j'essaie de lui répondre tranquillement, il s'emporte, ou bien m'envoie un *oui*, un *non*, bien sec et bien raide... Ce n'est guère encourageant, vous l'avouerez. Souvent même, quand je veux causer avec lui, il continue de fumer

sa pipe et de lire son journal, sans daigner desserrer les dents... Pour tenir une conversation, il faut toujours bien être à deux, n'est-ce pas?...

Puis cet homme-là veut toujours avoir raison... J'ai beau lui montrer qu'il a tort, il ne veut jamais en convenir, et, quand il ne sait plus que répondre, il se met à m'agonir de sottises... Ah! je vous assure, Monsieur, qu'il en dit de toutes sortes quand il est en colère! Et après cela, il voudrait que je lui fisse bon visage le lendemain... Ah bien! non. 'ai la mémoire trop longue pour cela, moi!...

Oh! que les pauvres femmes ont donc de misères en ce monde!

Je ne suis point parfaite, je l'avoue... J'ai mes torts, j'en conviens, mais, lui aussi, a les siens... C'est un homme qui prend tout à pic et à rebrousse-poil, un homme qui veut toujours avoir le dernier mot, un homme que... un homme ont... un homme auquel... etc.

— Bien, bien, Madame, cela suffit... Je suis édifié maintenant sur les difficultés de votre ménage... J'en comprends les causes. C'est bien comme je le pensais... Vous avez tous les deux le même tempérament, et par conséquent les mêmes qualités, comme aussi les mêmes défauts... Pour vivre en paix à la maison, il faudrait des concessions mutuelles, de la charité, de la patience, de la bonne volonté...

Tâchez donc, Madame, de calmer un peu vos nerfs, trop faciles à irriter. Ne contredisez point

votre mari; trouvez toujours moyen d'être de son avis, comme au beau temps de la lune de miel. Montrez-vous douce, avenante, désireuse de faire plaisir,... mais surtout oubliez vite des paroles qui ne viennent pas du cœur et ne sont que des accès d'une colère passagère.

Et vous, mon brave homme, soyez aussi plus charitable pour votre femme. Quand elle est sur les nerfs, c'est souvent les mille soucis du ménage qui en sont la cause; vous, tenez-vous sur les muscles, et restez calme... Laissez passer la brise, sans en faire une tempête... Si des paroles désobligeantes volent dans l'air, qu'elles entrent par une oreille et sortent par l'autre...

Tous les deux, vous êtes des époux chrétiens... Allez donc voir ensemble votre confesseur... Il vous indiquera des moyens plus efficaces encore pour garder la paix et la bonne entente dans le ménage...

En finissant, laissez-moi vous redire un bon conseil de saint François de Sales aux époux d'humeur trop vive :

« Le support mutuel de l'un pour l'autre, dit-il, doit être si grand que *jamais tous deux ne doivent être courroucés ensemble et tout à coup*, afin qu'entre eux, il ne se voie ni discussions ni débats. »

Examen de conscience des deux époux

L'HOMME	LA FEMME
Je suis trop vif... trop susceptible.	Je suis trop vive... trop susceptible.
Je m'emporte pour un rien.	Je m'emporte pour un rien.
Je dis alors des paroles blessantes.	Je dis alors des paroles blessantes.
Je tiens trop à mes idées.	Je tiens trop à mes idées.
Je veux toujours gagner mon point, et si je dois céder, je montre de la mauvaise humeur...	Je veux toujours gagner mon point, et si je dois céder, je montre de la mauvaise humeur...
Tout cela met du trouble dans ma maison, et fait de la peine à ma femme...	Tout cela met du trouble dans ma maison et fait de la peine à mon mari...
Et pourtant j'ai une bonne femme... et je l'aime de tout mon cœur...	Et pourtant j'ai un bon homme... et je l'aime de tout mon cœur...

DEUXIÈME VISITE : ENCORE CHEZ L'OUVRIER

— Dites-moi donc, je vous prie, pourquoi vous laissez femme et enfants seuls à la maison, pour aller passer vos soirées au cabaret à boire et à jouer aux cartes avec vos amis?

Réponse de l'homme

— Voici, Monsieur. Je suis dégoûté de ma femme et de ma maison; c'est court et complet, n'est-ce pas?...

Voulez-vous des détails? Ma femme n'a pas d'ordre. Elle ne peut jamais me servir mes repas à des heures fixes,... il faut toujours qu'elle soit en avance ou en retard... Quand j'arrive de ma besogne, la soupe est trop chaude ou trop froide, la viande dure comme des semelles de bottes ou brûlée comme du charbon... D'autres fois, rien n'est prêt,... il me faudra attendre une demi-heure, une heure, avant que la table soit servie...

Tout cela, vous en conviendrez, n'est guère amusant pour un homme qui travaille fort et qui revient à la maison avec un gros appétit.

Ce n'est pas tout.

La maison est toujours sens dessus dessous, le linge traîne partout, sur les chaises, sur le sofa, sur les lits... Les habits sont pleins de poussière ou de boue, les enfants mal peignés et malpropres; tout est d'une saleté dégoûtante...

Enfin, pour achever de me mettre de mauvaise humeur, à peine suis-je installé au coin du feu pour lire mon journal, en fumant la pipe, ma femme se souvient qu'elle n'a pas fait le ménage. La voilà qui prend son balai, et, ma parole d'honneur, je crois qu'elle fait exprès de m'envoyer tout droit au nez et dans le gosier des nuages de poussière et de saleté...

Alors la colère m'emporte... Mieux vaut aller au club que de se voir maltraité de la sorte à la maison... Voilà mon affaire...

Réplique de la femme

— Mon mari ne dit pas tout, Monsieur, laissez-moi vous conter à mon tour le reste de l'histoire.

Il m'accuse de ne pas lui préparer exactement ses repas! Mais la chose est impossible avec un homme comme lui, par la bonne raison qu'on ne sait jamais au juste quand il rentrera à la maison!...

Il quitte la besogne à six heures, c'est vrai, mais ensuite il s'amuse à flâner avec les amis ou s'en va prendre un coup à l'auberge. Souvent il ne revient que sur les sept ou huit heures du soir...

Est-ce ma faute, à moi, s'il trouve alors la soupe trop froide et la viande trop cuite?...

Mais c'est toujours comme ça : nous autres, pauvres femmes, nous avons toujours tort. Les hommes sont parfaits, les femmes ont tous les défauts, tous les vices, c'est bien entendu...

— Allons, Madame, calmez-vous! Non, il n'en est pas ainsi. Dans les difficultés de ménage, les femmes n'ont pas toujours tort, et vous savez très bien défendre votre cause.

Votre mari fait certainement mal, la journée finie, de ne pas rentrer tout de suite au logis. Il fait encore plus mal d'aller au cabaret gaspiller son argent avec ses camarades. Mais, s'il promet de se corriger et

de revenir tout droit à la maison, après son travail, croyez-moi, ayez toujours pour lui un bon petit souper, bien appétissant, bien cuit, et servi sur une table bien propre, à l'heure précise...

Vous ne sauriez vous imaginer, Madame, combien l'estomac a d'influence sur l'humeur d'un homme.

Avez-vous jamais vu votre mari porté à la colère et à la dispute, après un bon repas? D'ordinaire, quand l'estomac est content, l'homme tout entier, lui aussi, est content et d'humeur pacifiante, tout disposé à prendre les choses du bon côté... Faites donc de votre mieux pour que votre mari oublie au plus tôt le chemin du cabaret ou du club...

Quant à la question du balayage et de l'ordre...

— Ah! monsieur, pour cela, je l'avoue, il y a peut-être un peu de ma faute... mais, vous le savez, une femme seule a tant à faire dans un ménage!...

— Sans doute, Madame, sans doute. Mais rendez la maison aussi agréable que possible à votre mari.

Un ouvrier aime son petit chez soi, mais il le veut propre et arrangé avec goût : les habits bien pliés et brossés, à leur place dans les armoires, la maison bien balayée, les enfants bien peignés, bien débarbouillés, prêts à mettre un bon baiser sur les joues de leur père quand il reviendra de la besogne; enfin, sur la table, un bon souper... Ne l'oubliez jamais, Madame, la question de l'estomac est capitale pour le bonheur domestique.

TROISIÈME VISITE : CHEZ LES BOURGEOIS

— Oui, Monsieur, c'est vrai, je suis souvent, sinon toujours hors de chez moi le soir... Si vous désirez en savoir les raisons, je vous les dirai franchement, en peu de mots.

Je ne suis plus le maître dans ma maison. Ma femme gouverne tout à son gré, elle règle tout, elle arrange tout à sa fantaisie... Pour moi, simple bailleur de fonds, je n'ai pas un mot à dire, ni sur l'emploi de l'argent, ni sur la conduite des enfants. Or, une pareille situation m'humilie et me décourage... Tenez, puisque je suis en train de vous faire des confidences, asseyez-vous là. Je vous ferai connaître l'état de mes affaires domestiques. Vous me direz ensuite si j'ai tort ou raison.

J'ai cinq grands enfants, deux garçons et trois filles. Commençons par les filles.

Leur conduite n'est pas du tout ce que je désirerais. Coquettes et vaniteuses, elles passent leur journée à se parer et à se promener sur les rues, ou à lire des romans à la maison. Impossible de les faire travailler... encore moins de les faire s'occuper du ménage et de la cuisine... Si je risque quelques observations à ce sujet, ma femme s'impatiente aussitôt, elle prend fait et cause pour ses filles, et nous avons ensemble des scènes comme

celle qui est arrivée, il y a quelques jours à peine...

— Mais enfin, ma femme, tu encourages trop la vanité de ces enfants-là... Eh quoi! encore de nouvelles toilettes! de nouvelles robes de printemps! A mon avis, celles de l'an dernier étaient encore fort convenables...

— Mes filles ne sont pas pour sortir en guenilles.

— Et ces chapeaux neufs! Ils ont dû coûter bien cher, et pourtant je les trouve bien ridicules... On dirait vraiment des pots de fleurs, mal arrangés, mis au hasard sur la tête de nos filles..

— C'est la mode... Qu'est-ce que les hommes y entendent, je vous demande un peu, à ces affaires-là?

— Nos jeunes filles sont oisives à la maison... Pourquoi donc ne leur montres-tu pas à coudre, à raccommoder le linge, à faire la cuisine?... Tout cela leur sera nécessaire un jour dans le ménage.

— Ah! elles auront bien le temps d'apprendre tout cela plus tard, quand elles seront mariées...

— Elles sortent trop le soir... et je les trouve trop hardies, pas assez modestes... On les entend crier à tue-tête dans la rue, rire aux éclats, se lutiner ensemble comme des garçons... Ce n'est pas là une conduite convenable pour des jeunes filles bien élevées...

— Ah! pour ça, mon mari, halte-là! Je suis le meilleur juge sur ce point... Mes filles ont besoin d'air et d'exercice... Sois tranquille... Je sais ce

qui convient ou ne convient pas à des filles de cet âge et de leur condition...

— Ecoute, ma femme, un dernier mot encore.. Je n'aime pas du tout la maniere dont le jeune X... courtise notre fille aînée... Il veille seul avec elle à la maison... et sort sur la rue jusqu'à des dix heures du soir... Je ne puis tolérer pareille conduite... Un mariage chrétien ne se prépare pas de la sorte... Il faut que cela cesse...

— Ah! ça, mais tu deviens insultant pour ta femme et tes enfants!... Est-ce que je ne connais pas mon devoir de mère de famille? As-tu peur que ta fille ne sache pas toujours se tenir à sa place?... Tiens, si tu veux avoir la paix dans la maison, arrange-toi avec tes garçons comme il te plaira... Mais, par exemple, ne te mêle pas de vouloir conduire mes filles... Je m'en charge, moi.

Et, de fait, la femme conduit non seulement les filles, mais aussi les garçons et leur père, par-dessus le marché. Ces garçons ont l'un seize et l'autre dix-huit ans... Grâce à la protection de la mère, je n'en suis déjà plus le maître. Inutile de leur donner un règlement de vie et d'essayer de les accoutumer au travail... Ils n'en font plus qu'à leur tête. Insolents, grossiers, désobéissants, ils sortent chaque soir et ne rentrent souvent que bien tard dans la nuit...

Où vont-ils?... Que font-ils?... Dieu le sait... Moi je n'ai rien à dire sur leur conduite...

Si je veux les reprendre, ma femme a toujours quelque raison pour les excuser : ils sont jeunes,

ils ont besoin d'amusements. On ne tient pas des grands garçons à la maison comme des petites filles de couvent. Je suis trop exigeant pour eux. Patience! en grandissant, ils deviendront plus sages... Je leur défends d'aller au théâtre, ne trouvant pas cela convenable pour des garçons de leur âge, mais la mère est d'un avis différent... Elle leur donne de l'argent en cachette et les envoie au spectacle sans scrupule...

L'autre jour, j'eus avec elle une scène qui faillit bien tourner au tragique.

Ayant surpris un de mes fils à prendre de l'argent dans le tiroir, je lui donnai une forte correction pour cette faute contre la loi de Dieu, quand la mère accourut aux cris de son garçon... Sans me demander d'explication, elle éclata en cris et en sanglots, puis, perdant tout contrôle sur ses nerfs, elle se mit à m'accabler d'injures... J'étais un brutal... un sans-cœur de battre son enfant de la sorte... Et se précipitant tout à coup, elle me l'enleva des mains.

La colère m'emporta à mon tour, et ma foi, je fus bien près d'envoyer à ma femme une bonne tape en plein visage...

Voilà comment vont les choses dans ma maison. Aussi, pour ne pas être toujours en querelle avec cette femme, j'ai pris le parti de la laisser conduire la famille comme bon lui semble... Puisque je ne compte plus pour rien chez moi, je vais passer mes soirées au club, avec mes amis...

Ai-je raison? .. ai-je tort?... A vous d'en juger.

.....

— C'est là, je l'avoue un triste état de choses dans une famille chrétienne. Vous avez bien tort, Madame, permettez-moi de vous le dire franchement, d'usurper une place qui ne vous appartient pas, et qui revient de droit à votre mari. Il est le chef de la famille. Il doit commander et tous ont l'obligation de lui obéir; il doit diriger ses enfants, et au besoin les corriger et les punir. Votre devoir, à vous, serait de seconder de tout votre pouvoir l'action de votre mari, au lieu de la combattre d'une manière aussi insensée et aussi coupable...

Ecoutez ce que saint Paul dit aux femmes mariées : « Que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur, parce que le mari est le chef de la femme. »

Voilà la loi de Dieu et l'ordre qu'il a établi dans la famille. Par une ambition secrète, dont vous ne vous rendez peut-être pas bien compte, vous avez changé cet ordre et vous vous êtes substituée à votre mari dans le gouvernement de la maison.

Je crains bien que vous n'ayez à vous en repentir amèrement. Dans quelques années, vos enfants, les garçons surtout, mépriseront votre autorité, comme vous leur apprenez aujourd'hui à mépriser l'autorité de leur père, et, devenus des hommes, ils auront toute autre chose que des bénédictions à donner à votre tendresse aveugle et coupable...

Quant au mari, qu'il me permette aussi de lui parler librement. Il a grandement tort de se laisser ainsi mettre en tutelle par sa femme. Un homme doit toujours rester le maître chez lui, et toujours aussi il le peut, s'il a de l'énergie dans le caractère et de la persévérance dans la volonté.

Qu'il sache seulement affirmer son autorité avec calme, mais avec fermeté. Qu'il se montre homme et chrétien tout à la fois.

Il y aura bien quelques scènes violentes à la maison; la femme criera, elle disputera, elle boudera, elle aura des crises de nerfs; mais si l'homme tient bon, elle finira bien par amener pavillon et se mettre à sa place. En abandonnant la lutte pour avoir la paix à la maison, l'homme ne fait preuve ni de courage ni de sagesse. Sa capitulation coupable ne sauvera rien; elle ne servira, au contraire, qu'à ruiner l'autorité domestique et à perdre les enfants.

Le Dr X..., de Québec, fit comprendre d'une façon originale à sa femme la position qu'il comptait tenir à la maison.

Le lendemain des noces, il se présenta devant elle tenant d'une main une jupe et de l'autre un pantalon :

— Eh bien! femme, dit-il, que choisis-tu? la jupe ou le pantalon?

Et la femme de répondre en riant : — Donne-moi donc ma jupe, et laisse-moi tranquille...

— Alors, c'est bien entendu, c'est moi qui porte culotte à la maison... Et le docteur tint parole jusqu'au bout.

QUATRIÈME VISITE : MARIS JALOUX

— Hélas! oui, Monsieur, les choses vont mal, bien mal dans ma maison... Mon mari est jaloux. Il me fait endurer toutes sortes de misères et me traite comme les Turcs le font de leurs femmes. Du matin au soir il me garde à vue, et, quand il doit aller à son bureau, s'il l'osait, il m'enfermerait à double tour dans ma chambre...

Chaque matin il me répète ses ordres ridicules et ses absurdes défenses :

Défense de visiter ma mère et mes parents;

Défense de regarder par la fenêtre;

Défense d'entrer dans les magasins sans qu'il m'accompagne ou me surveille à travers la vitrine;

Défense de saluer aucune de mes amies ou de mes connaissances sur la rue... Si je m'oublie, il me secoue rudement le bras, ou même me pince jusqu'au sang;

Défense enfin de recevoir en son absence qui que ce soit à la maison... L'autre jour, un de mes cousins, un homme marié, parfaitement honorable, vint me voir par hasard... Tout à coup mon mari se précipita dans l'appartement, sans frapper à la porte, et, durant toute la visite, il se tint là debout, sombre et silencieux, pareil à un homme de police prêt à arrêter un malfaiteur.

Le soir, à la veillée, il ne fait que me parler de ses soupçons... C'est là toute sa conversation.

— Tu es encore sortie de la maison aujourd'hui, malgré ma défense formelle... Tu as causé avec un tel et un tel... Je t'observais du coin de la rue... Je t'ai surprise à la fenêtre, saluant tes amis de la main... Tu me trompes, tu me trompes! mais, sache-le bien, je suis homme à te tuer dans ma colère!...

J'ai beau lui affirmer que je suis une honnête femme, une chrétienne fidèle à mon Dieu et à mes devoirs. Il ne veut rien entendre. La semaine dernière, prenant mon livre de messe, il me fit jurer que je n'avais point reçu la visite de M. X... Or, de ma vie, je n'ai parlé à cet homme-là...

Voilà ma vie. Je ne mange plus, je ne dors plus, je dépéris à vue d'œil. Quand je suis seule, je passe mon temps à pleurer, sans savoir quand finira mon martyre.

De fait, quoi de plus cruel pour une honnête femme que des soupçons aussi odieux? Quoi de plus blessant pour sa dignité de chrétienne et de mère que cette inquisition de tous les instants? Si l'œil de Dieu ne suffit pas pour retenir une femme dans le devoir, l'œil du mari aura-t-il plus de pouvoir et son espionnage plus d'efficacité?

Pourquoi oublier d'une façon si étrange la loi de la charité qui nous défend de penser mal de notre prochain et nous commande de traiter les autres comme nous voulons qu'ils nous traitent nous-

mêmes? Quand des époux chrétiens prient ensemble le soir, qu'ils communient ensemble, ils ont l'un pour l'autre l'estime et la confiance que Dieu leur commande. Le démon de la jalousie ne vient jamais leur ronger le cœur par des soupçons absurdes et cruels.

La jalousie tient souvent à une disposition morbide du tempérament qui prédispose à tout voir en noir, à tout interpréter à mal... Alors, faites-vous soigner.

CINQUIÈME VISITE : FEMMES DÉVOTES ET FEMMES DÉVOUÉES

Ces deux mots devraient signifier la même chose, et pourtant, parmi les femmes, on les entend parfois d'une manière fort différente.

La vraie femme dévote fait passer, avant tout, la volonté de Dieu, le dévouement à son mari et à sa famille. Elle accepte bravement les obligations de son état et les accomplit fidèlement. Elle est la joie et le modèle de sa maison.

L'autre, celle qui s'attribue faussement le titre de femme dévote, n'écoute que les caprices de sa prétendue dévotion. Elle se façonne une sorte de religion qui flatte ses goûts et lui épargne des sacrifices pénibles, mais qui n'est pas du tout la religion de Notre-Seigneur.

La première, par son dévouement toujours prêt,

toujours aimable, attire à la vertu son mari et ses enfants; l'autre les en éloigne, en leur fournissant sans cesse des occasions de critiques et de plaintes...

C'est ce type de fausse dévote que nous allons esquisser. Voulez-vous savoir ce que son mari en pense? Ecoutez.

— *Oui, ma femme est dévote...* Tous les jours, de grand matin, elle va entendre la messe et faire ses prières à l'église, mais je suis obligé de préparer le café et de déjeuner, moi et mes enfants, avec les restes froids de la veille.

Oui, ma femme est dévote... Elle se confesse au moins deux fois la semaine et passe une partie de la journée à l'église. Mais la maison est négligée... le linge traîne et n'est pas raccommodé,... les enfants, à l'abandon, jouent et vagabondent sur la rue, pendant que leur mère fait ses dévotions.

Oui, ma femme est dévote... Elle appartient à je ne sais combien de confréries et d'œuvres pieuses. Elle est de tous les bazars. Elle a toujours des prétextes pour battre le pavé des rues en faveur de quelque œuvre sainte... tandis que moi, comme un pauvre veuf, je garde la maison avec mes enfants et je m'ennuie...

Oui, ma femme est dévote... Elle communie plusieurs fois la semaine, mais son humeur reste toujours à pic, acariâtre et maussade... Si je hasarde la moindre observation sur sa conduite, elle se met à pleurer, à se lamenter, à poser en victime...

Oui, j'ai une femme dévote, mais franchement, là, je lui souhaiterais de bon cœur moins de dévotion et plus de dévouement à son mari et à sa famille... N'est-ce pas, dites-moi, ce que la religion demande?...

L'HOMME A RAISON

Oui, l'homme a raison. Cette femme, se trompe étrangement, si, par une pareille conduite, elle s'imagine plaire à Dieu. Le dévouement à la famille, l'accomplissement des devoirs d'état, le soin de plaire au mari, sont, avant tout, la première et la vraie dévotion de la femme mariée.

Reprenons l'un après l'autre les griefs de cet homme contre sa femme dévote et répondons-y brièvement.

Elle néglige sa maison et passe des après-midi à l'église...

Mais alors que fait-elle de ses obligations de ménagère et de son devoir de mère de famille? Tenir sa maison propre et en bon ordre, raccommoder le linge, voir à l'économie domestique, n'est-ce pas la première occupation d'une femme mariée? La négliger pour se livrer à des dévotions particulières, ne sera-ce pas donner au mari le droit de se plaindre et l'exposer peut-être à ne plus se plaire chez lui? Et tout va mal quand l'homme prend sa

maison en dégoût. Il y a là, de la part de la femme, ou une erreur regrettable de jugement, ou même une indolence secrète qui lui fait aimer à passer des heures oisives à l'église, à ne rien faire et souvent à ne penser à rien...

Qu'elle parle à son confesseur; qu'elle lui explique franchement sa situation. La réponse sera, j'en suis sûr, une sévère réprimande d'abord, puis l'ordre absolu de mettre de côté ces dévotions intempestives.

Puisse-t-elle obéir à cet ordre avec humilité! Mais d'ordinaire, ces fausses dévotes sont les plus obstinées des créatures dans leurs propres sentiments...

Elle est de nombre de confréries...

L'Eglise, comme une bonne mère, se prêtant aux inclinations diverses de ses enfants, multiplie les associations pieuses pour qu'on puisse choisir, mais non pas pour qu'on se charge à l'aveugle d'obligations incompatibles avec les devoirs d'état... En fait de dévotions, certaines femmes n'en ont jamais assez... Dès qu'une nouvelle confrérie se fonde, vite elles courent s'y enrôler, bien qu'elles appartiennent déjà à une demi-douzaine d'associations pieuses... Qu'arrive-t-il? Bientôt elles ne peuvent plus suffire à dire les prières promises, ni à se rendre aux réunions de toutes ces sociétés. Plus de modération dans le zèle ferait mieux l'affaire de tout le monde et surtout du mari.

Une mère de famille ne devrait jamais s'enrôler dans des sociétés qui exigent des absences de la

famille, sans avoir obtenu l'agrément de son mari. Je dirai la même chose des bazars et autres œuvres de charité qui nécessitent des sorties fréquentes en ville. La raison en est bien simple : le temps de la femme ne lui appartient pas; il est la propriété du mari et des enfants...

Les fausses dévotes s'indigneront de ces paroles, mais celles qui sont vraiment pieuses et dévouées les comprendront et les approuveront, j'en suis sûr.

Ma femme communie souvent, mais elle reste toujours à pic, maussade et irascible.

Communier souvent est très bien, mais se corriger de ses défauts est encore mieux. La communion n'a pas d'autre but. C'est une entrevue intime avec le Père et le Modèle. Il nous dit alors ce qui lui déplaît en nous, les défauts qu'il nous faut réformer, les vertus qu'il souhaite nous voir pratiquer pour nous rendre semblables à Lui.

Qu'importe donc, Madame, les douceurs que vous trouvez dans vos communions, les larmes d'attendrissement que vous y versez, les émotions qui vous sont si agréables!... Si vous ne vous appliquez à dompter votre humeur, à bien élever vos enfants, à plaire à votre mari, votre prétendue dévotion n'est que de la sensiblerie qui n'a rien de commun avec la piété véritable. Loin d'édifier votre mari par vos communions fréquentes et vos oraisons multipliées, vous serez, au contraire, pour lui une occasion de scandale, et vous lui donnerez des prétextes de négliger ses devoirs religieux... « De grâce, ne

venez pas me voir demain, disait un mari à l'un de ses amis, c'est jour de communion pour ma femme, et ces jours-là elle est d'une humeur massacrante à la maison. »

.....

Elle est loin d'être complète cette liste de misères humaines qui mettent le trouble dans les ménages. Il faudrait encore y placer nombre de portraits :

Celui du buveur qui mène sa famille à la ruine;

Du joueur qui court au même but par une voie différente;

De la femme coquette et dépensière qui sacrifie mari et enfants à ses caprices vaniteux;

De la médisante dont la mauvaise langue pique et perce dans la famille et au dehors la réputation du prochain;

Enfin de la buveuse de gin,... etc., etc. Mais comme nous devons, dans le cours de ce travail, nous occuper plus en détail de chacun de ces vices, il vaut mieux n'en pas dire davantage pour le moment.

TROISIÈME CAUSERIE

MARIS ET FEMMES

Ce qu'il faut éviter pour être heureux en ménage. — L'esprit de contradiction. — Les reproches. — Les sermons domestiques

Vous me demandez, Madame, de vous donner quelques conseils pour garder toujours avec votre mari la bonne harmonie des débuts du mariage. Bien volontiers je me rends à vos désirs. Mais pour vous éviter la longueur et peut-être l'ennui d'un sermon domestique, je me bornerai seulement à quelques avis bien courts, laissant à votre bon sens et surtout à votre bon cœur d'en tirer des conclusions pratiques.

Pour une femme mariée, la grande affaire est de se garder toujours libre et grande ouverte la porte du cœur de son mari. C'est la condition nécessaire du bonheur domestique et le secret de l'influence irrésistible que la femme exerce sur la conduite de son mari. Or, rien ne ferme plus vite le cœur d'un homme, rien ne le tient plus longtemps fermé, que

trois défauts assez fréquents, dont nous nous occuperons tout d'abord. Ces défauts sont : l'esprit de contradiction; les reproches; les sermons domestiques.

L'ESPRIT DE CONTRADICTION

Rien n'agace un homme et ne l'irrite davantage que de se voir sans cesse contredit par sa femme... dans les petites choses comme dans les grandes, dans ses idées comme dans ses goûts... S'il dit blanc, elle dira noir; s'il dit noir, elle dira blanc; s'il expose un projet, elle fera aussitôt des objections et les maintiendra avec une obstination dont rien ne viendra à bout. Bref, en toute occasion, l'homme est sûr de trouver sa femme, non pas à côté de lui pour l'aider, mais en face de lui, bien campée dans l'opposition.

Chose étrange! Souvent la femme ne s'aperçoit même pas de ce défaut. C'est chez elle une tournure d'esprit, une disposition naturelle qu'elle n'a jamais remarquée. Il y a plus; changeant de rôle, elle tiendra son mari responsable du manque d'harmonie qui trouble le ménage. « ... J'ai un homme bien difficile d'humeur... Impossible de nous accorder ensemble... il est toujours d'un avis contraire au mien. » Madame pose en victime, quand son esprit de contradiction est la seule cause de cette petite guerre à coups d'épingle, qui entretient une irritation constante entre les époux.

Dans ces conflits d'opinion, qui doit avoir le dernier mot? Qui baissera pavillon le premier? Qui sacrifiera ses idées et ses goûts?...

Quand deux personnes se rencontrent à l'improviste, au tournant d'une rue, elles se jettent ensemble à droite et à gauche, et dans leurs efforts maladroits pour s'éviter, elles se retrouvent toujours nez à nez, jusqu'à ce que la plus sage s'arrête et donne à l'autre le temps de passer. Ainsi fera l'homme. Pour avoir la paix au logis, il cédera. Mais l'homme n'aime pas beaucoup à céder, surtout quand c'est toujours son tour.

Voulez-vous un exemple de cette tournure d'esprit?

Exemple de l'esprit de contradiction

Le mari. — Le temps est beau aujourd'hui, si nous allions faire une promenade en ville...

La femme. — J'ai mal à la tête... Je préfère rester à la maison.

Le mari. — La journée a été rude... Je vais ce soir me reposer au logis.

La femme. — J'aurais pourtant bien aimé prendre l'air... Voilà plusieurs jours que je n'ai pas mis le pied dehors.

Le mari. — Si nous faisions dimanche prochain une excursion aux chutes de Montmorency... Qu'en dis-tu?

La femme. — J'aimerais mieux aller à la Jeune-

Lorette. J'ai là des amies que je n'ai pas vues depuis longtemps...

Le mari. — Nous aurons une belle journée demain...

La femme. — Je ne pense pas... le soleil s'est couché trop jaune ce soir...

Le mari. — Pour notre prochaine soirée, n'oublie pas d'inviter Mme X... Je lui ai des obligations particulières...

La femme. — Ah! pour cela non,... je n'inviterai pas cette femme... Je lui en veux,... elle a la langue trop longue...

Fatigué de ces contradictions perpétuelles, l'homme finit par en prendre son parti. Il ne tiendra plus aucun compte des goûts ni des désirs de sa femme, il ne lui fera plus aucune confidence; il réglera sa vie selon son bon plaisir... Voilà une femme qui s'est fermé par sa faute la porte du cœur de son mari. Réussira-t-elle jamais à se la faire ouvrir de nouveau? Ce sera difficile...

Pourquoi donc, Madame, n'être point d'accord habituellement avec votre mari?

Pourquoi ne pas céder avec grâce à ses désirs dans les choses légitimes ou indifférentes?

Cela demanderait, sans doute, le sacrifice de vos propres goûts, mais ne le faisiez-vous pas volontiers, avant le mariage, au temps de la fréquentation? Pourquoi ne point continuer dans le ménage une pratique si salutaire à la paix et au bon accord?...

Vous seriez alors pour votre mari une confidente et une amie; il vous dirait ses projets et vous ferait connaître les secrets les plus intimes de son cœur. Certes, la chose vaut bien quelques sacrifices, n'est-ce pas, Madame?

PAS DE REPROCHES

Le long du voyage de la vie, l'homme a souvent besoin d'être encouragé et consolé. Ses projets ne sont pas toujours heureux, ses entreprises échouent, des rivaux le harcèlent, des jaloux cherchent à empêcher le succès de ses affaires. L'homme se décourage, son humeur s'assombrit, il souffre. Ah! s'il pouvait épancher son cœur dans un cœur ami, comme cette confidence lui ferait du bien! C'est le service précieux que la femme rend à son mari, quand elle comprend sa mission.

Si cette femme a un cœur vraiment fort et dévoué, elle saura toujours trouver, aux jours d'épreuve, des paroles de consolation et d'encouragement. « Aie confiance, mon ami, le bon Dieu nous éprouve, mais il ne nous abandonnera pas. Espère. Il nous donnera ce qu'il faut pour élever notre petite famille... Une autre fois, tu seras plus heureux... Sois courageux, essaie encore et compte sur moi... Je t'aiderai de tout mon pouvoir, de tout mon amour... »

A la bonne heure! Voilà de vaillantes paroles qui

tombent sur le cœur de l'homme comme la rosée sur un sol brûlé par les ardeurs du soleil. Il reprendra courage, il luttera et sa brave femme luttera avec lui. Ensemble, ils finiront bien par se débrouiller dans la vie...

Mais si cette femme n'apporta en dot à son mari qu'un cœur léger, tout en surface, sans profondeur, sans chaleur et sans énergie; un cœur d'enfant qui s'assombrit au moindre nuage, se déconcerte devant la moindre difficulté, se répand en lamentations et en jérémiades à la plus légère souffrance; alors je plains le pauvre homme de mari! Aux jours difficiles de la vie, il ne trouvera dans le cœur de sa femme qu'une source d'amertume qui s'épanchera en paroles amères, ou en reproches insultants.

« Tu ne réussis à rien,... tu n'es bon à rien... Là où les autres font de l'argent, toi, par ta maladresse, tu es sûr d'en perdre... Je le vois bien, hélas! nous sommes partis pour être dans la misère toute la vie, moi et mes petits enfants... »

En voilà des paroles pour encourager un homme et lui donner du cœur à l'ouvrage! Si vraiment le malheureux n'était déjà point trop habile en affaires, ne deviendra-t-il pas dix fois plus maladroit encore? Humilié par ces reproches inopportuns, découragé, il n'aura plus d'énergie pour rien. La tristesse envahira son âme, et, pour y échapper, peut-être prendra-t-il le chemin de l'auberge, c'est-à-dire de la ruine.

Plus prudente et surtout plus aimante, cette

femme eût certainement évité à son mari la catastrophe finale. En réchauffant dans son cœur le cœur de cet homme timide et faible, en lui communiquant une énergie qui lui manquait, elle eût sauvé la situation... Que d'hommes, aux heures sombres de la vie, ont été arrachés par le dévouement joyeux de leur femme au découragement et au désespoir!...

PAS DE SERMONS DOMESTIQUES

Mais les choses vont mal à la maison. La conduite du mari laisse beaucoup à désirer. Il s'abandonne à des habitudes qui, non combattues, compromettront bientôt le bonheur domestique... C'est l'heure pour la femme de montrer son bon cœur et d'employer toutes les ressources de son âme pour ramener son mari dans le devoir.

Pour réussir dans une entreprise si délicate, le premier conseil que je lui donnerai sera encore celui-ci : — Avant tout, Madame, je vous en prie, pas de paroles amères, pas de reproches à votre mari... N'essayez pas, de grâce, de le ramener au bien en le disputant.

— Oh! par exemple! pas de reproches! pas de plaintes! Eh quoi! Mon mari néglige ses affaires pour aller s'amuser au club... Il rentre souvent fort tard à la maison... bien échauffé par la bois-

son... Il me néglige et, j'ai tout lieu de le croire, va s'amuser au dehors... Et moi, je n'aurais pas un mot à dire, pas une observation à présenter, pas une plainte à faire entendre!... La femme, selon vous, devrait être un souffre-douleur, une sorte de *pâtira* qui ne sait que gémir, patienter et se taire!...

Ah bien, non! je ne suis pas d'humeur à jouer un pareil rôle, ou à suivre de tels conseils!

— Dites-moi, Madame, vos reproches et vos disputes ont-ils obtenu le résultat que vous désiriez?... Votre mari a-t-il renoncé au club?... Reste-t-il plus volontiers à la maison?... A-t-il cessé de boire?... de vagabonder au dehors?...

Hélas! vous le savez par expérience, reprocher sa mauvaise conduite à un homme, c'est exciter sa colère et son ressentiment. Lui témoigner de la rancune par des bouderies et de la mauvaise humeur, c'est provoquer souvent des désordres plus graves encore. Par dépit ou esprit de vengeance, il fera dix fois pire, et s'excusera en disant que sa femme lui rend la maison insupportable.

Surtout, Madame, si, à la suite de rapports exagérés ou même complètement faux, vous avez l'imprudence de mettre en question la fidélité de votre mari, vous vous créerez à la maison la situation la plus pénible et la plus humiliante...

Quand même vous seriez certaine de ces faiblesses passagères, par prudence et charité chrétienne, de grâce, taisez-vous! Paraissez tout ignorer... Autre-

ment, vous briserez à tout jamais les liens d'affection que cet homme avait encore pour vous, et vous rendrez à peu près impossible tout retour à une vie calme et réglée. Ce n'était qu'un caprice passionnel qui allait bientôt disparaître...

Un peu de patience de votre part, un redoublement d'attention et de bienveillance vous eût bientôt ramené le cœur de cet homme qui, au fond, continuait de vous estimer et de vous aimer... Une sortie malencontreuse de la femme humiliera le mari, l'exaspérera et le fera peut-être persister sans vergogne désormais dans son inconduite et son vagabondage.

D'ordinaire, en effet, quand une femme fait des reproches à son mari, elle choisit mal le temps et la manière de les présenter.

— Vous êtes émue, Madame, et vous parlez sous le coup de l'émotion... Rien de plus imprudent, parce qu'alors vous n'êtes plus en état de mesurer vos paroles, ni d'en calculer la portée. Vous dites tout ce que vous avez dans le cœur, tout ce qui vous passe par la tête, et vous le dites d'une voix qui n'a point la douceur du miel, et qui n'est pas toujours harmonieuse et plaintive, comme la voix de la colombe gémissante... Vite, bien vite, vous montez aux notes aiguës de la gamme. Bien vite aussi, perdant tout contrôle sur vos nerfs, vous accablez votre mari de reproches qui l'irriteront toujours et parfois le blesseront cruellement au cœur.

Un homme oublie des insultes brutales de la part d'un autre homme. Il met tout cela sur le compte de la boisson ou d'une colère qui ne se connaissait plus. Mais il est des paroles, dites par la femme dans l'état de surexcitation nerveuse, que l'homme n'oubliera jamais... C'est qu'elles révèlent des secrets que la femme avait tout intérêt à tenir cachés au plus intime de son cœur. « Tu me trahis depuis bien des années, je le sais, aussi je ne t'aime plus, et même, je te le déclare franchement, je ne t'ai jamais aimé... Tu m'as forcée au mariage, mais j'en aimais un autre, je n'avais pas confiance en toi... et ta conduite me montre bien que j'avais raison de ne pas avoir confiance... »

De telles paroles s'enfonceront dans le cœur du mari comme des pointes de feu, et leur brûlure ne se cicatrisera jamais.

Sans doute la femme revenue à elle-même regrettera ces paroles, elle cherchera à les excuser, à les nier... Trop tard, hélas! le mal est fait et demeure irréparable...

— Ce ne sont pas là des reproches, direz-vous, mais bien des insultes inexcusables, et je suis la première à les blâmer avec vous. Mais enfin, quand les choses vont mal à la maison, vous ne reconnaissez à la femme d'autre droit que d'être une victime patiente et silencieuse...

— Pardon, Madame, vous avez toujours le droit d'aimer votre mari, de redoubler de prévenances et d'attentions pour cet homme qui, je l'avoue, ne le mérite guère par sa conduite, mais vous lui mon-

trerez ainsi la bonté inépuisable d'un cœur chrétien, la générosité des vertus que la religion fait pratiquer. Enfin, vous avez le droit et le devoir de rester fidèle quand même à vos obligations et de préparer par la prière, le sacrifice et les bons exemples la conversion de votre mari.

Si les reproches ne sont guère profitables, de douces représentations faites au mari peuvent avoir résultats heureux, à la condition toutefois de bien choisir et le temps et la manière de les faire. Attendez d'abord d'être calme et que votre mari soit lui-même bien disposé à vous écouter. Alors, doucement, avec prudence et tact, rappelez-lui le bonheur d'autrefois qui peut encore redevenir le bonheur d'aujourd'hui, s'il voulait abandonner telle ou telle habitude... Parlez-lui des enfants, de leur avenir. Faites des appels puissants au cœur de l'homme plus qu'à sa tête, aux sentiments bien plus qu'aux raisonnements. C'est par là surtout qu'une femme est éloquente et persuasive... Puis, sans insister, laissez la conscience de cet homme tirer les conclusions... Enfin ayez bien soin de mettre Dieu dans vos intérêts; priez et faites prier vos petits enfants... Le jour de la conversion viendra pour le père...

Voulez-vous savoir ce qu'une femme du monde pieuse et pleine de bon sens pense des exhortations domestiques?

« Souvent, dit Mme de Marcère, la jeune femme débute, animée des meilleures intentions, pleine d

confiance dans sa puissance, disposée à lutter et à prêcher... Or elle aura beau discuter et parler,... loin d'amener au but, elle en éloignera... Une parole intelligible pour tous et dont elle peut user avec un double profit pour elle et pour les autres, c'est le langage de la vertu, la prédication de l'exemple, la parole muette et forte de la douceur et de l'abnégation, l'argument puissant de la pratique constante du devoir. » — « C'est par la persuasion et la douceur qu'il faut s'occuper du salut des âmes. » (S. Grég. de Naz.)

J'ai connu une femme très bonne, très pieuse, mais d'une étonnante maladresse dans les moyens qu'elle employait pour ramener à Dieu son mari infidèle. Elle ne perdait aucune occasion de lui parler de messe, de confession, de mort et de jugement. A table, en présence des enfants, elle exposait à son mari ses industries en sa faveur : « Mon ami, je t'ai recommandé aux prières des Sœurs grises... Les Sœurs blanches vont commencer une neuvaine pour ta conversion... J'ai fait vœu d'aller à la bonne sainte Anne avec mes enfants si tu faisais la retraite... » L'homme exaspéré écoutait en silence, puis, n'y tenant plus, il battait violemment sur le plancher ce qui lui tombait sous la main, et sortait pour se calmer un peu les nerfs...

— — ———

QUATRIÈME CAUSERIE

L'HOMME QUI N'AURA JAMAIS TROP D'ARGENT A LA MAISON

Le fameux secret. — Le passé de l'homme qui gaspille. — Le mariage : Gaspillage en grand. — Intendante de maison. — Caprices et vanité. — Nouvelles surprises. — La part du mari.

— C'est tout de même bien étrange! avec un revenu annuel de plusieurs milliers de piastres, je suis toujours à court d'argent. Impossible de rien mettre de côté pour l'avenir... Mon voisin, au contraire, un marchand, lui aussi, qui fait moins d'affaires que moi, dont la famille est plus nombreuse que la mienne, vit à l'aise et trouve encore moyen de placer en banque, chaque année, une somme assez rondelette...

Quel est donc son secret?... Je serais curieux de le savoir.

LE FAMEUX SECRET

Si je ne craignais de froisser votre amour-propre, je vous l'expliquerais en peu de mots, ce fameux secret...

Ecoutez, je vous le dirai tout bas à l'oreille.

Votre voisin est économe... Vous, vous ne l'êtes pas.

Il a de l'ordre dans sa maison... Chez vous, tout est gaspillage et imprévoyance.

Sa femme est ménagère... La vôtre (que Madame me le pardonne) est une grande dépensière,... un vrai panier percé.

Ensemble vous pratiquez l'économie domestique à la façon du brave matelot qui, ayant emprunté une somme d'argent à un camarade, voulait la lui rendre... Il comptait et recomptait ses piastres, mais toujours il s'embrouillait dans ses calculs. Impatienté à la fin, il prend dans sa poche une poignée d'argent, et, l'offrant à son ami : « Tiens, dit-il, tu m'as prêté une poignée d'argent, je t'en rends une poignée... Nous sommes quittes! »

LE PASSÉ DE L'HOMME QUI GASPILLE

D'ordinaire, l'homme marié qui gaspille son argent, fut, dans sa jeunesse, un garçon au cœur

bon, à l'humeur joviale, aimant la société, le plaisir et le beau linge.

Il dépensait largement ses piastres en toilette et en amusements de toutes sortes... Ses amis étaient nombreux, et, pour eux, il se montrait toujours d'une générosité inépuisable... Tant qu'il était en fonds, il ne refusa jamais de payer les rafraîchissements, de solder la note d'un petit souper fin, de venir en aide aux amis dans la détresse...

On le savait et on en profitait sans scrupules... C'était un joyeux compagnon, un bon vivant...

Vers vingt-cinq ans, il songea à se mettre en ménage.

Naturellement il s'en alla chercher de par la ville une jeune fille de même tempérament que lui et de mêmes goûts : une fille qui, elle aussi, aimait la toilette et assez peu le travail; une fille qui eût rougi de porter deux saisons de suite les mêmes chapeaux et la même robe; une fille que l'on voyait plus souvent à sa fenêtre ou sur la rue qu'à la cuisine ou près de sa machine à coudre; une fille enfin au pied léger, à la langue alerte et qui avait en ville une réputation bien établie de gentille coquette et de danseuse intrépide.

Sans trop d'embarras, notre garçon trouva plus d'une demoiselle remplissant parfaitement ces conditions... Le choix fut fait. On se maria.

Bien entendu, le jeune homme laissa la jeune femme s'aménager à son goût dans sa nouvelle demeure. Elle y dépensa beaucoup d'argent, mais tout fut élégant, luxueux, confortable. Une fois installé

dans ce nid délicieux, le jeune mari confia sans aucun contrôle l'administration absolue des finances à sa jeune épouse.

Enfin nous sommes au point!... Observons maintenant de quelle manière, dans un ménage, se pratique le gaspillage à deux. Voyons comment les époux manœuvrent, chacun de son côté. Par courtoisie d'abord, puis en stricte justice pour l'auteur principal de ce gaspillage, commençons par la femme. Plus loin nous verrons le mari à l'œuvre.

GASPILLAGE EN GRAND. — LA FEMME INTENDANTE DE MAISON

Voilà donc Madame maîtresse souveraine de la bourse... Elle y va largement et continuera toujours d'y aller largement, car l'économie est un mot qui ne se trouve point dans son dictionnaire; elle n'en connaît même pas la signification...

Chaque jour, elle sert à son mari de bons dîners, bien appétissants, bien variés; mais, par exemple, que celui-ci n'ait pas la curiosité de savoir combien a coûté ce qu'il voit sur la table... C'est l'affaire de la ménagère.

En bonne vérité, cette femme n'entend absolument rien au prix du beurre et du fromage. A peine sait-elle distinguer un gigot de veau d'une épaule

de mouton; mais des marchandes complaisantes lui indiquent volontiers les bons morceaux et les lui vendent au prix fort, bien entendu...

La table est toujours abondamment servie de viandes fraîches et de première qualité. Jamais il n'y paraît de plats réchauffés, jamais de ces hachis au goût douteux et mêlé, lointain souvenir des jours classiques!... Où donc vont les restes?..

— Monsieur, si par hasard, après le repas, vous faisiez un tour aux offices, vous verriez des femmes et de jeunes enfants s'en aller avec des paniers bien remplis : ce sont les neveux et les cousines de votre cuisinière, qui viennent s'approvisionner à vos dépens; mais ne faites pas attention à cela. Vous occuper de ces détails-là serait au-dessous de votre dignité.

Respectez les secrets de la cuisine et de la cuisinière.

CAPRICES ET VANITÉ

Votre femme aime les belles choses aussi bien que les belles toilettes. Elle succombe souvent à certaines tentations mignonnes qui lui font faire bien des dépenses inutiles.

En rentrant chez vous, vous trouvez de nouveaux articles de fantaisie : des vases de fleurs japonais,

des potiches chinoises, une grande commode à glace, un assortiment de fourchettes et de cuillers en argent, un chiffonnier dispendieux, etc.

Vous n'aviez nul besoin de tout cela, mais pendant sa promenade de l'après-midi, Madame a passé devant un magasin où l'on faisait encan, elle a acheté ces objets pour la moitié de leur valeur... Du moins, elle le dit, et vous devez la croire.

D'ailleurs, elle a voulu vous faire une surprise agréable.

« Mon ami, demain est l'anniversaire de ta naissance, l'anniversaire de notre mariage, l'anniversaire du jour où Paul, notre fils aîné, inaugura son premier pantalon... Vois donc quel beau cadeau je t'ai acheté! »

Au fond, Madame a tout simplement satisfait un caprice du moment. N'importe, il vous faudra sourire tout de même et parler de reconnaissance en termes émus.

NOUVELLES SURPRISES

Cette femme vous réserve encore bien d'autres surprises. Vous la verrez paraître un jour toute rayonnante, avec un chapeau neuf et une robe de grand prix. Ne cherchez pas à savoir ce qu'est devenu le chapeau du printemps et la robe fort convenable encore de la dernière saison. Faites compliment à votre femme sur son bon goût et sa bonne mine.

Quand vous sortirez avec elle sur la rue, jouissez des regards d'admiration qu'on donnera à la toilette élégante de votre épouse. Vous paierez toutes ces belles choses : vous avez donc le droit d'en être fier.

Votre sourire tombera, il est vrai, lorsque vous recevrez la facture du marchand et que la note de la modiste la suivra d'un pas pressé... Ces billets sont bien onéreux pour votre bourse; mais, en vous les remettant, votre femme sera de si belle humeur, elle se montrera si gentille, si caressante, que vous n'aurez pas le courage de l'attrister par des paroles désobligeantes... Vous paierez.

Du reste, votre premier mouvement d'humeur n'a pas échappé à son œil perspicace. En femme bien avisée qu'elle est, elle va changer de tactique pour vous éviter la surprise déplaisante d'une facture non attendue.

Votre crédit est solide en ville. Au lieu de payer à la fin du mois, Madame n'achètera plus désormais qu'à de longues échéances, et les marchands se prêteront volontiers à cette combinaison. Même, avec grande complaisance, ils renouvelleront les billets, quand elle jugera que le temps de les présenter n'est pas favorable.

De cette façon, vous ne risquerez plus d'avoir ensemble des scènes déplaisantes qu'une ou deux fois l'an au plus. Si vous criez alors un peu fort, si vous traitez ces dépenses d'extravagances folles et ruineuses, si vous vous fâchez pour tout de bon, votre femme fondra en larmes, de longs soupirs de

repentir sortiront de son cœur, sa bouche vous fera mille belles promesses d'être plus sage à l'avenir.

Vous vous laisserez attendrir, et huit jours plus tard, Madame, le cœur en joie, le sourire sur les lèvres, reprendra ses visites aux magasins et ses achats capricieux.

Une femme de ce caractère ne saurait, bien entendu, avoir beaucoup d'ordre ni de prévoyance à la maison.

Ne lui demandez donc pas d'épousseter vos habits, de plier le linge, de raccommoder un accroc ou de repriser une paire de chaussettes. Elle vous répondrait d'abord qu'elle n'en a pas le temps. Il faut bien qu'elle visite ses nombreuses amies et se tienne au courant des nouvelles de la ville. Puis ces travaux domestiques l'ennuient et lui donnent la migraine; elle aime bien mieux les faire faire par les servantes ou en ville. D'ailleurs, à quoi bon prendre tant de soin d'habits déjà fanés? Elle vous en achètera de neufs, et dans votre nouveau complet, tout à fait à la dernière mode, vous aurez l'air bien plus jeune homme et vous ferez le *faraud*.

Ainsi l'argent coulera comme de l'eau à la maison... Votre salaire ne suffira plus aux dépenses... Vous en serez réduit à vivre au jour le jour... peut-être même à faire des dettes.

LA PART DU MARI

Pourtant, il ne serait pas juste de mettre tout le gaspillage au compte de la femme. Sans trop y faire attention, l'homme y contribue aussi pour sa bonne part. Signalons seulement quelques habitudes qui font rapidement baisser les fonds de la caisse commune.

— Vous fumez, n'est-ce pas?

Eh bien! n'achetez jamais que des cigares de prix, et gardez-en toujours sur vous une bonne provision. Le long du chemin vous les offrirez à vos amis... Ils accepteront volontiers.

— Vous visitez les *buvettes*, n'est-ce pas?

Le matin, vous prenez votre coup d'appétit, avant de vous mettre à la besogne; à midi, votre coup d'encouragement pour vous donner du cœur au travail; le soir, votre coup de satisfaction et de belle humeur... Celui-là le plus fort de tous... Eh bien! croyez-moi, ne buvez jamais seul; c'est trop triste... Faites-vous une escorte!

Tous les jours, à la même heure, vous retrouverez votre fidèle escorte, qui vous accueillera avec joie. Vous serez décidément un homme populaire dans le quartier. On vous appellera un bon vivant, un homme au cœur large et généreux, on boira à votre santé, on vous tapera familièrement sur l'épaule ou dans le dos... Vous jouirez de ces hom-

mages qui flattent votre amour-propre et vous jetterez sans compter vos billets de banque sur le zinc du *bar*.

Vous voyant si généreux, si prodigue de votre argent, vos amis, aux heures difficiles de la vie, vous demanderont de leur prêter cinq ou dix piastres pour quelques jours seulement... Vous leur rendrez ce service, bien entendu... D'aucuns même, choisissant le temps où vous serez de plus belle humeur encore que de coutume, vous feront endosser des billets pour des sommes considérables... et les uns et les autres oublieront ensuite de faire honneur à leurs obligations... Une fois de plus vous serez le dindon de la farce, la victime d'une prodigalité qui vient d'un cœur plus large que la tête.

Pareil gaspillage vous mettra toujours à l'abri des voleurs et des faillites, et jamais, non plus, vous n'aurez trop d'argent à la maison... Fasse le ciel même que vous en ayez toujours assez!

Quand viendra l'heure de faire votre testament, si vous le voulez, vous pourrez vous servir d'une ancienne formule que j'ai trouvée dans un vieux bouquin...

La voici à votre service :

A Dieu, je lègue mon âme,
A la terre, mon corps,
A ma femme, mes dettes,
A mes amis, le reste, c'est-à-dire rien.

CINQUIÈME CAUSERIE

UN ENNEMI DE LA FAMILLE

Le club et ses clients. — Les habitués. — Clubs de dames — Le club et les affections de famille. — La situation de la femme. — Le club et l'éducation des enfants. — « La femme s'en chargera. » — Le club et ses dangers. — « Au club on joue, au club on boit. » — Résultat final.

LE CLUB ET SES CLIENTS

Le club est devenu l'une des institutions les plus florissantes de nos grandes villes, ses clients sont nombreux; chaque soir des hommes mariés, des pères de famille partent sur le coup de neuf heures pour se rendre au club et n'en reviennent souvent que vers minuit, une heure du matin. Cette coutume moderne a modifié profondément les mœurs des familles et les vieilles habitudes du foyer domestique.

Autrefois, bourgeois et hommes d'affaires, la journée finie, regagnaient paisiblement leur logis et

passaient volontiers la soirée avec la femme et les enfants. On devisait joyeusement ensemble, on lisait le journal, quelque article de revue, un livre nouveau; puis, quand sonnaient dix heures, après la prière en commun, chacun allait prendre son repos.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela. La soirée, voire même une grande partie de la nuit, est consacrée aux amusements, au plaisir hors de la maison. On dirait vraiment que dans certaines familles, hommes et femmes n'ont plus le courage de passer une soirée ensemble, en tête-à-tête, avec leurs enfants. « Après vingt ans de mariage, me disait une femme, à part la lune de miel qui fut courte, je n'ai jamais été une seule soirée en compagnie de mon mari. »

Dans les grandes villes, du reste, toutes sortes d'attractions sollicitent le cœur : les théâtres et les concerts, une soirée dansante chez Mme X..., une partie de cartes chez Mme Z..., etc., etc. Ces distractions, si goûtées des jeunes gens, n'offrent pourtant aux hommes d'un âge mûr qu'un intérêt médiocre.

Ils veulent mieux que ça.

Il leur faut les réunions joyeuses avec les amis, la partie de billard, les nouvelles de la ville, les on-dit de la politique, le cigare, et, surtout, les rafraîchissements à volonté.

Or, le club leur offre tout cela.

Aussi, pendant que Madame avec ses filles va à la comédie, Monsieur, heureux comme un commis de banque en congé, court au club s'amuser avec ses amis.

DES CLUBS POUR TOUS LES GOUTS

Il y a des clubs pour tous les goûts : clubs de jeunes gens avec exercices gymnastiques, bibliothèques et journaux, clubs littéraires et sociaux, clubs politiques, clubs d'affaires, enfin clubs d'amusements et de plaisirs.

Il y a des clubs pour toutes les bourses, depuis le club modeste qui réclame une piastre d'inscription, jusqu'au club aristocratique qui demande une contribution annuelle de cinquante ou cent piastres et n'ouvre ses portes qu'à une compagnie *select*, triée sur le volet.

Enfin, il y a des clubs pour tous les sexes...

— Comment cela! des clubs pour tous les sexes... Mais le club n'est-il pas une institution essentiellement masculine?...

— Oui et non, tout à la fois, comme vous répondrait un madré fils de la Normandie. Cela dépend.

Le club, le vrai club, est très masculin, j'en conviens. Des hommes seuls sont assez forts pour supporter l'atmosphère qu'on y respire et faire raison des santés qu'on y boit. Pourtant, l'autre sexe n'a pas voulu ignorer complètement les avantages de cette institution moderne. Si le club des hommes, avec ses cigares et ses boissons fortes, reste décidément fermé aux dames, à l'instar des clubs d'hommes, elles ont des réunions de jour, où des

attractions plus délicates attirent une clientèle choisie.

Ces clubs de jour forment, dit-on, une sorte de bureau central d'informations, mieux renseigné que le plus cancanier des journaux de la ville. On y fait du reportage en grand, on joue aux cartes, aux dominos, et, tout en babillant gentiment du prochain, on y consomme des sirops aromatisés et des liqueurs fines. On dit même (est-ce vrai? je l'ignore) que les plus avancées parmi ces dames remplacent le cigare par la cigarette parfumée, et le vulgaire coup de whisky par un petit doigt de gin, au sucre et à l'eau...

Mais pardon, je m'oublie... Je ne dois m'occuper ici que des clubs d'hommes. Plus tard, si nous pouvons le faire sans trop d'indiscrétion, nous écarterons un peu la tapisserie qui protège les secrets du club féminin. Pour le moment, revenons à notre sujet.

LA CLIENTÈLE DES CLUBS

Donc les clubs sont nombreux dans nos grandes villes.

Nous ne parlerons pas des clubs qui ont pour but les exercices athlétiques, la littérature ou les affaires. Bien dirigés, ils peuvent être utiles, surtout aux jeunes gens. Nous ne nous occuperons que des clubs d'amusements et de plaisirs.

Leur clientèle est d'ordinaire assez mêlée.

Ils servent de rendez-vous aux hommes d'affaires et aux politiciens; souvent aussi, ils sont la ressource des bourgeois désœuvrés, mais leur plus forte clientèle se recrute d'habitude parmi les hommes qui s'ennuient à la maison, ou qui, pour une raison ou pour une autre, croient avoir à se plaindre de leur femme.

Parfois, certains ménages se font, d'un accord mutuel, cette existence séparée. Pendant que l'homme se rend à son club, la femme va au théâtre ou aux réunions d'amis. Il n'y a de commun entre ces époux que la cohabitation, et chacun d'eux suit son chemin particulier dans la vie. Mais, à part ces exceptions, très rares du reste, toutes les femmes mariées protestent avec énergie contre la fréquentation des clubs. Par prières et remontrances, elles s'efforcent d'en détourner leurs maris, comprenant d'instinct que, s'ils s'accoutument à laisser la maison chaque soir, c'en sera fait bientôt de l'union des cœurs et du bonheur domestique.

Et les femmes ont raison.

Aucune pratique, en effet, ne détend plus vite les liens qui doivent unir les époux ensemble et n'amène plus facilement la séparation des esprits et des cœurs; aucune ne s'oppose davantage à l'éducation des enfants; enfin aucune habitude n'expose l'homme à des tentations plus dangereuses et plus irrésistibles.

Certes, voilà un réquisitoire bien violent contre une institution si chère à tant d'hommes mariés. Est-il exagéré ou injuste? Voyons cela.

LE CLUB ET LES AFFECTIONS DE FAMILLE

La journée est finie. M. X..., un négociant, revient chez lui pour le repas du soir. Sombre et silencieux, il se met à table, sans dire un mot à sa femme, sans adresser un sourire à ses petits enfants. Il dîne à la hâte, puis, après un bout de toilette, il laisse la maison et court au club.

Là, les amis lui font vite oublier sa mauvaise humeur, quelques verres de whisky l'aident à chasser les brouillards qui assombrissaient son âme. Voilà notre homme tout ragaillardi : le front s'éclaircit, le cœur se dilate, la langue se délie; il est heureux...

Il écoute avec intérêt les nouvelles diverses de la ville, discute les affaires municipales, et se lance dans une charge à fond contre la politique générale du pays.

Et puis, quelles belles parties de cartes, quels beaux coups de billard et de dé l'on fait au club! Et les joyeuses histoires qu'on y conte, et les traits d'esprit qu'on y lance, et les libations qu'on y absorbe! Comme tout cela fait passer gaiement la soirée! Aussi, n'est-ce que sur le coup de minuit, une heure du matin, qu'on se décide enfin à reprendre le chemin du logis.

Voilà une soirée de club.

Le lendemain et les jours suivants, reprise du même programme avec le même entrain et le même succès...

Peu à peu, l'homme se laisse entièrement magnétiser par le club. Demeurer à la maison avec la femme et les enfants, lui semble désormais une corvée au-dessus de ses forces. Pour être heureux, il lui faut le club et sa gaieté bruyante. Tous les jours, même le dimanche, il y passe ses soirées entières et ces habitudes nouvelles vont modifier profondément les relations de l'homme marié avec sa femme, du père de famille avec ses enfants.

SITUATION DE LA FEMME

Vous vous amuserez bien au club... Vous êtes heureux avec vos compagnons... Mais n'est-ce pas là revenir à la vie du garçon libre de disposer de son temps à sa guise et de chercher les plaisirs qui flattent le mieux ses fantaisies? L'homme marié, le père de famille n'a-t-il pas de graves devoirs à remplir à la maison? Ne prépare-t-il pas ainsi, à courte échéance, la ruine irréparable du bonheur domestique? Vous passez de joyeuses veillées au club! Mais avez-vous jamais songé à la situation que vous créez à votre femme, à la maison?

Seule au foyer domestique, durant les longues

heures de la soirée, seule en face des devoirs nombreux et des tracasseries quotidiennes de la famille, seule avec ses réflexions, obligée de refouler au fond de son cœur des sentiments qui l'étouffent, de retenir des confidences qui la soulageraient, la femme sent d'instinct qu'elle est négligée dans ses affections, humiliée dans sa position d'épouse et de mère et que désormais elle ne peut plus compter sur son mari pour partager un fardeau qui l'écrase.

Son dévouement n'est plus apprécié : ses soins, ses industries diverses pour rendre la maison agréable à son mari ont manqué leur but. Alors, à quoi bon se donner tant de peine pour un homme qui ne lui en sait aucun gré!

Elle n'est plus pour son mari la confidente et l'amie de cœur, mais simplement une maîtresse de pension, chargée de voir à son confort, à la tenue de sa maison, à l'éducation de ses enfants.

Etait-ce donc là l'existence que vous promettiez à cette jeune fille, quand vous lui demandiez de devenir votre femme? Si elle eût prévu qu'ordinairement il lui faudrait vivre seule à la maison, porter seule le poids des obligations domestiques, n'eût-elle pas hésité à dire le « oui » qui lia sa destinée à la vôtre?...

Vous vous ennuyez, dites-vous, à la maison, et voilà pourquoi vous allez au club.

Mais qui dit que pareil ennui ne gagnera pas aussi le cœur de votre femme? Savoir supporter la monotonie d'une vie calme et réglée ne fait-il pas partie des devoirs d'un homme marié et d'un chré-

tien? On s'y accoutume du reste et l'on découvre bientôt que là seulement se trouve le bonheur sérieux et durable. Vous préférez fuir le sacrifice et imposer à votre femme une existence qui sera pour elle une souffrance continuelle, un martyre de chaque jour, en même temps qu'une des tentations les plus dangereuses et les plus irrésistibles. Ne pouvant plus compter désormais ni sur votre affection, ni sur votre concours, demandera-t-elle à la religion la force de supporter avec résignation une aussi triste vie, et de rester quand même fidèle au devoir?... Peut-être... Mais peut-être aussi, abattue et découragée, ne pouvant plus refouler au fond de son cœur les sentiments qui l'oppriment, prêtera-t-elle l'oreille aux voix perfides qui parlent autour d'elle, et cherchera-t-elle des consolations qui la mettront promptement sur le chemin de la ruine... Or cette ruine sera aussi la vôtre et celle de vos enfants.

En laissant le foyer domestique pour aller chaque soir vous amuser au club, vous préparez peu à peu le divorce des cœurs, qui amènera peut-être un jour le divorce des corps et des existences. Que de jeunes ménages désorganisés, dès les premières années du mariage, par les absences prolongées du mari! Que de bonheur détruit! Que de tristesses et de larmes à la maison, pendant que l'homme s'amuse et boit avec ses amis du club! Goutte à goutte, le cœur de la femme se remplit d'amertume... Son affection se flétrit comme une fleur qui ne reçoit plus la douce chaleur du soleil.

LE CLUB EST FATAL A L'ÉDUCATION DES ENFANTS

Quand, en effet, pourrez-vous donner à vos garçons l'attention et les soins que réclame la culture de leur âme? Vous êtes occupé tout le jour, vous, à vos affaires, eux, à leurs études ou à leurs jeux. Le soir, lorsque la famille entière est réunie à la maison, serait le temps favorable pour exercer cette influence salutaire; mais, vous dérobant à une obligation si grave, vous courez au club, laissant au foyer domestique femme et enfants s'arranger comme il leur plaira...

Encore une fois, quand donc essaierez-vous de former le caractère de vos garçons, de pénétrer les secrets de leur cœur, de les aider par de bons conseils, de les encourager et de les soutenir par de bonnes paroles?

J'entends votre réponse :

LA FEMME S'EN CHARGERA

Toujours la même excuse.

La femme, encore la femme, toujours la femme... Eh quoi! n'y a-t-il donc dans le mariage des de-

voirs que pour la femme? L'homme a-t-il le privilège et le droit de n'accepter de l'état conjugal que ce qui lui plaît et de rejeter sur sa compagne tout ce qui exige dévouement et sacrifice? La part de cette femme n'est-elle pas déjà assez lourde? N'a-t-elle pas donné à ces enfants qui sont aussi les vôtres de longs jours de sollicitude, et de longues nuits sans sommeil? N'a-t-elle pas encore sa charge quotidienne de travail et de misères? Pourquoi donc lui mettre, à elle toute seule sur les épaules, un fardeau qui, dans les desseins de Dieu, doit être porté à deux?

Pareille conduite n'est, à coup sûr, ni généreuse, ni chrétienne. De plus, si elle est seule, la femme ne réussira pas...

Pourquoi cela? Parce que, pour guider des garçons, il faut une main plus ferme que la sienne, une autorité plus grande qui s'impose à la tête et à la volonté. La mère a bien la persuasion du cœur à son service, mais le père seul possède la force de commandement qui fait plier des volontés impatientes de tout joug. Seul il peut maintenir dans le devoir ou y ramener des jeunes gens emportés par la fougue des passions.

Et loin de seconder votre femme et de compléter son œuvre comme c'est votre devoir, vous abandonnez lâchement votre famille et vos garçons! Jamais ces garçons ne vous entendront leur parler des obligations de la vie chrétienne! Jamais ils ne recevront vos conseils pour marcher droit dans les sentiers de l'honneur! Jamais ils ne sentiront le

cœur d'un père battre à l'unisson de leur cœur, s'intéresser à leurs joies, partager leurs tristesses, les aider à discerner les voix diverses qui parlent ensemble au jeune homme et l'appellent au plaisir ou au dévouement, à l'égoïsme ou au sacrifice généreux!...

Ces jeunes gens, à vingt ans, seront-ils bien préparés aux luttes de la vie? offriront-ils grande résistance aux entraînements du mal et des mauvais exemples?

Plus tard, devenus des hommes, n'auront-ils pas le droit de juger sévèrement la conduite du père? Si le respect filial les empêche de se plaindre tout haut, ne diront-ils pas, du moins, en eux-mêmes : « Mon père trahit sa mission, en négligeant mon éducation première... Il sacrifia au club le bonheur de sa famille... Ce fut un homme de plaisir, un égoïste... Il n'eut pas le courage de se dévouer pour ses enfants. »

LE CLUB ET SES DANGERS

Fatal à la famille, fatal à l'éducation des enfants, trop souvent le club expose aussi l'homme à deux tentations des plus dangereuses : je veux dire le jeu et la boisson.

Au club on joue.

Or, de l'avis de tous les moralistes, confirmé du reste par l'expérience quotidienne, nulle passion

n'empoigne un homme plus fortement et ne le domine plus complètement que la passion du jeu. Explique qui pourra cette influence étrange, elle existe, le fait est indéniable. Le jeu fascine, il subjugue, magnétise; il enlève à l'homme tout esprit de réflexion, toute prudence et toute sagesse. On dirait une folie passagère qui s'empare de lui et, pour un temps, le rend esclave inconscient d'une force irrésistible.

Le joueur ne voit plus qu'une chose : le gain qui est là, sous ses yeux, et qu'un heureux coup de dé, un hasard de cartes, peut faire sa propriété. S'il gagne, il doublera aussitôt sa mise pour gagner davantage... S'il perd, il s'obstinera au jeu, afin de ressaisir la chance qui l'a trahi. S'il perd encore, la fièvre n'en deviendra que plus intense, l'orgueil s'en mêlera, l'homme doublera, il tripera l'enjeu, il risquera tout, et très souvent perdra tout aussi, prêt à recommencer cependant, dès qu'il aura quelque argent en main.

Où est le joueur heureux qui, dans une veine de succès, arrête son ambition et sait dire la parole de prudence : Assez! c'est fini. Où, le joueur malheureux qui, après quelques tentatives infructueuses, ne franchit jamais la limite assignée d'avance à ses risques? Après de lourdes pertes, il sort du club la rage dans l'âme, jurant ses grands dieux que, de sa vie, il ne touchera plus aux cartes... et le lendemain soir, il est le premier à la table de jeu. La fièvre l'a ressaisi et le brûle plus fort que jamais.

Ne connaissez-vous point dans votre entourage de

ces esclaves de la passion du jeu? des marchands, des avocats, des hommes d'affaires, des pères de famille qui perdent des dix et vingt piastres dans une soirée au club?

Ne connaissez-vous point des hommes qui livrent au hasard des cartes des centaines de piastres appartenant à leur famille ou à leurs créanciers?

Enfin, ne connaissez-vous point des marchands, de paisibles bourgeois, qui, après avoir amassé par un travail pénible une fortune considérable, saisis soudain par la passion du jeu, se sont mis à gaspiller follement des milliers de piastres?... Il a fallu demander promptement protection à la loi pour sauver les débris d'une fortune qui fondait au jeu, comme la neige aux rayons du soleil. Trop souvent, cette passion ne mène-t-elle pas négociants et hommes d'affaires à la banqueroute, et parfois même au crime et au suicide?

Le marchand qui a pris au club l'habitude de jouer, s'acharnera, la nuit entière, à poursuivre un gain qui sans cesse se dérobe à son avidité. Il lui sera impossible de suivre son commerce de près; bientôt des pertes considérables arriveront, il lui faudra déposer son bilan. La passion du jeu l'aura mis en faillite.

L'homme de confiance, le caissier de banque, le dépositaire de fonds publics, fasciné, lui aussi, par la passion du jeu, et le désir de s'enrichir vite, grâce à des spéculations heureuses, risquera l'argent de ses clients dans quelques coups de Bourse, quelques entreprises nouvelles, annoncées à grand renfort de

réclame par les journaux... Il perdra et se trouvera tout à coup en face du déshonneur et de la ruine. Qu'arrivera-t-il alors? Qui sait si, dans une heure d'affolement, l'homme, perdant tout contrôle sur sa raison et ses nerfs, ne saisira pas un revolver et ne se fera pas sauter la cervelle?

Pareilles catastrophes sont-elles donc si rares à notre époque tourmentée et fiévreuse?

AU CLUB ON BOIT

Si le jeu produit l'ivresse de la volonté, la boisson amène celle du corps.

Et l'on boit au club.

On ne s'y enivre pas... Oh! non, cela ne serait pas de bon ton et les règlements s'y opposent. Mais au club on rencontre de nombreux amis qui sollicitent et entraînent; au club, on s'accoutume aux boissons fortes, à ces mélanges compliqués et coûteux qui stimulent les nerfs fatigués, échauffent le sang et mènent un homme sur les limites extrêmes de l'intoxication.

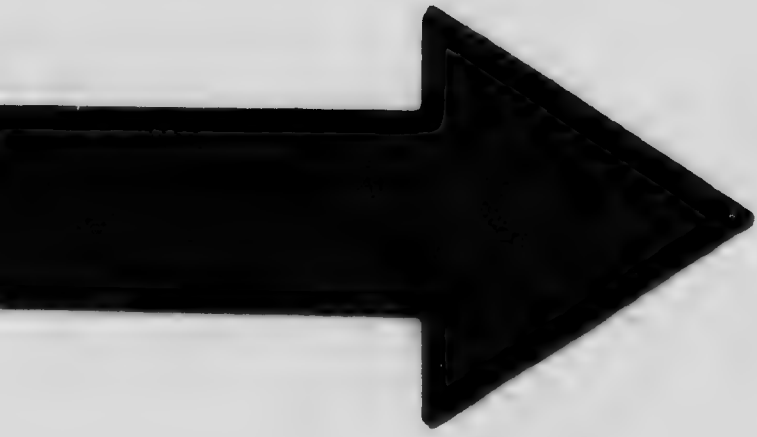
Quand, sur le coup de minuit, l'homme regagne le logis, a-t-il encore les idées bien nettes et les jambes bien solides? Est-il bien en état de repousser les suggestions que le démon fait alors entendre? N'est-il pas au contraire préparé à commettre des sottises de toutes sortes? L'heure de la sortie

des clubs est celle où les cochers de place font leur gain le plus clair de la journée. Le téléphone ne cesse de les appeler pour aller cueillir *les gentlemen ivres* et les conduire à leur domicile... ou ailleurs.

Voilà l'œuvre néfaste que le club accomplit chez l'homme marié et chez le chrétien. Il désorganise la famille, prive les enfants de la formation morale si nécessaire pour l'honnêteté de la vie. Enfin, il place le chrétien dans une atmosphère où les passions les plus dangereuses, le jeu et la boisson, ont toutes chances possibles de porter leurs fruits de mort.

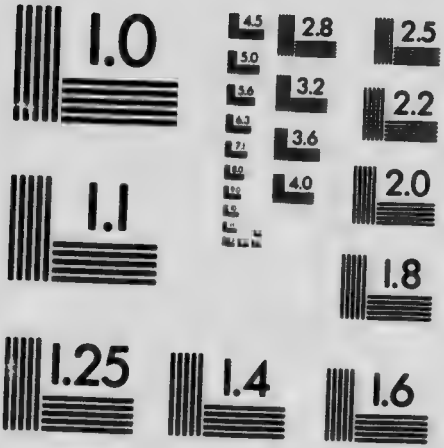
Cette appréciation est-elle trop sévère? Cette peinture exagérée, ou trop poussée au noir?

Interrogez les femmes, les mères, les enfants des hommes qui fréquentent les clubs. Interrogez ces hommes eux-mêmes, après qu'ils ont enfin brisé avec cette habitude fatale; tous vous diront que cette description, loin d'être exagérée, reste au contraire bien au-dessous de la réalité.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

ÉPILOGUE

UN MOT AUX JEUNES GENS QUI SONGENT A SE MARIER

Un mot aux jeunes gens à marier. — Beauté et bonté. — Leurs avantages. — Ce qu'il faut connaître avant de se marier. — L'humeur; le tempérament. — Même humeur, même tempérament : nous serons heureux en ménage? — Réponse dubitative. — Ce qu'il faut pour un bon mariage.

Se marier n'est pas une petite affaire.

Il s'agit en effet de choisir une compagne de qui dépendra le bonheur de la vie et même, en grande partie, le bonheur dans l'éternité. Pour faire un bon choix, il faudrait donc y mettre une grande prudence et s'entourer de toutes les précautions possibles, si l'on veut éviter une erreur irréparable.

Le cœur, bien entendu, parlera le premier. C'est son droit; mais, ne l'oublions pas, le cœur est un artiste qui se laisse aller aisément aux impressions et ne sait souvent que vibrer sous l'émotion qui le flatte. Un beau visage le séduit, un élégant extérieur le charme, des manières agréables l'attirent et le fascinent...

Tout cela est bien quelque chose, sans doute. On peut s'en contenter tant que le soleil brille, et que le chemin de la vie est bordé de fleurs... Mais quand viennent les jours de lutte et d'épreuves, il faut alors des qualités plus résistantes. Avant donc de suivre en aveugle les enthousiasmes du cœur, la tête fera bien d'examiner, de réfléchir et de juger.

Ce qu'il importe de chercher avant tout, si l'on veut faire un mariage heureux, ce n'est pas tant l'agrément de l'extérieur, ni la beauté des ornements de façade que la solidité même de l'édifice : « Bonté dure plus longtemps que beauté », disent les Bretons, et c'est très sage.

Il ne suffit pas non plus de savoir ce que pèse la bourse, il faut surtout se demander ce que vaut le cœur, quels sont les trésors de l'âme, sa force d'endurance, son énergie, sa puissance de consolation et de dévouement, si des jours sombres succèdent aux jours de soleil. Ces qualités gardent toute leur valeur première quand le reste a été usé ou flétri par le temps.

CE QU'IL FAUT CONNAÎTRE AVANT LE MARIAGE

Après avoir établi le bilan des forces ou des faiblesses du cœur, il reste enfin à faire aux jeunes gens une dernière étude, bien délicate, mais fort

importante : celle du caractère et du tempérament de la *future*.

— Quelle est l'humeur de cette jeune fille?... Est-elle aimable, douce et facile?... Saura-t-elle se plier de bonne grâce aux exigences du ménage?... à la monotonie d'une vie sérieuse et tranquille?... *Cette humeur sera-t-elle compatible avec la mienne?...*

Et la jeune fille dvera se poser les mêmes questions à propos de son fiancé. — Quel est le caractère de ce jeune homme? Est-il d'humeur égale, ou vif et emporté?... A-t-il beaucoup d'amis et quelle sorte d'amis?... Sort-il souvent en société, ou préfère-t-il une vie tranquille et retirée? Dans l'intimité de la famille est-il gai ou porté à la mélancolie?... Se montre-t-il soupçonneux et jaloux?... Nos caractères pourront-ils sympathiser ensemble?...

Questions délicates, je le répète, mais questions très prudentes, quand il s'agit de s'unir pour la vie. Sans une fusion harmonieuse des caractères, impossible d'avoir le bonheur au foyer domestique. La vertu même la plus solide ne saurait la remplacer : une rose perd son attrait quand on s'accroche à ses piquants, et, selon la pittoresque expression de Saint François de Sales : « Un saint triste fait toujours un triste saint. »

Le temps de la *fréquentation* n'est guère favorable, je l'avoue, à pareille étude, parce que, consentement mutuel, les deux amoureux dissimulent et s'entendent pour jouer *à cache-cache*. Ils

mettent leurs qualités en pleine lumière, mais ils prennent un soin extrême de laisser leurs défauts dans l'ombre la plus épaisse.

Bien imprudent serait donc le jeune homme qui se contenterait de ce qu'il a connu du caractère de la jeune fille, pendant qu'il lui faisait la cour. Au printemps, l'aubépine est le plus gracieux des arbustes. Parée de sa brillante couronne de fleurs blanches, elle charme le regard, et arrête les pas du voyageur par son parfum suave et pénétrant. Mais le soleil de juin fait tomber les fleurs; les parfums s'évaporent,... bientôt il ne reste plus qu'un buisson à l'air rechigné et tout couvert d'épines... Plus d'une jeune fille, en compagnie de son fiancé, était un modèle de douceur et d'amabilité, un ange dans un corps mortel... Une fois mariée, la demoiselle est redevenue ce qu'elle était auparavant, un vrai petit fagot d'épines.

Le mari n'a pas tardé à s'en apercevoir.

Attendre à se connaître après le mariage, c'est s'exposer à bien des désagréments, auxquels il sera désormais impossible de se soustraire.

S'imaginer, comme le font souvent de naïves jeunes filles, qu'à force d'affection et de bons procédés elles réformeront le caractère vicieux du mari, qu'elles dompteront son humeur acariâtre, ses manières brusques et tranchantes, son penchant à la jalousie, c'est se faire une illusion cruelle... La plupart du temps, elles ne réformeront rien du tout. Peu de mois après le mariage, l'homme, reprenant ses

allures naturelles, déchirera le masque dont il s'était affublé au temps de la fréquentation et se montrera tel qu'il est : un buveur, un emporté, un triste jaloux! Et la jeune femme désormais n'aura plus qu'une ressource : se résigner, patienter et souffrir.

MÊME TEMPÉRAMENT. — MÊME HUMEUR

— Je suis tout à fait de votre avis, dira un jeune homme, sur le point de contracter mariage... J'ai étudié avec soin le caractère de ma fiancée... Nous avons mêmes goûts, mêmes habitudes, même tempérament... par conséquent toutes chances possibles d'être heureux en ménage...

— Eh bien, non! Ce n'est pas tout à fait cela... Je crains même qu'avant longtemps, il n'y ait, *à cause de cela*, bien du trouble à la maison...

— Comment donc?... avec mêmes goûts et même tempérament!...

— Précisément... Je m'explique.

Vos tempéraments étant semblables, vous aurez les mêmes tendances naturelles, les mêmes qualités, mais aussi les mêmes défauts... Supposons donc que vous soyez de tempérament sanguin et, par conséquent, vif et porté à la colère... Si vous épousez une femme d'humeur pareille, qu'arrivera-t-il? A des paroles brusques, elle répondra brusquement... Vous vous fâcherez, et Madame, emportée par son hu-

meur, saura bien se fâcher, elle aussi, et crier dix fois plus fort.

Ces jours-là, il y aura bonne brise à la maison!

De plus en qualité d'homme sanguin, vous n'êtes guère soucieux de votre argent, n'est-ce pas? Vous le gaspillez à plaisir en toilette, en amusements, en caprices... Si votre femme a les mêmes goûts et les mêmes dispositions, bien sûr il n'y aura jamais d'argent de reste au logis... Tous les deux, selon l'expression populaire, vous serez de vrais paniers percés.

Autre exemple : Vous êtes d'humeur sombre et bilieux, tenace dans vos idées, obstiné dans vos volontés, hautain et dominateur dans vos manières. Que votre femme ait aussi les mêmes défauts, ou, si vous l'aimez mieux, les mêmes tendances, vous vous trouverez bien vite, après le mariage, en opposition de goûts et d'idées... Et alors, qui cédera? Je crains bien qu'il ne vous arrive ce qui arriva aux chèvres du bon La Fontaine.

Elles s'étaient aventurées sur un pont très étroit au-dessus d'un précipice...

> ... Toutes deux étaient fort fières.
> Vers le milieu du pont, ne se voulant pas
> L'une à l'autre céder,
> Faute de reculer, leur chute fut commune.
> Toutes deux tombèrent à l'eau...

Pour les mêmes raisons, la paix de votre ménage pourrait bien ne pas durer longtemps.

Enfin un homme nerveux, fantasque, impression-

nable, porté à la mélancolie, disposé souvent à broyer du noir, épouse une femme nerveuse et hystérique...

Bien sûr il y aura de fortes brises à la maison quand mari et femme seront tous les deux sur les nerfs...

CONCLUSION

Quand il y a trouble à la maison, souvent la cause en est dans la ressemblance des caractères... On ne s'accorde pas parce que, avec les mêmes défauts, ni l'un ni l'autre des deux époux ne veut se corriger ou céder.

Pour un bon ménage comme pour une bonne amitié, il faut que les caractères soient différents, sans être cependant opposés ni antipathiques l'un à l'autre. De la sorte, les qualités se complètent et les défauts se neutralisent.

Un homme bouillant a besoin d'une femme calme et reposée. Celui qui est trop porté à gaspiller son argent, devrait épouser une bonne ménagère qui tiendrait plus serrés les cordons de la bourse. Enfin l'obstiné, le dominateur, le nerveux n'aura de paix chez lui que s'il choisit pour femme une bonne petite créature, douce comme un agneau, tranquille comme un beau soir d'été, toujours prête à dire oui à toutes les propositions de son mari.

Saint François de Sales exprime la même idée dans

son gracieux langage. Il avait plusieurs frères : Jean-François, d'une humeur jalouse et mutine; Louis, d'un caractère sage et posé. Le bon saint disait agréablement de ses frères et de lui : « Nous ferions à nous trois l'apprêt d'une très bonne salade. Jean-François ferait le bon vinaigre, tant il est fort. Louis ferait le sel, tant il est sage; et le pauvre François est un bon gros garçon qui servirait d'huile, tant il estime la douceur. » (*Vie*, par M. Hamon, t. I, p. 59.)

Pour la salade domestique, Mesdames, laissez l'homme fournir le poivre et le vinaigre,... il y en aura toujours de reste... Pour vous, faites provision d'huile en abondance,... vous en aurez besoin.

DEUXIÈME TRACT

Parents et Enfants

SIXIÈME CAUSERIE

PARENTS ET ENFANTS

Comment nos ancêtres élevaient les enfants. — Autrefois. — Les fautes contre la loi de Dieu. — A l'école. — Le vieux maître d'école. — Aujourd'hui. — Nos amours d'enfants. — Enfants gâtés. — Ce que c'est que gâter un enfant. — Le tutoiement est-il avantageux aux parents et aux enfants?

COMMENT NOS ANCÊTRES ÉLEVAIENT LEURS ENFANTS

1° *Autrefois*

Nos ancêtres avaient sur la manière d'élever les enfants des idées qui nous paraissent aujourd'hui bien sévères, sinon quelque peu barbares.

Ils croyaient utile d'accoutumer les enfants, les garçons surtout, à supporter sans trop se plaindre les intempéries des saisons : le chaud et le froid, la pluie et le vent. Ils les voulaient assez robustes pour recevoir une averse sans craindre une fluxion

de poitrine, assez vigoureux pour rester dans un courant d'air sans y prendre le rhume ou la fièvre.

On faisait suivre aux enfants un régime de vie frugal mais fortifiant : peu de douceurs, peu de friandises, mais du pain et du lait en abondance, de la viande avec modération, et cela à des heures marquées; en dehors de ces heures-là,... rien.

Les vêtements étaient simples et résistants; ils permettaient aux garçons de courir, de s'amuser, de se rouler sur l'herbe sans s'exposer à revenir en loques à la maison. Pour nos aïeux, l'idéal de l'éducation physique se résumait dans le dicton populaire :

« Donner aux enfants une âme de gentilhomme dans un corps de paysan. »

Mais tout en faisant le corps robuste, ils songeaient surtout à l'âme et cela dès les premières années de la vie, ou, pour mieux dire, dès le berceau.

Là encore, ils avaient raison.

Les germes des passions diverses qui agiteront plus tard le cœur de l'homme, se montrent en effet chez l'enfant dès le début de la vie. Il est jaloux, envieux, gourmand, égoïste; il veut que tout cède à ses caprices. Pour atteindre l'objet de ses convoitises, l'instinct lui suggère toutes sortes de petites industries, surtout les larmes et les gémissements si puissants sur le cœur des mères.

Autrefois, au lieu de satisfaire ses fantaisies enfantines, on laissait le marmot crier et se débattre tout à son aise dans le berceau, sans plus en faire de cas que d'une girouette agitée par le vent.

Quand les cris devenaient trop perçants, la mère, pour calmer cette irritation inopportune, donnait une tape au bébé, et le petit bonhomme, voyant le peu de succès de ses manœuvres, cessait bien vite de s'agiter sans résultat et de se débattre dans le vide.

Plus tard, vers l'âge de sept ans, l'âge de la raison et de la responsabilité, la correction prenait un caractère plus sérieux encore.

Si le gamin s'était montré maussade et désobéissant, on le punissait en le privant de dessert ou en le faisant souper au pain et à l'eau.

La punition n'était pas toujours acceptée avec résignation parfaite. Parfois, l'esprit de résistance prenait le dessus chez le jeune coupable...

Retiré dans un coin de la chambre, le visage sombre, le cœur plein de colère, il refusait avec obstination le maigre souper de pénitence que la mère lui offrait; mais celle-ci tenait bon. Et le petit révolté se couchait sans souper... Mais, par exemple, le lendemain mātin, il y avait amende honorable et capitulation sur toute la ligne.

Lorsque les fautes étaient plus graves, que le petit garçon s'était battu avec son plus jeune frère ou avait donné des tapes à ses sœurs, la mère alors, recourant aux grands moyens, prenait le fouet, et donnait au coupable bonne et loyale justice.

Eh oui! nos grand'mères tapaient leurs garçons; parfois même, elles tapaient pas mal fort, sans se laisser émouvoir par les cris de la victime ni par ses supplications pressantes.

Elles croyaient naïvement, sur la parole des Livres saints, qu'elles ne devaient pas épargner les verges à leurs fils, qu'il fallait, pendant la jeunesse, leur apprendre à courber la tête, à porter le joug de la loi, qu'une correction corporelle appliquée à propos servait beaucoup à inspirer la crainte du mal et à faire pénétrer la sagesse dans de jeunes âmes peu capables encore de comprendre d'autres raisons.

FAUTES CONTRE LA LOI DE DIEU

Vigilants pour découvrir les premières saillies du caractère, fermes pour les réprimer et les punir au besoin, les parents montraient surtout une sévérité inflexible, quand il fallait combattre les mauvais instincts de la nature viciée, et punir des fautes contre la loi de Dieu.

Si le garçon était surpris à mentir, à voler des fruits, des sous ou du tabac; s'il se comportait mal avec ses petits camarades, il recevait le soir de la main paternelle une correction dont la partie lésée gardait longtemps le souvenir.

Les cris et les larmes du petit homme n'attendrissaient personne. Il allait se coucher sans souper, bien triste, hélas! mais aussi bien décidé à ne pas recommencer de sitôt pareille aventure.

Saint François de Sales ne nous a-t-il pas raconté lui-même le châtiment qu'il reçut de son père pour un léger vol dont il se rendit coupable.

Des soldats avaient déposé leurs armes et leur fourniment dans la grande cour du château.

Le jeune François aperçut une boucle de cuivre qui brillait au soleil comme de l'or. Il eut une tentation, et se voyant seul, il s'empara de la boucle, puis, pressé par les remords, il revint la mettre à sa place et alla faire sa confession à son père.

Celui-ci lui dit d'un ton grave : « Mon fils, vous avez bien fait de rendre cette boucle qui ne vous appartenait pas; mais vous avez péché contre Dieu en la prenant, et comme tout péché mérite châtiment, je vais vous le donner, moi, votre père. »

« Et ce jour-là, ajoute saint François de Sales, je reçus le fouet de la main de mon père. »

De la même manière, le bon roi Henri IV corrigeait lui-même ses garçons : « Ma mie, disait-il un jour à sa femme, vous pleurez quand je donne le fouet à votre fils, mais c'est pour son bien, et la peine que je vous fais à présent vous épargnera un jour bien des peines. »

A L'ÉCOLE

A l'école, il fallait marcher droit, et faire ses devoirs, et savoir ses leçons, et garder fidèlement la discipline... Autrement, gare aux verges!

Certes, il n'y allait pas de main morte le vieux maître d'école d'autrefois!

Ses bésicles bien d'aplomb sur le nez, son paquet

de verges bien en main, il savait venger la discipline avec énergie et communiquer aux natures les plus engourdies une activité merveilleuse pour le travail.

Après ces exécutions « magistrales », inutile d'aller se plaindre à la maison : le père eût tout simplement doublé la dose.

Le plus simple était de souffrir son mal en patience, de réfléchir et de mieux faire.

Ainsi nos pères élevaient les enfants.

Ils ne manquaient pour eux ni de tendresse, ni de soins, mais ils s'attachaient par-dessus tout à en faire des hommes et des chrétiens. Ils ne laissaient pas une sensibilité exagérée l'emporter sur la raison, mais, fidèles aux conseils de l'Esprit-Saint, ils savaient à une grande bonté de cœur allier la fermeté et le respect de l'autorité.

Les enfants craignaient leurs parents, ils les respectaient, ils les aimaient. Les corrections reçues n'affaiblissaient en eux ni l'affection, ni les sentiments de la reconnaissance. Quel homme garda jamais rancune à son père, et surtout à sa mère, d'avoir réprimé un peu sévèrement des espièglerics de jeunesse et des défauts de caractère?

Ces garçons n'avaient pas, j'en conviens, les manières gentilles et caressantes des amours d'enfants d'aujourd'hui : ils ne portaient pas la raie aussi bien alignée au milieu de la chevelure; ils faisaient moins usage d'eau de senteur pour leur toilette; mais forts et vigoureux, bien découplés, d'une nature un peu rude peut-être, mais énergique et pas du tout plai-

gnarde, n'étaient-ils pas mieux organisés pour le travail et pour les luttes de la vie?

2° *Aujourd'hui*

Aujourd'hui, nombre de parents portent d'un cœur léger les obligations pourtant si sérieuses de la première éducation à donner aux enfants; ou plutôt, nombre de parents semblent ne pas attacher à cette éducation la moindre importance.

Les enfants sont à leurs yeux de charmants petits êtres, destinés à les amuser par leurs manières aimables et à égayer la maison par des réparties spirituelles ou des saillies originales. Mais de songer à surveiller leur humeur et leurs penchants déréglés, de les accoutumer à l'idée du devoir et du sacrifice, les parents ne s'en occupent guère.

Le père n'est plus le jardinier diligent qui arrache avec soin les mauvaises herbes, et dirige les pousses trop luxuriantes de la jeune plante; c'est, tout au plus, un amateur bienveillant qui laisse tranquillement cette plante développer en toute liberté ses énergies vitales. La mère, de son côté, n'a qu'une préoccupation, celle d'épargner à son garçon la plus légère souffrance; un seul souci, celui de le rendre aussi heureux que possible, en donnant satisfaction à tous ses caprices. On dirait vraiment que père et mère ont fait ensemble une convention tacite, par

laquelle l'éducation des enfants ne devra commencer que vers les dix ans, pas avant.

Jusque-là ils peuvent sans scrupule les gâter, les choyer, les dorloter, laisser toutes sortes d'habitudes, bonnes et mauvaises, pousser pêle-mêle dans leurs jeunes cœurs... Le triage se fera plus tard.

A dix ans on mettra le petit garçon au collège, la petite fille au couvent; alors, religieux et religieuses auront la charge de corriger les défauts et de cultiver les qualités de ces enfants...

N'y a-t-il pas là une erreur grave, une négligence coupable dont les résultats seront peut-être irréparables?

La première éducation appartient essentiellement aux parents, à la mère surtout qui a reçu pour cela des aptitudes spéciales. Seule, elle a le secret des paroles qui vont jusqu'au fond de ces jeunes âmes; seule, elle peut y déposer des germes de vertus qui produiront des fruits en leur temps; seule enfin, elle sait enfoncer ces germes à des profondeurs que les plus violentes passions ne seront jamais capables plus tard d'atteindre, ni de ruiner complètement.

Glorieuse occupation de la femme, noble mission de la mère chrétienne! Si elle la néglige, qui pourra jamais la remplacer?

Le printemps est la saison de la grande vitalité pour notre terre. C'est le temps où les graines, après avoir enfoncé leurs racines dans le sol, se hâtent de venir chercher à la surface l'air et la lumière qui leur permettront de s'épanouir dans toute leur beauté.

Il en est de même au printemps de la vie

Si la mère, au lieu de semer de bonnes graines dans l'âme de son enfant, laisse le démon y déposer des germes mauvais, ces germes pousseront vite, leurs racines seront vivaces; il sera ensuite bien difficile, sinon impossible aux maîtres et aux maîtresses de les faire disparaître de l'âme plus tard.

Trop souvent, l'enfant gâté durant les premières années de son existence restera un homme gâté pour la vie entière.

MAIS QU'EST-CE DONC QUE GATER UN ENFANT?

Gâter un enfant!... Mères de famille, avez-vous jamais réfléchi à la triste signification de ce mot? Gâter un enfant... Mais c'est dès le début contrarier l'œuvre que Dieu voulait faire par votre entremise; c'est laisser une jeune âme prendre une direction mauvaise et permettre à des instincts dangereux d'étouffer les germes de vertus que le saint baptême avait déposés dans ce jeune cœur; c'est empoisonner dans sa source le fleuve de vie qui coule dans les veines de cet enfant. Quand le sang d'un homme a été altéré par quelque substance vénéneuse, que de temps et de remèdes ne faut-il pas ensuite pour le débarrasser des éléments impurs qu'il charrie? Qui donc purifiera l'âme de vos enfants, si, par votre imprudence et vos gâteries, vous laissez des germes de corruption s'introduire en elle, dès les premières années de la vie!

Mais ici vient la grande difficulté.

Où trouver des mères de famille assez franches pour avouer qu'elles ont gâté, qu'elles gâtent leurs enfants? Elles ont à leur service mille excuses pour justifier leur conduite. Autour d'elles, chacun remarque la mauvaise éducation qu'elles donnent à leurs enfants; elles seules ne l'avoueront jamais.

Essayons pourtant de tourner la difficulté. Montrons dans le détail comment certaines mères se comportent vis-à-vis de leurs jeunes enfants. Disons tout haut les conseils que le démon leur suggère tout bas pour excuser leur faiblesse et gâter ainsi les âmes qu'elles ont mission de préparer à la vie chrétienne.

Sans doute, Mesdames, vous reconnaîtrez facilement dans cette description la manière d'agir de quelques-unes de vos amies. Peut-être même, en y regardant de plus près, trouverez-vous des remarques qui vous conviennent... Dans ce cas, prenez-les en bonne part et faites-en votre profit. Mais avant d'entrer en matière, disons un mot d'une pratique moderne qui s'est introduite dans bon nombre de familles.

EST-IL AVANTAGEUX DE LAISSER LES ENFANTS TUTOYER LEURS PARENTS?

Autrefois cette familiarité de langage était entièrement inconnue au foyer domestique. On employait, au contraire, même dans l'intimité de la

famille, des formules qui nous semblent aujourd'hui bien solennelles et bien distantes. Le fils adressait la parole à Monsieur son père et celui-ci répondait à Monsieur son fils... Depuis on a changé tout cela. Dans nombre de familles, les enfants sont à *tu* et à *toi* avec père et mère, oncles et tantes, cousins et cousines, tout le monde, y compris même parfois Monsieur le curé de la paroisse.

Est-ce un progrès, ou une décadence, une abdication partielle de la dignité paternelle, ou un procédé favorable à l'éducation et à la formation du caractère?... Les uns l'affirment tandis que d'autres, en bien plus grand nombre, le nient énergiquement. Je ne veux pas me prononcer dans une question si délicate; mais, par exemple, prétendre, comme le font les partisans du tutoiement, que cette habitude n'affaiblit en rien le respect dû aux parents, qu'elle rend l'obéissance plus facile, qu'elle donne de la vigueur et de l'énergie au caractère, je ne serais certes pas disposé à l'admettre. D'ailleurs une chose me prédispose contre cette pratique, c'est que, d'ordinaire, tous les enfants gâtés tutoient leurs parents. Ce n'est pas là une bonne note en faveur du système. Dites-moi, parents chrétiens, ce tutoiement moderne ne vous semble-t-il pas avoir été introduit dans les familles plus par le cœur que par la tête?

Qu'en pensez-vous?

SEPTIÈME CAUSERIE

COMMENT UNE MÈRE DOIT S'Y PRENDRE POUR GATER SON ENFANT

Conseils du diable. — « Cédez, Madame, cédez encore, cédez toujours. » — Le rôle du père. — Les enfants à sept ans. La petite fille. — « Quel amour d'enfant!... » — Le petit garçon. — Paroles d'un docteur. — Histoire d'un condamné à mort.

Les passions se montrent vite chez les enfants. Dès les premières années de la vie, le petit garçon est violent et dominateur, il veut que tout cède à ses caprices; à la moindre résistance, il s'emporte et crie... Il est gourmand et plein d'un égoïsme encore inconscient, parfois même il manifeste des sentiments de jalousie et de haine, quand il n'accapare pas toutes les attentions de la mère... Celle-ci devrait réprimer avec soin ces instincts qui, plus tard, deviendront des passions. C'est le temps d'apprendre à son fils à courber sa volonté rebelle sous le joug de l'obéissance, et de l'accoutumer peu à peu au sacrifice.

Mais hélas! le démon lui suggère de tout autres conseils.

CONSEILS DU DIABLE

- Evitez tout ce qui pourrait irriter ce petit bonhomme de trois ans; ne lui faites pas de peine, prenez-le par le cœur, cédez à ses caprices, cédez à ses volontés, cédez encore, Madame, cédez toujours...

Malgré toutes ces attentions, si pourtant Bébé, contrarié dans ses désirs, tombe dans quelque accès de rage, que, les poings fermés, le visage contracté, il se mette à frapper du pied et à remplir la maison de ses hurlements, au lieu d'avoir recours au fouet, bien vite, accourez, prenez l'enfant dans vos bras, étouffez ses sanglots sous vos caresses, donnez-lui toutes sortes de petits noms d'amitié. « Mon pauvre chéri... mon doux agneau, mon bel ange adoré... ne pleure pas, ne fais pas de peine à ta maman chérie... » Quand enfin, grâce à ces m'amours, le bel ange adoré consent à rentrer dans le calme, pour l'apaiser tout à fait, donnez-lui une belle tranche de gâteau... Ne l'a-t-il pas méritée par sa conduite héroïque?

Si décidément ce petit garçon devient par trop insupportable, qu'il tombe d'une chaise avec trois ou quatre pots de confiture, objet de ses convoitises; qu'il arrache une poignée de cheveux à sa petite

sœur, ou se fasse égratigner par la chatte en lui tirant le poil de la queue, alors grondez-le, mais bien doucement, pour qu'il n'ait pas de crise de nerfs... S'il vous écoute sans pleurer, embrassez-le et donnez-lui des bonbons pour lui montrer que vous ne gardez pas rancune...

Etranges conseils que ceux-là, me direz-vous, Madame. J'en conviens, mais ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est que nombre de mères les mettent en pratique...

Une belle préparation, en vérité, pour l'éducation qui doit suivre.

LE RÔLE DU PÈRE

Souvent la mère n'est pas seule à gâter ainsi les bébés, le père, lui aussi, y contribue pour une large part. Ces petits enfants, il les aime de tout son cœur; c'est sa consolation et sa joie. Qu'il est heureux, la journée finie, de les voir venir à sa rencontre, lui sauter au cou, lui prodiguer leur caresses! Que leurs joyeux propos, leurs frais éclats de rire, leur amabilité font vite disparaître les nuages de son front, la tristesse de son cœur! Tout cela est bénédiction et récompense... Mais le père, en recevant et en rendant ces témoignages d'amour, ne doit pas oublier sa position, ni sa mission vis-à-vis de ces tout petits. Il est père et doit se faire

respecter, au besoin même se faire craindre pour se faire obéir.

Or l'homme qui gâte ses enfants ne sait que jouer et folâtrer avec eux. Il ne se lasse point de s'amuser avec ses petits garçons, de les taquiner, de les faire sauter sur ses genoux. Il les laisse lui tapoter le visage avec leurs petits poings, lui tirer la barbe et les cheveux... il rit aux éclats de ces gentillesses.

— Enfantillages que tout cela, direz-vous...

— D'accord, mais enfantillages qui auront plus tard leurs conséquences sur l'éducation des enfants Habitué à jouer de la sorte avec ses garçons, le père saura-t-il distinguer le temps où il devrait changer de conduite?

Pourra-t-il alors les reprendre avec autorité? les corriger avec fermeté? leur donner, en un mot, une éducation virile et chrétienne? Tout cela lui semblera bien difficile quand il voudra l'entreprendre plus tard.

LES ENFANTS A SEPT ANS

Bébé est devenu un gros garçon de sept ans. La fillette commence, elle aussi, à se croire une petite demoiselle à qui l'on doit bien faire attention à la maison. Prêtons-nous de bonne grâce à ce caprice, occupons-nous d'elle tout d'abord... Le tour des garçons viendra plus tard.

Sept ans, c'est, d'après le catéchisme, l'âge de

raison, le temps où la mère doit sérieusement songer à former le caractère de sa fille et cesser enfin de la traiter comme une jolie poupée avec laquelle elle aimait à jouer à la maison. Mais les habitudes sont prises... Le moyen de changer de conduite vis-à-vis de cette enfant adulée jusque-là avec passion! Aussi la mère, écoutant de plus en plus les conseils du démon, continuera-t-elle à favoriser des penchants dangereux qui déjà se sont glissés dans cette jeune âme.

La petite fille est vaniteuse par instinct, comme le sont du reste, à cet âge, et même plus tard, toutes les filles d'Eve. Elle aime ce qui attire l'attention sur sa personne et la fait admirer. Au lieu de donner à son enfant des leçons de modestie et de simplicité chrétienne, la mère encourage, au contraire, ces tendances à la coquetterie, autant pour se faire plaisir à elle-même que pour contenter les désirs de sa fille.

Elle lui achète de belles toilettes et des robes de prix... Elle l'orne de colliers de perles bleues ou blanches, sans oublier, bien entendu, les pendants d'oreille, les bracelets et les bagues (les petites filles, comme les grandes, aiment beaucoup tous ces jolis colifichets); enfin elle pose sur la tête de son enfant un gigantesque chapeau, orné de plumes et de rubans qui flottent au vent et ondulent avec grâce...

La toilette est terminée : la petite chérie est prête pour la parade. Fière de son idole, la mère invite parents et voisines à faire cercle autour de la fille,

parée comme une poupée à l'étalage... Et l'on s'exclame avec admiration : « Ah! mais qu'elle est donc gentille!... Comme elle a bonne mine!... Quel amour d'enfant! »

Et l'amour d'enfant se rengorge. Comme un petit pigeon vaniteux, elle se pavane et fait la roue, elle redresse sa petite taille et se laisse admirer, tout en étant la première à s'admirer elle-même.

Vous rendez-vous bien compte, Madame, des résultats qu'une pareille conduite produira plus tard? Je vais vous le dire franchement.

Vous êtes là en train de faire l'éducation d'une enfant qui ne rêvera bientôt que parure et admirateurs. Quand votre fille aura ses dix-huit ans, il lui faudra des toilettes coûteuses et brillantes, des rubans et des fleurs, des bracelets et des bijoux de prix... Or, quand on possède de si belles choses, ce n'est pas, bien entendu, pour les tenir cachées à la maison... Il faut les exhiber sur la rue... Et votre fille passera une grande partie de la journée à se promener sur les trottoirs de la ville, en quête d'admirateurs... Elle en trouvera.

Alors, vous, la mère, vous regretterez amèrement d'avoir développé chez votre fille ce goût de luxe et de coquetterie. Alors vous aurez bien des inquiétudes sur la conduite de votre enfant. Vous pleurerez à la maison. Ce sera trop tard. La jeune fille ne quittera plus désormais la voie dangereuse où vous l'avez poussée vous-même.

Puisse cette voie ne pas la conduire un jour à l'abîme!

LE PETIT GARÇON DE SEPT ANS

Non moins préjudiciable aux garçons sera ce système d'éducation qui ne sait que flatter et céder.

L'enfant a grandi. Le voilà qui a dépassé sa septième année. Grâce à l'indulgence coupable de la mère, il montre déjà des tendances qui, non combattues, deviendront plus tard des défauts et des vices.

Il est paresseux et gourmand

Il vole des fruits, des bonbons, des sous.

Il est désobéissant et obstiné; menteur et jaloux.

Ne serait-ce pas le temps de vous rappeler, Madame, que vous avez la mission de former cette âme à la vie chrétienne, de développer les qualités, de corriger les tendances mauvaises qui plus tard deviendront des vices; d'apprendre à votre enfant à faire des sacrifices d'humeur et de caprice pour remplir son devoir envers Dieu et ses parents? Ces vertus nécessaires à la vie chrétienne ne sont pas naturellement dans le cœur des enfants. Il faut les leur enseigner par des leçons fréquentes et au besoin par des corrections sévères.

Mais cette femme n'a jamais fait qu'une chose jusque-là : céder à tous les caprices de son garçon. Le moyen maintenant de se montrer plus ferme vis-à-vis de lui, de le gronder, de prendre la verge! — Y songez-vous?... Faire pleurer cet enfant à qui

je n'ai jamais prodigué que des caresses!... qui m'adore et que j'adore, moi aussi... Oh! non, jamais je n'aurai le cœur d'en venir à de pareilles brutalités.

Et vous cherchez toutes sortes d'excuses pour justifier votre garçon. — Il n'a pas encore de raison... il est si jeune!...

Il comprendra mieux plus tard, et, de lui-même, réformera ses mauvaises habitudes.

Le contrarier maintenant,... le battre surtout, ne ferait que lui aigrir le caractère,... peut-être même lui faire détester sa mère! Oh! non, vraiment je n'ai pas le courage de voir pleurer mon fils. Attendons,... patientons,... cédons...

Souvent même, par une coupable faiblesse, elle empêchera son mari de remplir son devoir en corrigeant ses garçons. S'il les gronde, elle prendra leur parti. S'il veut leur donner le fouet pour des fautes plus graves, elle éclatera en sanglots et en insultes. Devant les enfants, elle dira à son mari toutes sortes de choses déplaisantes et déplacées... C'est la ruine de toute autorité, de tout respect...

L'unique souci de la mère est de veiller sur la précieuse santé de ses garçons. A la plus légère indisposition, réelle ou simulée, il faut voir le médecin... Puis la mère se met à dorloter son pauvre chéri, à le choyer jusqu'à ce que le mal ait disparu.

Quant aux maladies de l'âme, aux tendances vicieuses qui produiront plus tard tant de ruines, la mère n'en a cure

LES PAROLES D'UN DOCTEUR

Ecoutez, Madame, comment un homme du monde apprécie le rôle de la mère dans l'éducation de son fils.

« Ce n'est pas chose facile, dit le Dr Bélouino, que de bien aimer les enfants. Au fond de ce sentiment si doux, il y a une immense responsabilité. Ils reçoivent de leurs mères une multitude d'impressions qu'ils gardent toujours. Ils ont dans leur propre nature un grand nombre de penchants qu'il faut diriger, réformer, car les caprices de l'enfant deviennent les vices de l'âge mûr, et les fautes légères qu'il commet seront peut-être des crimes plus tard... Il faut qu'elles s'attachent à développer la raison chez leurs enfants, et à étouffer le caprice. De bonne heure, elles doivent les initier aux règles de la morale et de la justice... Si l'enfant a commis quelque faute, il est juste qu'il soit puni, pour qu'il connaisse l'équité. Si par une fausse tendresse la mère lui épargne des corrections qui sont douces, d'autres plus tard lui en infligeront peut-être de terribles. » (Bélouino, *Des Passions*, t. I, p. 163.)

Dernièrement, un journal des Etats racontait le fait suivant :

Une mère avait gâté son garçon en refusant de le corriger de ses défauts. Or, à vingt-cinq ans, ce

jeune homme était devenu un voleur et un débauché. Dans une de ses expéditions nocturnes, surpris par le maître de la maison, il l'avait tué d'un coup de revolver... Saisi par la justice, il fut condamné à mort.

La veille de l'exécution, il invita sa mère à venir le visiter dans son cachot... La pauvre femme se présenta tout en larme et voulut embrasser son fils... Celui-ci, la repoussant rudement, lui dit d'une voix dure :

« Ma mère, vous le savez, je vais être pendu demain pour avoir assassiné et volé... Mais c'est à la maison que j'ai fait mon apprentissage de voleur... Je volais des fruits, je volais de l'argent, mais jamais vous n'avez eu le courage de me corriger de mes mauvais penchants...

« Voyez où cela m'a conduit!

« Demain, ma mère, soyez présente à l'exécution et quand vous me verrez pendre au bout de la corde, dites-vous ceci : Mon fils meurt comme un criminel, mais c'est moi, sa mère, qui en suis la cause...

« Je ne l'ai pas corrigé comme je devais le faire... J'ai manqué à mon devoir... Oui, c'est ma lâcheté qui a conduit mon fils à l'échafaud.

« Voilà ce que j'avais à vous dire... Allez-vous-en. »

Et le misérable, tournant le dos à sa mère, ne daigna plus lui dire une parole, ni même lui donner un dernier regard.

HUITIÈME CAUSERIE

COLLÈGES ET COUVENTS

Le collège n'est pas une école de réforme. — Comment les parents font échouer l'œuvre du collège. — Attitude de la mère. — « Les Pères sont trop sévères... ils ne savent pas prendre les enfants par le cœur. » — Attitude du père. « Je ne m'occupe pas de cela... » — La sortie du collège. — Les fruits secs. — *Digression :* Les collèges classiques. — « Ils ne sont pas à la hauteur de leur mission. » — « Ils ne forment pas des hommes. » — Le but du collège classique. — Réformes! Réformes!... Ce que l'on demande aux parents de réformer.

La faiblesse des parents a porté ses fruits. A dix ans, le garçon est devenu insupportable. Paresseux et menteur, gourmand et capricieux, il n'écoute plus personne; on ne peut plus en venir à bout à la maison. Avec des allures moins turbulentes, la petite fille, elle aussi, n'agit plus qu'à sa fantaisie. Impossible d'en obtenir du travail et de l'application.

Que faire?... La difficulté est vite résolue :

— Envoyons notre garçon au collège,... plaçons notre fille au couvent... Les bons Pères et les révé-

rendes Sœurs sauront bien réformer l'humeur de ces enfants-là, et les préparer pour l'avenir...

Et la motion est adoptée à l'unanimité.

COLLÈGE ET COUVENT

Pour nombre de parents, le collège (et l'on peut dire la même chose du couvent) n'a plus pour mission de continuer l'œuvre de l'éducation, commencée au foyer domestique. Il doit, au contraire, la supprimer d'abord, pour la reprendre à nouveau sur des bases différentes...

Le collège est simplement une institution de correction, une *sorte d'écoles de réforme*, où l'on envoie des enfants, gâtés par leur mère, négligés par le père, élevés dans des habitudes de mollesse et de sensualité.

Jusqu'à leur entrée au collège, ils n'eurent d'autre règle que leur caprice, d'autre occupation que de satisfaire leurs fantaisies. Ils ignorent la signification même de ces mots : sacrifice et devoir. Et l'on demande au collège de changer tout cela!

Bien plus, on exige de lui qu'il transforme ces penchants vicieux en qualités solides et énergiques, qu'il prépare ces jeunes gens à des carrières où le succès ne s'obtient que par le travail et la force de la volonté.

Rude besogne, en vérité, que celle-là! Tâche dif-

ficile et ardue! Pour réussir, il faudra bien de la patience et du dévouement!

Si du moins les parents voulaient seconder le travail de réforme, rendu nécessaire par leur indulgence excessive; s'ils appuyaient de leur autorité l'autorité des maîtres, obligés de sévir pour donner quelque énergie à des natures amollies et gâtées; s'ils montraient quelque fermeté dans les paroles et surtout dans les actes, peut-être arriverait-on enfin à des résultats satisfaisants. Sous la double influence des parents et des maîtres, les enfants, encore jeunes et pliables, entreraient dans le moule viril où l'on s'efforce de les jeter...

Mais non... Trop souvent c'est juste le contraire qui a lieu. A certains parents je dois dire une vérité difficile à exprimer, mais salutaire à entendre, s'ils veulent comprendre l'inconséquence de leur conduite et les tristes résultats qu'elle prépare. Cette vérité, la voici : *Souvent, très souvent, l'œuvre formatrice du collège reste incomplète ou même échoue misérablement, par la faute des parents, de la mère surtout...*

Cette appréciation vous semble sévère, Messieurs, vous vous récriez, Mesdames, et vous trouvez cette accusation bien exagérée et injuste...

Permettez-moi de la justifier.

COMMENT LA CONDUITE DES PARENTS FAIT ÉCHOUER L'ŒUVRE DU COLLÈGE

Mettons en regard la mission du collège et la conduite des parents, de la mère surtout, vis-à-vis du jeune pensionnaire.

Le collège doit façonner à la discipline un enfant qui jusque-là n'a jamais fait que sa volonté et vécu selon ses caprices.

Il doit lui apprendre à secouer des habitudes de nonchalance et de paresse, pour s'appliquer à un travail sérieux et continu.

Il doit former le caractère, combattre les penchants à la sensualité, à la colère, à la jalousie, à l'égoïsme qui se montrent librement dans cette jeune âme.

Enfin, il doit s'employer par-dessus tout à donner du ressort à la volonté, de l'énergie au caractère, de la générosité au cœur; il faut qu'il accoutume l'enfant à la persévérance dans l'effort et dans le sacrifice, toutes choses nécessaires au succès des études et à la pratique de la vie chrétienne. Voilà la mission morale et intellectuelle du collège classique.

Or, en face d'une tâche si compliquée, quelle est l'attitude de la mère?

ATTITUDE DE LA MÈRE

Elle ne saurait se dispenser de visiter le jeune pensionnaire, trois ou quatre fois la semaine, au moins. Pour le consoler de sa réclusion, elle le bourre de friandises et de douceurs qui entretiennent chez lui une sensualité gloutonne. Puis, après les caresses et les m'amours habituelles, arrive le temps des confidences... La mère prête une oreille attentive aux longues doléances que l'enfant va lui faire.

Paresseux et indiscipliné, il a, bien entendu, sa bonne part aux punitions du collège... Les réprimandes sont fréquentes, les plaintes viennent à peu près de tous les côtés, les notes sont mauvaises... Souvent, à la fin du mois, l'écolier se voit condamné à passer son congé « en retenue ». Gêné dans ses allures par la discipline du collège, mécontent des maîtres qui cherchent à activer sa nature molle et paresseuse, le jeune pensionnaire est disposé à se plaindre de tout et de tous : du pain et du beurre, de la qualité de la viande et des sauces du cuisinier, de la rigueur des surveillants et de la sévérité des professeurs, etc. Oh! oui, il est long, bien long, le chapitre de ses misères, et bien attendrissant, le récit des prétendues persécutions qu'on lui fait souffrir!

Et la mère écoute avec grande sympathie ces jérémiades d'enfant! Elle n'a que des paroles de

compassion pour le pauvre chéri à qui l'on fait la vie si dure. — Mais oui, vraiment, les Pères sont trop sévères... Ils ne savent pas prendre les enfants par le cœur... Les professeurs sont injustes... Les surveillants en veulent à son fils, ils le traitent trop rudement... Elle verra le supérieur du collège pour se plaindre et faire lever les punitions.

Si ses supplications pressantes échouent devant la fermeté du supérieur, du moins la mère adoucira-t-elle les chagrins de son fils par toutes sortes de gâteries et surtout par les plus belles promesses, pour le temps des vacances...

Le moyen, après cela, dites-moi, d'obtenir quelque effort généreux d'un enfant ainsi soutenu dans sa mollesse par sa mère? Comment combattre efficacement une sensualité qu'elle encourage, une paresse, un indiscipline qu'elle favorise par ses paroles et ses actes? Comment surtout réussir à faire un homme d'énergie et de caractère d'un garçon que la mère s'obstine à traiter en fillette capricieuse et délicate?

ATTITUDE DU PÈRE

La fermeté du père fera-t-elle du moins contrepoids à la faiblesse de la mère? Secondera-t-il les efforts des maîtres, en suivant de près le progrès dans les études et la réforme du caractère?

Le père ne s'occupe pas de cela.

Tout entier à ses affaires et à son commerce, à

peine jette-t-il un coup d'œil distrait sur les bulletins du mois, qui lui disent ce qu'on pense de son garçon pour le travail et la formation du caractère. Si les notes sont par trop mauvaises, il aura, peut-être, un mot d'humeur, un reproche, en passant. Mais de suivre les études de son fils, de s'appliquer à lui donner de bons conseils, de faire appel à l'autorité, à la punition, pour obtenir plus de travail ou plus de discipline, il n'y songe pas.

Ainsi entravée d'une part par l'indifférence du père, de l'autre, par la faiblesse de la mère, l'œuvre du collège, la formation du jeune homme ira bien lentement. Encore les quelques germes de bonne volonté qu'à force de patience et de persévérance les Pères avaient réussi à semer dans le cœur de ce jeune homme, sont-ils destinés à périr au temps des vacances.

Ils sont rares, les pères de famille assez énergiques pour dire à leurs fils ce que l'un d'eux disait à son garçon paresseux et indiscipliné : « Ecoute, mon garçon, les vacances sont pour les écoliers studieux; toi, tu as fait le paresseux et le vagabond durant l'année, tu n'as donc pas besoin de repos. Je te supprime les vacances... Tu travailleras pendant ce temps-là. » Ainsi fut fait.

Le plus souvent les vacances sont la revanche de la mère. Triste revanche, hélas! Par une indulgence sans réserve, cette femme détruira en deux mois l'œuvre de réforme péniblement ébauchée au collège pendant les dix mois de l'année scolaire.

A la rentrée des classes, tout sera à recommencer.

LA SORTIE DU COLLÈGE

Péniblement le jeune homme s'est traîné à travers les classes du collège, donnant la moindre somme possible de travail, d'application et d'obéissance aux règlements de la maison. Enfin il a ses vingt ans! Les études classiques sont finies, c'est l'heure de choisir une carrière... La lutte pour la vie va commencer.

Un garçon laborieux, persévérant et rangé dans sa conduite, se fera jour assez vite au milieu de nombreux concurrents. Il est préparé par les études et la discipline du collège à faire son chemin dans la vie. En peu d'années, il se créera, comme avocat, médecin ou commerçant, une position honorable, qui ne fera que grandir dans la suite.

LES FRUITS SECS

Tout autre, hélas, sera la carrière de l'enfant gaté par ses parents.

Pour les raisons que nous venons d'exposer, la mission du collège n'a donné que des résultats mé-

diocres, ou même elle a échoué complètement. L'éducation virile et chrétienne n'a point pénétré à l'intérieur de l'âme, elle s'est arrêtée à la surface. Tout en se plian', par nécessité, à la discipline du collège, le jeune homme n'a rien réformé de ses tendances mauvaises, il n'a rien mis en réserve dans son cœur... Pas d'amour du travail, pas de générosité de caractère, pas d'énergie de volonté ni de persévérance dans l'effort, aucune ambition de succès, aucune disposition à faire bon visage au sacrifice, même le plus léger...

L'éducation du collège n'a pu changer la nature molle et sensuelle que la faiblesse de la mère avait laissé se développer librement à la maison et qu'elle a encouragée pendant les études.

Aussi, dès qu'il est son maître, le jeune homme se hâte de jeter le masque qui l'importunait et se montre tel qu'il est.

Ennemi de toute contrainte, profondément égoïste, ardent aux plaisirs, léger et frivole, il est incapable par un travail persévérant de se faire une carrière dans le monde. L'oisiveté, la faiblesse de caractère le jetteront aisément dans le vice et la débauche. A trente ans, cet homme, déjà flétri dans son âme et dans son corps, n'aura plus d'aptitudes pour rien, plus d'espérances, plus d'avenir...

Un triste et honteux naufragé de la vie!

L'œuvre néfaste de la première enfance porte alors ses fruits. La vie se chargera de châtier les enfants gâtés par leurs parents; ils deviendront des vauriens, ou des hommes inutiles et nuls.

« Oui, nous avons gâté notre garçon, me disait un père de famille. Ma femme et moi, nous n'avons pas voulu le corriger quand il était jeune... Aujourd'hui, il fait notre désespoir et notre honte. Ah! que Dieu lui envoie donc une bonne maladie, qu'il lui laisse le temps de se préparer et l'enlève... Je le bénirais de bon cœur! » Il est triste de n'avoir qu'un pareil souhait à faire pour un fils unique, gâté par ses parents.

COLLÈGES CLASSIQUES

Avant de finir ce sujet de l'éducation, qu'on me permette une courte digression, à propos du collège classique et du rôle qu'il joue dans nos sociétés modernes.

Nombreuses et violentes ont été en France et dans les vieux pays les attaques dirigées contre l'enseignement classique, surtout tel qu'il se donne dans les institutions tenues par des religieux. *Ces collèges ne sont plus à la hauteur de leur mission. Ils ne répondent plus aux besoins modernes. Ils ne forment pas des hommes capables de se pousser, de se débrouiller dans la vie!...*

Ces plaintes ont traversé l'Océan, elles ont trouvé de l'écho sur les bords du Saint-Laurent. On s'en souvient, il y a quelques années, une certaine presse

fit toute une campagne contre nos collèges dirigés par des religieux et des prêtres. Partout, dans les salons et dans les assemblées publiques, on répétait la phrase fatidique, lancée par les journaux de Paris : « Les collèges classiques ne répondent plus aux besoins de notre temps. Ils ne savent pas former des hommes pratiques... Il nous faut autre chose. »

Cette accusation est-elle fondée?... L'enseignement classique est-il vraiment en décadence? Doit-il changer ses méthodes pour répondre aux exigences de nos jours et former des hommes? Traiter ces questions à fond serait en dehors de mon sujet et nous mènerait trop loin. Je me bornerai donc à quelques remarques, fruit d'une expérience personnelle, ou écho fidèle de ce que disent les supérieurs et professeurs de collèges pour expliquer des échecs partiels qu'on leur reproche avec tant d'amertume.

Les collèges classiques ne répondent plus aux besoins du temps présent.

N'y a-t-il pas là un malentendu? Faute de comprendre le but de l'enseignement classique, ne lui demandez-vous pas ce qu'il ne peut pas et ne veut pas donner à vos enfants?

Quel est, en effet, le but du collège classique? Il cultive, l'une après l'autre, toutes les facultés de l'âme pour découvrir celles qui sont plus riches et leur donner ensuite une attention toute particulière. C'est dans ce dessein que l'on enseigne la littérature, l'histoire, la poésie, les mathématiques, la philosophie et les sciences naturelles. A la fin de son cours,

le jeune écolier sait quels sont les côtés forts ou les points faibles de son âme. Il sait dans quelle direction il doit pousser ses aptitudes innées, avec le plus de chances de succès,... s'il doit étudier la loi ou la médecine, ou encore s'appliquer à la littérature, à l'histoire, aux sciences pratiques.

Le collège prépare à tout, mais il ne peut pas tout enseigner. « Le cerveau d'un jeune homme n'est pas une boîte à tout mettre; autrement, remarque avec bon sens M. Everett, on arriverait comme résultat final à un pot-pourri de connaissances disparates et mal digérées, qui ne mènerait à rien. »

L'éducation classique doit préparer le jeune homme à exprimer plus tard ses idées avec élégance et logique, à tenir la plume dans les journaux, à prendre part aux luttes politiques, aux assemblées délibérantes de la nation. Elle fait de lui un homme qui pense avec justesse, écrit avec netteté, parle avec force et habileté. C'est là tout ce qu'on peut demander en justice au collège classique. Sa mission ne va pas au delà. Si vous désirez pour vos enfants des enseignements qui font la matière spéciale des cours de commerce et des écoles polytechniques, vous vous trompez de porte : allez frapper ailleurs.

Le collège classique remplit-il sa mission?

La meilleure réponse à cette demande est celle que l'honorable M. Mercier, premier ministre de la province de Québec, donna à la Convention du collège Sainte-Marie, à Montréal, en 1890.

« Messieurs, dit-il, vous savez ce que l'on affirme

de l'éducation donnée par les collèges classiques... Eh bien! Messieurs, nous tous ici présents, membres du gouvernement, avocats, médecins, hommes d'affaires, anciens élèves des RR. PP. Jésuites, sommes-nous donc disposés à admettre qu'ils n'ont su faire de nous que des fruits secs et des mal élevés? »

Un immense éclat de rire accueillit cette boutade.

AUTRE MISSION DU COLLÈGE CLASSIQUE

Il doit faire des hommes, c'est-à-dire préparer à la société des jeunes gens au caractère viril, à la volonté énergique et persévérante qui soient capables de travail et de sacrifices généreux; des jeunes gens au cœur large, aux idées élevées, ayant l'ambition du succès, bien décidés à pousser leur pointe et à réussir dans la vie; des hommes à convictions bien arrêtées, prêts à les affirmer hautement quand il en sera besoin, à les maintenir avec énergie si on les attaque; des hommes qui ne connaîtront jamais des compromissions déshonorantes, encore moins des lâchetés honteuses, qui iront leur chemin droit dans la vie, entraînant avec eux les hésitants et les faibles, sachant défendre envers et contre tous leur honneur, leur religion, leur patrie...

Voilà l'idéal que le collège classique se propose...

Il ne l'atteint pas toujours, je le sais. On se montre du doigt, surtout dans les classes riches de la so-

ciété, tel ou tel fruit sec du collège, un bon à rien, un homme sans valeur, sans caractère, sans énergie, et l'on ricane : « Et pourtant cet être inutile et méprisé a fait son cours classique!... » Et l'on accuse le collège de cet échec!...

Est-ce justice? A qui la faute? Nous l'avons dit plus haut.

Vous demandez des réformes! Eh bien! oui, Messieurs, je suis de votre avis. Moi aussi je réclame des réformes, et je vous dirai franchement ce que les directeurs de colleges et les professeurs voudraient vous voir réformer, pour rendre plus efficace la mission du collège classique.

RÉFORMES, RÉFORMES!

L'éducation des enfants est l'œuvre combinée des parents et des maîtres. Tout en déléguant son autorité, le père garde toujours le droit et le devoir inaliénable de seconder l'action des hommes qu'il charge d'élever ses fils. Donc, pères de famille :

1° Choisissez un collège qui ait votre confiance, mais, une fois le choix fait, ne cédez point aux caprices de votre fils qui voudrait aller ailleurs. Rien de plus funeste aux études et à la formation du caractère que ces changements fantaisistes qui brisent sans cesse l'œuvre de l'éducation, à peine commencée.

2° Soyez bien persuadés que vos garçons, avec des qualités sérieuses, ont aussi des tendances mauvaises : un esprit d'indépendance qu'il faudra plier à la règle; une mollesse naturelle, une apathie au travail qui devront être stimulées. Les maîtres auront à reprendre souvent et à corriger quelquefois... Secondez-les de toutes vos forces. Le moyen de former un jeune homme, quand l'indulgence coupable du père ou de la mère est toujours prête à écouter les plaintes du garçon et à taxer les maîtres de sévérité outrée...

3° Si vos enfants sont externes, voyez à ce que le soir ils gardent la chambre et s'occupent de *leur devoir*. Empêchez-les de sortir, d'aller au théâtre, de courir les rues jusqu'à des dix heures, onze heures de la nuit... Avec pareille conduite ces jeunes gens peuvent-ils s'appliquer à leurs études et profiter le lendemain des leçons du maître?

4° Ne laissez pas vos fils gaspiller le temps et souvent aussi exposer leur âme, en lisant des romans qu'ils se procurent n'importe où. Soyez, sur ce point, d'une grande sévérité. Ces lectures, vous le savez, sont la ruine des études sérieuses, en même temps qu'elles exposent à la corruption des mœurs.

5° Suivez de près les travaux et la conduite de vos garçons. Si les notes sont mauvaises, réprimandez fortement et punissez. Si l'année a été perdue, supprimez les vacances. Votre garçon n'a le droit de se reposer que s'il a travaillé durant l'année.

6° Mais surtout exigez de vos garçons qu'ils finissent leur cours classique, y compris les deux années

de philosophie... La philosophie, mais c'est le complément de l'éducation secondaire! Les autres classes ne sont qu'une préparation à ces études philosophiques qui donnent aux jeunes gens la formation définitive.

Combien regrettable est donc la conduite des parents qui, cédant à l'impatience de leurs fils, les laissent sacrifier ce qu'il y a de plus important pour l'éducation d'un homme. Plus tard, à trente ans, le jeune homme regrettera amèrement cette lacune dans ses études; mais il lui sera bien difficile, sinon impossible, de la combler par des études personnelles. En ces matières, rien ne remplace l'enseignement méthodique et les exercices du collège.

Faire un cours classique et supprimer la philosophie, c'est construire un édifice et négliger d'y mettre le toit; c'est gréer un navire et oublier d'y placer un gouvernail.

Enfin, si vous êtes riche, faites bien comprendre à vos garçons que, plus tard, ils auront à compter sur leur travail et leur énergie pour se faire une situation dans la vie. Stimulez leur ardeur, forcez-les de se préparer à quelque carrière professionnelle...

Il faut un but aux études, sans cela le jeune homme s'endormira dans la nonchalance et croupira dans l'oisiveté. Les paresseux de collège, les fruits secs, sont trop souvent des fils de famille qui, malheureusement pour eux, savent qu'au sortir du collège ils auront de l'argent en abondance et rien à faire dans le monde. Pareille perspective tue toute énergie chez un jeune homme et l'expose, comme

c' ien, aux dangers les plus irrésistibles. Si quelc n a besoin d'une main ferme pour le conduire e l'une éducation sévère pour lui faire suivre une vie honorable, c'est bien, à coup sûr, le fils de parents riches; ou bien la richesse sera la malédiction de sa vie.

Pères de famille, j'aurais encore quelques réformes secondaires à vous signaler. Ainsi, moins d'argent de poche à vos garçons pour leurs menus plaisirs : c'est les accoutumer au gaspillage.

Moins de douceurs et de friandises : c'est encourager la gourmandise et la sensualité.

Moins de caresses, de laisser-aller : tout cela ne fait qu'amollir le caractère. Ce n'est pas ainsi qu'on forme des hommes.

En résumé, pères de famille, montrez-vous vraiment pères et vraiment hommes, vis-à-vis de vos garçons. Ces jeunes gens, à trente ans, ne se plaindront pas du collège et ne l'accuseront point d'avoir fait d'eux des fruits secs.

NEUVIÈME CAUSERIE

FILLES A MARIER

Du couvent dans le monde. — Le monde et la jeune fille. — Trahison maternelle. — Ruine de l'œuvre du couvent. — Comment une mère ruine l'œuvre du couvent. — Programme mondain. — Une histoire. — Le roman moderne et la jeune fille. — La mère devenue maîtresse de pension. — Toilette et vanité. — Bals et théâtres. — Ruine de l'œuvre du couvent.

La jeune fille a ses dix-huit ans. Elle a terminé au couvent une éducation à la fois solide et brillante. En attendant sa destinée encore mystérieuse, la jeune demoiselle vient reprendre sa place au foyer domestiqué.

On n'a, du reste, que des éloges à faire de sa personne et de ses qualités.

Pieuse et réservée, douce de manières, avenante et modeste tout ensemble, instruite sans prétention, elle sait aussi chanter avec art, saluer avec grâce et toucher du piano de manière à avoir du succès, au moins auprès des amis de la maison...

Du jour où la jeune pensionnaire reprend sa place

au logis, une grande affaire domine toutes les autres affaires.

Il faut marier la fille...

Elle-même, pour dire le vrai, y songe bien quelque peu, mais la mère n'a plus désormais d'autre souci... Pensées et combinaisons, tout se concentre sur le problème important : trouver de par la ville un jeune homme riche, beau et bon, qui plaise à la fille, ne déplaise pas à la mère, et se laisse persuader de faire promptement la demande solennelle :

— Voulez-vous dire oui, Mademoiselle?...

Pour résoudre cette grave question, la mère va présenter sa jeune fille à la société et lui faire faire ses débuts dans le monde. Tâche délicate que celle-là, Madame! opération difficile!

Piloter une jeune fille de dix-huit ans, à travers les brisants de la jeunesse, vers un mariage heureux... la préparer aux obligations de ce nouvel état. Vous aurez soin d'y mettre toute votre prudence et toute votre sagesse, mais ce sera pour vous, la mère, le digne couronnement d'une longue mission de dévouement et de sacrifices, le dernier service, comme aussi le plus grand, que vous rendrez à votre fille.

Comment une femme chrétienne s'acquittera-t-elle dignement d'une pareille mission?

Nous allons le dire.

DU COUVENT DANS LE MONDE

La transition du couvent dans le monde est brusque et par là même dangereuse. C'est le passage d'une vie calme et réglée à une existence indépendante et pleine de surprises. Au couvent, la prière, le travail, les récréations avec les compagnes se partageaient les heures du jour. Dans le monde, la jeune fille sera libre, libre de son temps, libre aussi de ses actions; et le plaisir, les amusements de toutes sortes chercheront, si leurs appels sont entendus, à se faire attribuer la plus large part de la journée.

A la mère de prévenir ce danger.

A la mère d'apprendre à sa fille, dès la sortie du couvent, à bien équilibrer sa vie, maintenant qu'elle en est maîtresse souveraine.

A la mère d'initier la jeune fille aux travaux domestiques, aux soins du ménage, à la tenue d'une maison; de lui enseigner à partager les heures du jour entre des occupations sérieuses et des amusements honnêtes, entre les devoirs de la société et les exercices de piété qui entretiennent la santé de l'âme.

A la mère enfin de faire connaître à sa fille le monde tel qu'il est, et non pas tel qu'il se montre à distance, avec son visage fardé, ses éclats de rire bruyants, mais souvent faux et trompeurs.

LE MONDE ET LA JEUNE FILLE

Le monde paraît si beau, quand on le regarde avec des yeux de dix-huit ans! Ses plaisirs sont si enivrants! Ses fêtes si éblouissantes, si pleines de séductions charmantes! Comment croire que, dans ces riants parterres, rampent des reptiles dont le souffle empoisonné donne la mort? Le moyen de s'imaginer qu'au fond de ce ciel bleu, tout resplendissant de lumière, se cachent des orages qui peuvent dévaster l'âme et ruiner la vie entière!

La mère aura le devoir, tout en laissant sa fille jouir d'amusements qui sont de son âge, de lui en signaler les côtés frivoles et dangereux. Le plaisir peut être un délassement honnête de la vie, mais il ne saurait en être le but. Il ne faut donc jamais lui donner le cœur tout entier. Le bonheur durable est dans une vie calme et sérieuse, toute faite de bonnes œuvres et de sacrifices...

— Eh quoi! parler de sacrifices à une jeune fille qui entre dans ses dix-huit ans, et qui sort du couvent!

— Mais oui, Madame, il faut parler de sacrifices à votre enfant. Il faut lui faire entendre ce mot, bien qu'il sonne durement à l'oreille d'une jeune fille de dix-huit ans; il faut surtout le lui faire comprendre

et accepter de bon cœur. Le sacrifice n'est-il pas le pain quotidien de la femme, de la mère de famille? Mais en même temps n'est-il pas le secret de sa force et la cause de l'heureuse influence qu'elle exerce sur tous les membres de la famille? Bientôt votre fille sera à la tête d'une maison. Elle doit donc, sous l'œil de sa mère et sous sa direction, faire l'apprentissage de la vie sérieuse, c'est-à-dire de la vie de sacrifices, si elle veut, plus tard, faire honneur à ses devoirs et rendre son mari heureux.

A dix-huit ans, l'imagination est vive et la sensibilité facile à émouvoir. Volontiers, si on les laissait faire, ces deux folles du logis prendraient la direction de la tête et du cœur.

La mère sera là encore pour prévenir ce danger.

Avec prudence, elle guidera sa fille à travers des sentiers couverts de fleurs et l'empêchera de s'égarer dans des chemins détournés et dangereux. Avec sagesse, elle lui apprendra à bien juger ce qu'elle voit et ce qu'elle entend : elle l'aidera à tenir d'une main toujours ferme le gouvernail de la raison.

Tous ceux qui s'approchent de la jeune fille ont le sourire sur les lèvres, et lui adressent des paroles flatteuses; ils s'étudient à deviner ses goûts et se disent heureux de prévenir ses moindres désirs. Comment croire que ces gracieux sourires sont faux? ces paroles, mensongères et trompeuses? Comment s'imaginer que, sous des dehors si fascinants, se cachent trop souvent le visage d'un lâche et le cœur d'un traître?

L'œil plus exercé de la mère découvrira les pièges qu'on voudrait tendre à l'inexpérience de sa fille, elle l'aidera à démêler le caractère véritable et la valeur réelle des prétendants qui l'entourent. Sans violenter en rien les inclinations de son enfant, elle attirera habilement son attention sur le jeune homme, moins brillant peut-être que ses concurrents, mais plus sérieux, au cœur vaillant et droit, aux qualités solides, qui, de loin, présente modestement ses hommages à la jeune fille. Ainsi la mère prépare une union qui aura toutes les chances probables de bonheur.

TRAHISON MATERNELLE

Hélas! chose étrange et déplorable tout à la fois! Nombre de mères, par leur conduite imprudente, sont, au contraire, le principal danger que les jeunes filles rencontrent à la sortie du couvent.

Au lieu de les aider à se faire une vie sérieuse et réglée, elles les lancent de gaîté de cœur dans une existence toute de désœuvrement et de frivolité.

Au lieu de les protéger contre les dangers de leur âge et de leur situation, elles les exposent aux tentations les plus séduisantes et les plus irrésistibles.

On dirait vraiment que, du jour où les jeunes filles rentrent au foyer domestique, ces mères imprudentes et coupables prennent à tâche de ruiner, le plus promptement possible, l'œuvre laborieuse de longues années de couvent.

Comment se fait ce travail funeste?

En prêtant une oreille complaisante aux conseils perfides que le démon donne à la fois à la jeune fille et à la mère.

Quels sont ces conseils? Nous allons le dire.

COMMENT UNE MÈRE DE FAMILLE PEUT RUINER EN QUELQUES MOIS L'ŒUVRE DE LONGUES ANNÉES DE COUVENT

Cette triste besogne est faite d'ordinaire par des mères qui adorent leur fille, selon l'expression païenne du jour, c'est-à-dire des mères qui, après avoir gâté leur enfant autrefois, vont les gâter encore, à leur retour du couvent.

La jeune fille, durant les années de son éducation, cédant peu à peu à la douce influence de ses maîtresses et à leurs sages conseils, lutta avec succès contre les tendances mauvaises de son tempérament. Elle s'est accoutumée au travail et à la discipline, elle se résigne sans trop de mauvaise grâce à faire des sacrifices qui coûtent à son égoïsme. Tout cela est encore bien faible, il est vrai; ces germes de vertu n'ont que des racines bien délicates, mais pourtant si la mère savait les cultiver avec intelligence, elles donneraient plus tard des fleurs et des fruits.

Mais la mère ne sait pas cela. Elle n'a aucune idée des devoirs si importants qu'elle devrait remplir. Elle ne voit qu'une chose : son enfant chérie a

fini son éducation, et la voilà enfin revenue à la maison. Il n'y a plus maintenant qu'à lui faire la vie aussi douce que possible, à l'amuser, à l'introduire dans le monde pour qu'elle trouve bientôt un bon parti. C'est là tout l'horizon de la mère. De règlement de vie, d'occupations sérieuses, de sages conseils pour l'avenir, la mère n'en a cure.

La jeune fille sera libre,... libre de son temps, libre de ses actions, libre de sa journée. Et les vieilles tendances, si péniblement refoulées au fond du cœur, vont bien vite remonter à la surface. Elles feront entendre une voix toujours aimée, elles réclameront, pour un temps du moins, la direction de la vie, promettant des choses si suaves, des plaisirs si charmants, une existence si séduisante que la jeune fille ne saura guère y résister...

Et les résolutions du couvent sont mises de côté.

— On ne se conduit pas dans le monde comme au couvent.

— J'ai travaillé assez longtemps pour me reposer un peu maintenant.

— C'est ma première saison dans la société, il faut bien que je m'amuse... C'est de mon âge.

PROGRAMME MONDAIN

La jeune fille arrête promptement les articles de son programme nouveau, et ce programme est bien simple; le voici :

1° Plus de règlement de vie; 2° Plus d'étude; 3° Plus de travail.

Du plaisir, des amusements, des distractions le plus possible; et c'est tout.

Plus de règle. — Selon ses caprices, la jeune fille se couchera à minuit, une heure, et se lèvera sur les neuf heures du matin au plus tôt.

Plus d'étude. — A quoi bon étudier encore? N'est-elle pas assez savante? Elle connaît l'histoire et la littérature, elle a des notions de chimie et de physique, de géologie et d'histoire naturelle; elle est capable, en astronomie, de distinguer les planètes des étoiles fixes. Que les livres de couvent passent donc aux mains des plus jeunes sœurs, ou bien, qu'ils aillent dormir tranquillement dans quelque coin du grenier...

Elle n'en a plus besoin désormais.

PLUS DE TRAVAIL

Elle ne se sent aucun goût pour les ouvrages de la maison. S'occuper du ménage l'ennuie, ourler des mouchoirs de poche ou des serviettes la fatigue, raccommoder le linge ou mettre des pièces aux habits du petit frère, un vrai brise-tout, lui donne mal à la tête... Que la mère qui n'a pas fait d'études s'occupe de ces choses-là, à la bonne heure! mais elle, graduée de couvent, ne se sent aucun goût pour pa-

reille besogne. Le seul travail qui lui plaise, est de faire, de temps à autre, un peu de broderie au crochet. Assise près d'une fenêtre donnant sur la rue, pendant que les doigts travaillent, les yeux voient ce qui se passe sur le trottoir, la jeune fille aime beaucoup cette distraction quotidienne...

Et la mère, pour ne pas faire de peine à son idole bien-aimée, accepte ce programme de désœuvrement et de paresse; elle l'approuve et le justifie sur toute la ligne.

— La pauvre enfant! Après six années de vie laborieuse au couvent, n'a-t-elle pas le droit de se reposer un peu maintenant?

Ne faut-il pas qu'elle s'amuse à sa fantaisie? C'est de son âge.

Tenir la maison en ordre lui agacerait les nerfs... Préparer le dîner et les pâtisseries lui gâterait les doigts... Faire cuire un *steak* lui mettrait le visage en feu et la rendrait de mauvaise humeur pour le reste de la journée...

Laissons-la tranquille... D'ailleurs, elle aura bien le temps d'apprendre tout cela, quand elle sera en ménage.

Permettez-moi de vous le dire, Madame, votre raisonnement vient plus du cœur que de la tête. Vous aimez votre fille d'un amour aveugle, qui vous fait oublier les graves obligations que vous avez à remplir vis-à-vis d'elle. Cette lâche condescendance à tous les caprices de cette enfant sans expérience et sans prévoyance, mais c'est une trahison coupa-

ble, qui lui prépare pour l'avenir de bien tristes jours.

Eh quoi! vous, la mère, au lieu d'aider votre fille à garder les habitudes de régularité acquises au couvent, vous la laissez suivre toutes ses fantaisies!...

Au lieu de lui donner l'amour du travail, si nécessaire pour protéger une jeune fille contre les tentations de son âge, vous la laissez gaspiller son temps dans une oisiveté pleine de dangers!...

Au lieu de l'initier à la tenue du ménage, de lui faire apprendre des choses qu'il lui faudra savoir plus tard, vous cédez à des caprices ridicules, et vous acceptez de prétendues raisons qui ne sont, après tout, que des insultes pour vous!...

Singulière manière, en vérité, de préparer une jeune fille à devenir bientôt une maîtresse de maison, chargée de veiller au confort de son mari et à la sage distribution de l'argent qu'il lui mettra entre les mains! Sans parler, pour le moment, de votre grave responsabilité comme chrétienne, ne voyez-vous pas combien une telle conduite sera préjudiciable aux intérêts futurs de votre enfant? C'est avant le mariage et non pas après qu'une jeune fille doit apprendre toutes ces choses pratiques. Autrement, elle s'expose à des aventures pareilles à celle que racontait dernièrement un journal de Montréal.

UNE HISTOIRE

Une jeune femme, mariée seulement depuis quelques mois, eut un beau matin une vive altercation avec sa cuisinière. Celle-ci, dans sa colère, détache son tablier, laisse là son déjeuner et prend la porte.

La jeune femme resta fort embarrassée, mais son mari de lui dire : « Ne te trouble pas pour si peu, ma chère, fais-moi cuire un *steak* et donne-moi une tasse de café, cela me suffira pour déjeuner. »

Or, la jeune femme dut avouer à sa grande confusion qu'elle ne savait comment s'y prendre.

« Ah! tu ne sais pas faire cuire un *steak*, ni préparer une tasse de café, reprit le mari... Eh bien! ma petite femme, il n'y a qu'une chose à faire... Retourne chez ta mère et demande-lui de t'apprendre ces choses-là. En attendant, je me mettrai en pension et, quand tu sauras faire la cuisine, nous reprendrons la vie commune. »

Qui fut dit fut fait. La jeune femme revint chez sa mère. Elle avait plusieurs sœurs en âge de prendre mari. Dès qu'elles apprirent l'aventure de leur sœur aînée, aussitôt les voilà de se retrousser les manches et de se mettre à cuisiner du matin au soir...

Donc, par permission de la mère, la jeune fille

passe la matinée dans une oisiveté complète. L'après-midi sera employé à se promener sur la rue et à visiter ses nombreuses amies. Là, elle entendra ces mille et mille riens si intéressants pour les jeunes demoiselles; là, elle se tiendra au courant de tous les cancans de la ville, et, le soir venu, elle saura conter à table une foule d'histoires plus piquantes encore que les faits divers du plus indiscret de tous les journaux.

Pourtant, on ne peut pas être toujours dehors; les jours de pluie ou de brume, force est bien de garder le logis. Que faire alors? Comment tuer les longues heures d'une journée entière passée à la maison? Le diable résoudra facilement la difficulté : tout doucement, il chuchote à l'oreille de la jeune fille ces mots magiques : *Lis des romans*. Et, charmée du conseil, celle-ci se hâte de le mettre en pratique.

LE ROMAN MODERNE ET LES JEUNES FILLES

Vous ignorez peut-être, Madame, le rôle considérable que le roman joue dans l'éducation d'une jeune fille. Permettez-moi de vous en dire quelques mots.

Ecrit par des hommes qui, souvent, selon l'expression reçue, vécurent leurs livres avant de les composer, le roman à la mode expose les principes du monde, ses maximes faciles et accommodantes, sa morale flexible et changeante, toujours prête à

excuser les erreurs de la tête et à justifier les passions du cœur... Vieille morale du diable, aussi ancienne que le monde, elle glorifie la chair et exalte l'orgueil de l'esprit, mais, à coup sûr, pour la nature corrompue, elle a bien plus d'attraits que la sévère morale du Christ.

De plus, le roman moderne conte toutes sortes d'aventures galantes, toutes palpitantes d'intérêt : il chante la vie joyeuse, il excuse et justifie l'amour libre, et tout cela, dans un style si entraînant, avec des descriptions si vives que l'imagination et le cœur d'une jeune fille en doivent être absolument charmés.

Pour ne pas contrarier les goûts de son enfant, la mère la laissera, bien entendu, s'approvisionner de romans dans les bibliothèques publiques ou auprès des amis de la ville, sans jamais songer à s'informer des livres qui vont nourrir l'intelligence et le cœur de sa jeune fille.

LA MÈRE DEVIENT MAÎTRESSE DE PENSION

Pas davantage songera-t-elle à visiter de temps à autre la chambre de sa fille, à examiner les albums et les tiroirs... surtout à surveiller la correspondance...

— Allons donc, y pensez-vous! Pareille conduite ne serait-elle pas une inquisition intolérable?... J'ai

pleine confiance dans la sagesse et la prudence de mon enfant... Pourquoi lui témoigner une méfiance qui l'irriterait et lui fermerait le cœur? Je préfère des confidences volontaires à ce système d'espionnage qui me répugne. D'ailleurs, ma fille a ses dix-huit ans, elle peut donc désormais se conduire par elle-même.

— Madame, voilà de bien gros mots pour flétrir une pratique employée par toutes les mères soucieuses de préserver l'innocence de leurs filles. Eh quoi donc! Protéger votre enfant contre les mauvais livres ou les dangers d'une correspondance malsaine, vous semble une inquisition intolérable!... Prévenir des liaisons perfides ou empêcher de jeunes libertins de tendre des pièges à l'inexpérience de votre fille, est à vos yeux un espionnage honteux! Alors, Madame, allez plus loin encore. Donnez à votre fille une clef spéciale, qu'elle puisse sortir de la maison et y rentrer aux heures qui lui conviendront, sans que personne lui demande compte de ses démarches. Mettez-vous sur le pied d'une vulgaire maîtresse de pension qui donne le gîte et le couvert, mais n'a aucun droit de savoir les secrets de ses pensionnaires...

Votre fille, dites-vous, a ses dix-huit ans, elle peut désormais se conduire par elle-même... vous n'en êtes plus responsable...

C'est une grosse erreur, Madame. La mère reste chargée, par ordre de Dieu, de veiller sur la conduite de sa fille tant qu'elle n'est pas mariée et qu'elle habite sous le toit paternel. Cesser toute

surveillance, au moment même où elle est le plus nécessaire, n'est pas seulement complaisance lâche et coupable, c'est, disons le mot, une véritable trahison des devoirs maternels.

Avant d'aller plus loin, résumons, si vous le voulez bien, Madame, les observations que nous avons faites sur votre jeune fille depuis sa sortie du couvent.

Paresse et indépendance absolue de toute règle, lecture de romans dangereux ou mauvais, promenades et visites nombreuses : voilà ce qu'est aujourd'hui la vie de votre jeune fille.

Si l'amour maternel ne vous mettait pas un triple bandeau sur les yeux, vous remarqueriez aussi en elle un changement regrettable. Ses manières sont bien plus libres, bien plus dégagées qu'autrefois. Son humeur devient inégale et fantasque : tantôt folâtre et gaie comme un oiseau du printemps, tantôt rêveuse et mélancolique comme un jour du mois des morts. Durant de longues heures assise dans sa berceuse, les mains croisées l'une sur l'autre, les yeux dans le vide, elle songe aux romans qu'elle a lus, à celui surtout qu'elle se fait dans le cœur...

La piété du couvent s'est bien évaporée, au contact du monde. La retenue élégante, la modestie d'autrefois ont fait place à des allures hardies, assurées, parfois même presque provocantes, mais à coup sûr fort inconvenantes. Oui, elle a fait du chemin, la petite pensionnaire, depuis six mois à peine qu'elle respire l'air du monde!

TOILETTE ET VANITÉ

Pour achever de ruiner l'œuvre du couvent, vous n'avez plus, Madame, qu'à encourager deux tendances qui se trouvent en votre fille, comme du reste dans nombre de jeunes filles de son âge : je veux dire la vanité et l'amour des plaisirs.

Au moment de produire une jeune personne dans le monde et sur la rue, la question de la toilette prend une importance capitale aux yeux de la mère et de la fille. Tout ce qui se portait au couvent doit être mis de côté, bien entendu. Ces vêtements sont trop simples, trop modestes pour le monde. Ils convenaient au temps où l'on cultivait la modestie, mais aujourd'hui qu'il s'agit de briller dans la société, les toilettes de la jeune fille devront être renouvelées totalement.

Dans de longues conférences, mère et fille s'entretiennent de ce grave sujet : la couleur des étoffes qui convient le mieux à la complexion, la quantité et la qualité des ornements : dentelles, guipure, rubans, fleurs et panaches, tous ces mille riens qui flattent la vanité et servent à faire valoir les charmes d'une fille à marier, sont tour à tour l'objet de discussions profondes et prolongées...

Enfin le choix est arrêté, on se rend chez le marchand, chez la modiste la plus en vogue et l'on fait

les commandes. Quand le père de famille recevra la note à payer, il verra bien que l'on n'a rien épargné pour orner sa fille et lui permettre de faire sensation dans la société.

[illegible] tout entier est de la dernière mode. La [illegible] chrétienne trouverait, sans doute, bien à redire [illegible] robes de ville, et surtout à ces toilettes [illegible] soirée si libéralement décolletées, mais [illegible] modestie chrétienne, c'est bon pour l'église et les jours de communion; le monde, lui, a des goûts différents. — La jeune fille n'est plus une petite pensionnaire de couvent... Elle ne veut pas paraître au bal en costume ridicule, ni afficher une pruderie qui attirerait sur elle tous les regards... Elle n'a pas fait la mode, mais son devoir est de la suivre...

Et la mère approuve toutes ces belles raisons! Parfois même, malgré ses quarante ans, elle-même ira en soirée dans un costume ou plutôt un déshabillé à faire rougir sa fille...

Ce décolletage effronté n'est pas, du reste, du goût de tous les jeunes gens. Dans un bal qui se tenait à X..., des jeunes filles se présentèrent en toilettes tapageuses et en robes fort basses. Un jeune homme passa le mot d'ordre à ses amis et les demoiselles firent *tapisserie*, tandis que les autres eurent des invitations pour toutes les danses...

« Pourquoi donc, demanda une mère, avez-vous tenu à ne danser qu'avec mes filles?

— Oh! Madame, lui répondit-on, vos jeunes filles étaient si bien habillées! »

BALS ET THÉATRES

La voilà donc parée, Madame, votre idole de dix-huit ans, vous l'admirez à la maison, mais le temps est venu de la faire admirer aux autres et vous allez la lancer dans le monde.

Alors commencera pour la jeune fille la gaie saison des plaisirs : sorties et soirées, concerts et bals, charmantes surprises du théâtre, délicieuses émotions de l'opéra,... une féerie constante, une gracieuse guirlande de fleurs s'enroulant autour des semaines et des mois d'hiver, et les amenant joyeusement à des fêtes de plus en plus enivrantes.

La jeune fille est ravie.

Elle, si délicate autrefois! voici maintenant qu'elle a des muscles d'acier et des nerfs infatigables. Aller au bal trois ou quatre fois la semaine, danser jusqu'à des deux heures, trois heures du matin, ne semble pas lui causer la moindre fatigue ni troubler en rien ses digestions. Mais le théâtre surtout l'enthousiasme et la magnétise.

Elle y trouve des émotions si douces! Elle est si heureuse de voir se dérouler sous ses yeux ces drames d'amour, qui lui permettent enfin de lire dans son propre cœur et de comprendre quelque chose aux aspirations vagues qui fermentaient en secret. Aussi, comme elle écoute ces propos

révélateurs! Comme elle goûte ces confidences! Comme elle est attentive à ne rien perdre de ces minauderies, de ces cajoleries, de ces mille artifices qui mènent au succès!... du moins, elle le croit.

Rentrée au logis, l'imagination et le cœur remplis de ce qu'elle a vu et entendu, elle aura la matière abondante pour la rêverie de demain.

RUINE DE L'ŒUVRE DU COUVENT

Madame, vous paraissiez avoir pris à tâche de ruiner promptement l'œuvre de six années de couvent; vous avez, je crois, réussi au gré de vos espérances.

Que reste-t-il encore de la pensionnaire qui revenait à la maison, il y a un an à peine?

Le couvent vous l'avait rendue habituée au travail et à la règle; et voici qu'elle passe ses journées dans le désœuvrement le plus complet. Le caprice est la seule règle de sa vie.

Le couvent vous l'avait rendue modeste et simple dans ses goûts : aujourd'hui, elle ne songe plus qu'à la vanité, à la toilette, aux amusements du monde, à ses frivolités.

Le couvent vous l'avait rendue chrétienne : aujourd'hui, votre jeune fille vaut-elle beaucoup mieux qu'une aimable païenne? Où sont ses vertus? Où, ses bonnes œuvres? Les quelques pratiques exté-

rieures de piété qu'elle garde encore par habitude, ne manquent-elles point d'âme et, par conséquent, de mérites devant Dieu?

Elle vit comme si toute l'existence se résumait dans ces quelques mots :

S'amuser, s'admirer et se faire admirer.

Dans quelques années, peut-être, cette fille, mariée et malheureuse, vous reprochera à vous, sa mère, l'indulgence coupable qui fut la cause première de tous ses malheurs.

Dans quelques années, Madame, vous entendrez certainement la voix du souverain Juge vous adresser cette question redoutable : « Mère chrétienne, qu'avez-vous fait de votre fille? »

Que répondrez-vous, Madame?

DIXIÈME CAUSERIE

LES ABORDS DU MARIAGE

La fréquentation. — En terre française. — Comment se marient les Bretons. — La fréquentation à l'anglaise. — Le père s'efface. — Petit catéchisme de la fréquentation. — Réponse des saints Livres. — Réponse de l'expérience. — Fin de la fréquentation. — Abandon ou mariage. — Pourquoi tant de ménages sont malheureux.

A l'étranger, quand on parle de la France, il est assez souvent de mode de déplorer le relâchement des mœurs qui, dit-on, règne aujourd'hui dans ce pays, jadis si catholique. On juge de la famille française par les descriptions qu'en donnent des romanciers sans pudeur, des vaudevillistes sans vergogne, qui étalent avec complaisance dans leurs œuvres le libertinage le plus effronté, parfois même l'immoralité la plus hideuse. Et l'on s'apitoie sur la décadence de la famille française : « Pauvre France! être tombée si bas! » et l'on se félicite d'avoir gardé l'honneur et la moralité du foyer domestique. Ces félicitations sont dignes de louanges,

j'en conviens; mais cette pitié ne l'est pas, car elle s'appuie sur une appréciation injuste et fausse.

Que, dans les grandes villes de France, et même dans certains centres corrompus du pays, règnent des mœurs dissolues et païennes, on ne saurait le nier. La France n'en est pas plus exempte que les autres nations et les autres grandes villes. Mais tous ceux qui étudient sérieusement, tous ceux qui connaissent la vraie France vous diront que faire de ces exceptions une règle générale serait une injustice criante, une véritable calomnie. Les vieilles traditions chrétiennes restent toujours, grâce à Dieu, en honneur dans l'immense majorité des familles françaises.

Non certes, la France catholique n'est pas devenue la terre classique du divorce, de l'amour libre et des accouplements passagers! Les sources du mariage y sont encore pures et la jeune fille française, quand elle se rend à l'église pour se marier, peut toujours porter sur la tête la couronne de fleurs d'oranger, symbole gracieux de son innocence et de ses vertus.

Ce n'est pas cependant du mariage proprement dit que je veux m'entretenir dans cette causerie, mais bien de la période qui précède le mariage, et que l'on nomme, en pays anglais : *le temps de la fréquentation.*

DE LA FRÉQUENTATION EN TERRE FRANÇAISE

Elle est tout à fait inconnue en France, cette coutume qui, dans les pays anglo-français, permet à un jeune homme de visiter assidûment une jeune fille à la maison, de rester avec elle en tête à tête au salon durant des heures entières, de se promener sur les rues en sa compagnie, de s'afficher publiquement comme son chevalier servant, son ami intime, son confident... Et tout cela, sans que les jeunes gens se considèrent le moins du monde comme fiancés l'un à l'autre.

Les choses se passent tout autrement en France.

Dans certaines provinces, en Bretagne, par exemple, la préparation au mariage se fait avec une simplicité toute patriarcale.

Le dimanche, après les vêpres, la jeunesse danse des rondes bretonnes, sur la place de l'église ou dans un champ du voisinage. Les vieux parents, assis en cercle, fument tranquillement la pipe et devisent ensemble de l'agilité des danseurs, de la bonne grâce et des qualités diverses des danseuses. Alors un père de famille dira à son garçon de vingt et quelques années : « Ecoute, mon garçon, te voilà d'âge à te marier... As-tu remarqué la petite une telle? C'est une fille sérieuse; elle est avenante et modeste, elle fera une bonne ménagère : si tu la prenais pour femme?... Qu'en penses-tu? »

Nés dans le même village, ces jeunes gens se sont connus dès l'enfance, ils furent élevés ensemble; ensemble aussi ils firent leur première communion.

De plus, en Bretagne (c'était du moins la règle, il y a quelque trente ans), les jeunes filles étaient également bonnes, sinon également belles; or, *bonté dure plus longtemps que beauté*, disent les Bretons. Le jeune homme n'avait donc pas besoin de longues réflexions : il disait oui, et l'on se mariait.

Pourtant, j'en conviens, la conclusion de la grande affaire n'est pas partout en France aussi simple qu'en Bretagne. Quand les jeunes gens sont étrangers l'un à l'autre, avant le mariage, il faut, je l'avoue, s'assurer de la sympathie, des humeurs et des goûts. Mais un jeune homme ne demandera jamais d'être admis dans l'intimité d'une famille, s'il n'est point en état de se marier, et si déjà son choix ne l'incline vers l'une des jeunes filles de la maison. Cette situation est bien comprise de part et d'autre, dès le commencement. Quand la demande est agréée, il viendra, de temps à autre, passer une soirée dans la famille, mais jamais, au grand jamais, il ne songera à causer privément avec l'une des jeunes filles de la maison, dans un appartement isolé. Jamais il n'osera se montrer sur la rue ou faire une promenade seul avec sa prétendue. Une fille qui se permettrait pareille inconvenance serait montrée du doigt et difficilement trouverait-elle ensuite à se marier.

Après quelques mois de cette assiduité réservée, tout le monde s'attend à ce que le jeune homme présente sa demande directe. S'il ne le fait pas, le

père le mettra en mesure de s'expliquer. L'honneur de la famille y est intéressé, il ne veut pas que ses filles soient le sujet des conversations de la ville. Si le jeune homme hésite encore dans son choix, eh bien! qu'il suspende ses visites pour le présent, quitte à les reprendre plus tard... quand il sera décidé.

Ainsi les mariages se préparent et se concluent en France; ces traditions se conservent fidèlement dans les familles chrétiennes.

EN PAYS ANGLAIS

En pays anglais, les négociations sont autrement longues et bien plus compliquées.

Des coutumes étrangères à nos mœurs catholiques et fortement combattues par l'Eglise se sont peu à peu glissées au sein des meilleures familles, et, malheureusement, on les a acceptées.

Je dis malheureusement, car cette *fréquentation à l'anglaise*, avec les libertés qu'elle tolère, expose les jeunes gens aux plus dangereuses, comme aussi aux plus irrésistibles des tentations. Trop souvent elle cause aux parents de cruelles déceptions, et aux enfants de cuisants remords, sinon le déshonneur et la ruine.

C'est la malédiction des familles catholiques!

Aveu plus triste encore! D'ordinaire, ce sont les mères de famille elles-mêmes qui maintiennent et

justifient une pratique si contraire aux bonnes mœurs, en permettant à leurs filles cette liaison intime qu'on nomme la *fréquentation*. Elles ont hâte de marier leur fille. Aussi, dès que celle-ci revient du couvent, la mère s'imagine n'avoir rien de mieux à faire que d'ouvrir la porte de sa maison à tout jeune homme pouvant, dans un avenir plus ou moins rapproché, devenir un gendre acceptable.

Un aveuglement étrange s'empare alors de ces femmes chrétiennes. Mettant de côté les salutaires avis de l'Eglise, oubliant les leçons de leur propre expérience, elles ne veulent rien voir de dangereux dans cette intimité, dans ces tête-à-tête prolongés, dans ces sorties jusqu'à des heures avancées de la nuit. Naïvement, elles comptent sur les sentiments d'honneur du jeune homme, sur la vertu de leur fille. — Bien sûr, elle est trop bonne, ma fille, elle a été trop bien élevée. Elle connaît trop son devoir pour avoir rien à craindre.

Religion, conscience, devoir, tout cède devant ce raisonnement aveugle.

LE PÈRE S'EFFACE

Notons encore un fait étrange. Durant les manœuvres compliquées qui doivent préparer le mariage, le père s'efface. Il se tient à l'écart, il abdique toute ingérence quelconque dans une affaire qui im-

porte tant à l'honneur de sa maison, au bonheur de sa fille.

Ce n'est plus le chef de famille, ayant autorité pour introduire chez lui ou éloigner de sa maison qui bon lui semble.

Ce n'est plus le père, chargé de protéger sa fille et de l'aider à faire un établissement sérieux et bien choisi.

Ce n'est plus le chrétien, obligé en conscience de veiller sur l'âme de ses enfants, de défendre leur innocence, d'écarter les dangers que son expérience de la vie lui fera bien vite apercevoir. Il laisse la femme usurper toutes ces fonctions; seule, elle a le monopole d'opérations si graves et si pleines de responsabilité.

Encore une fois, *l'homme s'efface, il se tient à l'écart, il abdique.* Tout au plus, quand la mère et la fille seront tombées d'accord, consulteront-elles le père de famille sur le choix qui a été fait... Au besoin même, elles le lui imposeront malgré ses répugnances.

Pères de famile, laissez-moi vous le dire franchement, pareille conduite, en ces circonstances, est une abdication de vos droits les plus sacrés, un abandon de vos obligations les plus graves.

Vous êtes responsables de ce qui se passe dans votre maison.

Vous avez le droit et le devoir de vous opposer à des pratiques dangereuses, à des liaisons prématurées qui ne peuvent que compromettre l'honneur de votre famille et l'innocence de votre fille.

PETIT CATÉCHISME DE LA FRÉQUENTATION

— Votre fille est fréquentée, Madame?

— Oui, Monsieur.

— Et le jeune homme qui la courtise vient la voir souvent?

— Oh! oui, Monsieur, plusieurs fois la semaine... D'ordinaire, il passe même avec elle tous les après-midi du dimanche.

— Laissez-vous ces jeunes gens seuls au salon?

— Ah bien! Monsieur, j'ai mes occupations à la maison. Je ne puis pas tenir compagnie à ma fille durant des heures entières. D'ailleurs, j'ai remarqué que les jeunes gens ne semblent pas trop le désirer eux-mêmes. Quand je suis là, ils n'ont plus rien à se dire, mais, dès que je tourne le dos, la conversation reprend plus animée que jamais... La porte reste ouverte et je les surveille de loin.

— Leur permettez-vous de sortir ensemble sur la rue?

— Sans doute, Monsieur, quand le temps est beau, ils font une promenade ensemble, ou même un tour de voiture à la campagne... Ma fille aime beaucoup à prendre le grand air, mais elle rentre toujours à des heures convenables, jamais plus tard que dix ou onze heures du soir.

— Et le jeune homme a demandé votre fille en mariage?

— Pas encore... mais j'ai bon espoir...

— Quel âge a-t-il?

— Vingt ans, l'âge de ma fille.

— Est-il en état de s'établir?

— Non, pas avant deux ou trois ans. C'est un jeune commis; il ne gagne encore que quatre piastres par semaine; ce n'est pas assez pour se marier, mais dans une couple d'années, il aura certainement une augmentation de salaire.

— Et ces jeunes gens se fréquentent déjà depuis longtemps?

— Oui, Monsieur, voilà bientôt deux ans que le jeune homme vient voir ma fille.

— Voudriez-vous me permettre, Madame, une dernière question, délicate, mais cependant bien importante?

Cette fréquentation dure déjà depuis deux ans, et, d'après vous, elle durera encore deux autres années, au moins, avant le mariage. Ainsi donc, pendant quelque quatre ans, ces jeunes gens vivront en liberté complète, ils auront ensemble des relations intimes et presque quotidiennes.

Ne craignez-vous, Madame, que la vie chrétienne de votre fille n'en souffre? Que ses mœurs...

— Oh! pour cela, Monsieur, je suis parfaitement tranquille. Ce jeune homme est tout à fait honorable... Quant à ma fille, je réponds d'elle comme de moi-même.

— Voilà certes, Madame, une assertion bien positive, une promesse bien hardie! Laissez-moi vous répondre en faisant appel à votre foi de chrétienne et à votre expérience personnelle.

RÉPONSE DES SAINTS LIVRES

Dans les Evangiles, Notre-Seigneur nous donne ce grave conseil : « Veillez et priez pour ne point entrer en tentation, car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. » (S. Marc, 14, 38.) Et l'Esprit-Saint nous dit que « celui qui aime le péril y périra »

Maintenant, dites-moi : votre fille prie-t-elle?

Cherche-t-elle à se prémunir contre les dangers de son âge par la vigilance et la fréquentation des sacrements?

Je ne le pense pas, car, si elle se confessait, le prêtre ne l'autoriserait certainement point à continuer des pratiques dangereuses.

Fuit-elle le danger?

Dans ces tête-à-tête avec son ami, elle prête l'oreille aux discours les plus propres à allumer les passions; elle ouvre son cœur aux sentiments les plus capables de l'émouvoir. Et vous vous imaginez que ses pensées resteront toujours pures, ses sentiments toujours calmes et que rien ne ternira l'innocence de son âme! Vous vous trompez, Madame, votre fille est fille d'Eve comme les autres, et, par conséquent, elle en a les misères et les faiblesses. D'ailleurs, quelle vertu humaine ou angélique résisterait à pareille épreuve?

Ces jeunes gens sont bons, dites-vous, et vous en concluez qu'ils resteront toujours bons et innocents,

même en s'exposant aux tentations les plus séduisantes, aux dangers les plus irrésistibles.

Certes! ce n'est guère connaître la faiblesse du cœur humain, ni l'habileté de notre ennemi le démon, que de parler et d'agir de la sorte.

Vous refusez de tenir compagnie à votre fille, quand elle reçoit la visite de son amoureux. Eh bien! Madame, le démon prendra votre place... Lui-même suggérera aux jeunes gens des propos qui amollissent le cœur, des désirs qui enflamment l'imagination et la fascinent; puis, le moment favorable venu, il attaquera la volonté, et je crains bien qu'il ne la fasse fléchir.

Les Livres saints l'ont dit : « Celui qui aime le péril y périra. » Votre fille donnera-t-elle un démenti à cette parole de l'Esprit de Dieu?

FIN DE LA FRÉQUENTATION. ABANDON OU MARIAGE

Savez-vous ce qui arrivera? Je vais vous le dire.

Lentement mais sûrement, le démon affaiblira les bonnes résolutions qui, j'en conviens, sont maintenant dans le cœur de ces jeunes gens; peu à peu, il les rendra plus hardis, il les entraînera sur la pente glissante des concessions qui mènent au remords et parfois même à une catastrophe irrémédiable.

Vous vous récriez d'indignation, Madame; ces paroles vous offensent... D'autres femmes se sont in-

dignées comme vous; comme vous aussi, elles ont protesté de la vertu de leurs filles, de la confiance entière qu'elles avaient en elles... et pourtant...

Mais, je vous l'accorde, votre jeune fille évitera le déshonneur suprême; cependant voulez-vous savoir comment finira cette *fréquentation?*

Neuf fois sur dix, quand le jeune homme songera sérieusement à se marier, laissant votre fille à sa triste destinée, il s'en ira chercher ailleurs une jeune personne pieuse, modeste et réservée... et après quelques semaines de fréquentation, il la conduira à l'autel.

Alors, de concert avec votre fille, vous vous lamenterez, vous pleurerez, vous parlerez de mauvaise foi, de parjure, de trahison infâme, etc.

Qui donc a trahi en cette affaire, Madame?

Qui devait protéger cette jeune fille sans expérience de la vie et l'avertir du danger?

Qui devait arrêter cette fréquentation et forcer ce jeune homme à s'expliquer plus tôt?

Interrogez votre conscience et entendez sa réponse.

Maintenant le mal est fait. Votre jeune fille, abattue par le coup fatal, après avoir sacrifié à cette folle liaison ses chances d'avenir, après avoir vu, peut-être, périr l'une après l'autre toutes les vertus de son âme, demeurera sur le chemin de la vie comme une fleur flétrie, sans beauté, sans parfum, et que personne ne songe plus à cueillir.

La conduite de ce jeune homme vous semble bien étrange. Vous ne pouvez vous expliquer pourquoi, lui qui paraissait tant aimer votre fille, l'a aban-

donnée au moment même où le mariage devait tout conclure!

Je vous donnerai le mot de ce mystère douloureux. Il sera dur pour vous de l'entendre, mais en vous faisant comprendre votre imprudence, il vous aidera à faire votre *mea culpa.*

***

Voici ce qu'en pareilles circonstances un jeune homme répondit aux reproches qu'on lui faisait d'avoir abandonné une jeune fille, après plusieurs années de fréquentation intime : « Oui, disait-il, j'ai fréquenté longtemps cette fille, mais j'étais jeune et j'aimais à m'amuser... Aujourd'hui, je songe sérieusement à me marier, mais je veux avoir pour femme une personne que je puisse *estimer* et *respecter.* »

Pourtant il peut se faire que cette longue fréquentation aboutisse enfin au mariage.

Voilà donc les jeunes gens rendus au pied de l'autel, ils demandent à Dieu de bénir leur union.

Quelle préparation ont-ils apportée à un acte aussi solennel?

En quel état se présentent-ils devant leur Maître?

Qu'ont-ils fait pour mériter la bénédiction qui donne la force de remplir les obligations si sérieuses du mariage et qui assure le bonheur du foyer domestique?

Voulez-vous savoir pourquoi tant de mariages sont malheureux?

Vous en trouverez souvent la cause dans la longue et dangereuse fréquentation qui les a précédés. C'est la revanche de Dieu. Il fait xpier dans l'âge mûr les folies de la jeunesse. Une courte fréquentation et de longues prières font les bons mé nages.

ONZIÈME CAUSERIE

QU'ALLONS-NOUS FAIRE DE NOS GARÇONS

Conseil de famille. — « Faisons un commis de notre fils Henri. » — « J'aimerais mieux le voir ouvrier. » — Pourquoi ? — « Tu as raison, mon homme... » — Pourquoi tant de commis ? — Trop d'ambition. — Trop d'instruction. — Vive opposition. — « Entendons-nous, Messieurs! » — Autres inconvénients. — Histoire d'un barbier.

La prière du soir est finie, les enfants ont gagné leur couchette; le père et la mère, restés seuls au coin du feu, paraissent inquiets et préoccupés.

Il s'agit, en effet, pour eux, de décider une grave affaire.

L'aîné des garçons vient de terminer chez les Frères une éducation primaire, bonne et solide; il a ses seize ans, et l'heure est venue pour les parents de décider la question de l'avenir.

QU'ALLONS-NOUS FAIRE DE NOTRE ENFANT?

Ecoutons la consultation.

La femme. — Si nous faisions d'Henri un commis de magasin?... M. X... s'offre à le prendre chez lui; ne serait-ce pas une bonne situation pour notre fils?

L'homme. — Un commis de magasin!... Ecoute, ma femme, je te l'avoue franchement, je n'aimerais pas du tout pareille situation pour notre garçon, et, si tu veux savoir pourquoi, je vais te le dire.

Supposons qu'Henri entre chez M. X... comme commis, on l'emploiera d'abord aux commissions, à porter les paquets, à balayer le magasin; il gagnera peu de chose, bien entendu, quelques piastres seulement par mois. Plus tard, si on est content de lui, on lui donnera davantage, sans doute, peut-être trois ou quatre piastres par semaine; mais cela suffira à peine aux frais de toilette.

Tu le sais, femme, les commis de magasin aiment à être bien mis. Cela attire la clientèle. Il leur faut du beau linge, de beaux habits, de belles cravates, des faux-cols, des gants, etc., etc. Or tout cela coûte cher et le salaire y passe vite. A mon avis, la situation d'une jeune commis se résume en deux mots : petits profits et grosse dépense.

Notre garçon, tu le comprends, n'apportera guère

d'argent à la maison. Heureux encore serons-nous s'il ne nous demande pas de le loger et de le nourrir gratis.

La femme. — Mais Henri est intelligent et instruit. Dans quelques années, il sera l'un des premiers commis du magasin et gagnera davantage.

L'homme. — D'accord. Admettons qu'il gagne de huit à dix piastres par semaine; c'est là, je crois, le salaire des meilleurs employés de magasin. Il aura tout juste ce qu'il faut pour s'entretenir... Tu n'as pas l'air de le croire... Eh bien! calculons un peu.

Salaire par mois, 30 à 40 piastres au plus.

Pension, de 12 à 15 dollars.

Blanchissage, 3 à 5 piastres.

Ajoutons quelque 5 à 10 piastres pour cigares et dépenses avec ses amis; il ne restera pas grand'chose du salaire... Puis la toilette, les gants, les chapeaux à la mode viendront vite à bout du reste.

Mais c'est encore là envisager la situation par ses bons côtés. Supposons maintenant que les affaires aillent mal, que le patron tombe en faillite — et ceci arrive plus souvent que les années bissextiles — que fera notre garçon?

Trouvera-t-il facilement une place? Tu le sais, la carrière est encombrée. Pour un commis dont on a besoin, il s'en présente dix, vingt et davantage qui demandent la situation.

Si Henri ne l'obtient pas, il lui faudra donc, comme tant d'autres, prendre la route de l'exil, et s'en aller gagner péniblement sa vie dans quelque manufacture des Etats.

La femme. — Tu vois toujours les choses en noir. Pourquoi notre garçon ne réussirait-il pas comme tant d'autres? Pourquoi ne se mettrait-il pas un jour à son compte?

L'homme. — Se mettre à son compte! Mais y songes-tu, ma femme? Où trouvera-t-il de l'argent pour ouvrir un magasin? Nous n'en avons pas à lui donner, tu le sais. En mettra-t-il assez de côté, pendant les années de la jeunesse? D'ordinaire, les jeunes gens ne font guère de dépôts aux banques, et les commis moins que les autres.

D'ailleurs, même en mettant les choses au mieux, même en supposant que des marchands, confiants dans l'habileté de notre garçon, lui avancent ce qu'il faut pour ouvrir un magasin, réussira-t-il à se faire une clientèle?

Peut-être... Mais peut-être aussi, comme tant d'autres, il tombera...

Alors à trente ans, à quarante ans, il lui faudra de nouveau reprendre le collier de misère et redevenir simple commis pour le reste de ses jours.

Non, ma femme, cette situation ne me semble guère avantageuse pour un garçon, à moins que sa famille ne soit déjà dans le commerce et ne lui laisse, plus tard, une clientèle bien établie; ou encore, à moins que le père ne puisse risquer une bonne somme d'argent pour lancer son garçon dans les affaires.

Un fils d'ouvrier me semble avoir bien plus de chances de succès dans la vie en apprenant un métier. Il aura, du moins, un gagne-pain assuré;

puis, avec un salaire égal à celui d'un commis, il vivra mieux parce que les dépenses seront moins fortes et les habitudes plus modestes. Enfin, il lui sera plus facile de prendre à son compte et d'avoir, plus tard, des ouvriers sous ses ordres.

Connais-tu, en ville, beaucoup de commis qui soient devenus, vers les trente ans, des marchands heureux? Je pourrais, au contraire, te citer bon nombre d'hommes qui commencèrent par être des ouvriers et qui, aujourd'hui, sont des patrons ayant une bonne pratique et possédant une bonne maison. Femme, n'est-ce pas là notre histoire?... Faisons de notre garçon un ouvrier; ce sera à la fois plus sage et plus sûr. Qu'en penses-tu?

La femme. — Je n'avais pas réfléchi à tout cela, mais je pense que tu as raison... Ainsi, c'est entendu; dès demain, Henri commencera son apprentissage.

POURQUOI TANT DE COMMIS?

Pourquoi donc, de nos jours, tant de jeunes gens veulent-ils devenir commis de magasin, employés de bureau ou de banque, plutôt que d'apprendre un métier ou de cultiver la terre?

Entre plusieurs raisons qu'on pourrait en donner, j'en signalerai deux qui favorisent, je crois, cette tendance regrettable : *trop d'ambition* et aussi *trop d'instruction*.

TROP D'AMBITION

L'ambition est une des plaies de notre temps. Peu d'hommes sont satisfaits de leur condition. Ils veulent mieux que cela : monter plus haut, atteindre des positions sociales plus en vue, mieux rétribuées, qui leur donneront, du moins ils le pensent, plus de confort avec moins de peine.

Cette fièvre est générale.

L'habitant des campagnes, qui pourtant vit à l'aise sur sa terre, porte envie à l'ouvrier des villes. « Il gagne plus d'argent que moi... Il a plus d'amusements... Il est plus heureux... » Et le cultivateur vend sa terre et son roulant, pour aller s'engouffrer avec sa famille dans quelque centre manufacturier et n'y trouver trop souvent que la misère.

L'ouvrier jalouse le commis de magasin, le commerçant, l'homme de bureau... « Ils ne travaillent pas des muscles... Ils ne se fatiguent pas le corps, ils vivent bien... Sont-ils heureux, ces bourgeois! »

Le marchand en détail jette un œil de convoitise sur son voisin le manufacturier en gros. « Sa maison est plus belle que la mienne... Il a de plus beaux chevaux... Il jouit davantage de la vie. Ah! si je pouvais un jour réaliser mes rêves! »

Ainsi, chacun estime la position de son voisin meilleure que la sienne. Au lieu de regarder en bas et de se féliciter d'être plus heureux que nom-

bre de ses concitoyens, on porte les yeux en haut; l'on s'afflige de n'avoir pas autant d'argent, une situation aussi élevée qu'un tel ou un tel. L'ambition nous tient agités et l'envie nous rend malheureux.

Si l'homme ne peut avoir cette situation pour lui-même, il cherchera du moins à la procurer à ses fils. Les faire travailler des mains... Leur faire apprendre son métier à lui, les mettre à la besogne avec lui... Ah bien! non, c'est trop dur!... Il en fera des commis de magasin, des employés de banque, des bourgeois... Ils n'auront pas, comme leur père, à mettre la tête dans le collier de misère, ils seront heureux!...

En est-il bien sûr? Neuf fois sur dix, l'expérience prouvera le contraire...

Que l'ouvrier cherche à améliorer sa situation, c'est très bien. Qu'il s'efforce de prendre à son compte et de devenir patron à son tour, c'est une ambition louable; qu'il rêve d'avoir un jour une maison à lui, de se préparer une vieillesse tranquille et confortable, c'est un stimulant qui pousse l'homme au travail et le porte à l'économie. Mais vouloir à tout prix sortir de sa condition pour se hisser dans une autre plus en vue, semble-t-il, où l'on espère trouver plus de bonheur, est souvent une illusion qui mène à une catastrophe certaine. En essayant d'escalader la position si désirée, on dégringole et on se casse le cou...

Pourquoi donc l'ouvrier, le cultivateur surtout, ne se contentent-ils pas du bonheur solide qu'ils ont sous la main? Jouir d'une bonne santé, gagner assez d'argent pour se nourrir, s'habiller et, de temps à autre, donner à sa famille quelques distractions honnêtes; avoir le cœur content, la conscience tranquille, n'est-ce pas assez pour se dire et être vraiment heureux?

Le Fils de Dieu ne voulut pas d'autre situation pour lui et les siens. N'est-ce pas la meilleure et la plus sûre?

TROP D'INSTRUCTION

Une autre cause, à mon avis, contribue fort à bouleverser les conditions sociales et à rendre bon nombre d'hommes malheureux... La dirai-je?... Ce sera sans doute provoquer bien des récriminations. N'importe! Libre à d'autres de ne pas partager cette opinion, si vous ne la croyez pas juste.

Voici... N'avons-nous pas trop d'écoles supérieures? trop de *high schools*?... peut-être même trop de collèges classiques? ou du moins, trop d'enfants d'ouvriers qui suivent les cours de ces collèges classiques?

Je l'avais bien prévu... Tout le clan des progressistes et des réformistes se lève comme un seul homme et clame anathème à pleins poumons.

« Eh! le voilà bien, ce rétrograde et cet obscurantiste! Le voilà bien, cet éteignoir qui voudrait tenir le peuple dans l'ignorance et la servitude. Trop d'instruction! mais, allons donc! l'instruction n'est-elle pas aujourd'hui le secret du succès? la clef de toutes les carrières? ne mène-t-elle pas à tout? Plus un homme est instruit, plus il a de chances de réussir dans la vie... »

De grâce, Messieurs, un peu de calme, ne vous échauffez pas si vite. Peut-être, en nous expliquant, aurons-nous chance de nous entendre.

De l'instruction pour tous les enfants du peuple.

Oui, j'en suis.

La même instruction pour tous les enfants du peuple...

Non, je n'en suis pas.

Une instruction en rapport avec la situation qu'on doit occuper dans la vie.

Oui, j'en suis encore.

Une instruction bien au-dessus de cette situation et convenable seulement pour des carrières sociales plus élevées...

Ah bien! non, je n'en suis plus.

Tous les enfants d'ouvriers ne sont pas appelés à devenir clercs de notaire, commis de magasin, caissiers de banque ou comptables. Alors pourquoi leur donner une instruction si fort au-dessus de leur condition et propre seulement à en faire des mécontents ou des déclassés?

Je ne suis ni le premier, ni le seul à protester contre cet abus de l'instruction chez les fils du peuple. Les journaux des Etats-Unis, cette terre classique de l'instruction, se plaignent du trop grand succès de leurs *high schools*.

Les jeunes gens qui en sortent dédaignent les arts mécaniques et laissent les métiers aux fils des émigrés. Ce qu'il leur faut, à eux, ce sont des situations où ils puissent vivre dans le confort et s'enrichir vite par des spéculations heureuses. Mais vous savez la suite :

Les situations manquent.

Les spéculations ratent et font des victimes.

Et les brillants élèves des *high schools* deviennent des déclassés, des mécontents, souvent même des criminels, qui finissent par la cour d'assises et le pénitencier.

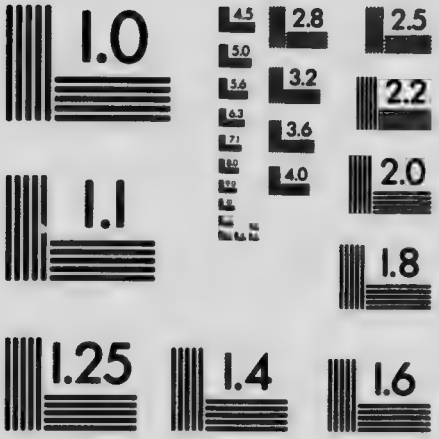
Ne sommes-nous pas en train de suivre les mêmes errements, pour aboutir au même résultat?

AUTRES INCONVÉNIENTS

Il est un âge où, poussé par une loi providentielle, l'adolescent a hâte de devenir un travailleur et d'apprendre un métier qui le fasse vivre honnêtement. Il est plein d'entrain, de bonne volonté, d'énergie. Laisser passer cette heure favorable, comprimer cet élan, sous prétexte de donner aux en-

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

fants une instruction plus complète, cst souvent commettre une erreur de tactique, irréparable dans la suite.

A dix-huit ans le jeune homme ne se sentira plus la même volonté pour le travail manuel. Des rêves d'ambition se sont éveillés en lui. Trop d'instruction lui fera dédaigner la situation modeste mais solide de ses parents.

Quand on sait tant de choses, qu'on a une si belle main d'écriture, que la tête est meublée de notions si variées sur les sciences naturelles, la physique, la chimie, l'astronomie, etc., etc., est-il possible ensuite de devenir menuisier, maçon, charpentier, ou forgeron, comme son père?

Oh! non, il faut être commis de magasin, commis aux écritures, apprenti négociant, apprenti de banque.

Hélas! trop souvent le seul apprentissage sérieux que fera le jeune homme sera celui de la misère, qui lui tiendra ensuite fidèle compagnie, durant toute sa vie.

Un barbier de Montréal, tout en expédiant sa besogne, aimait, comme ses confrères, à jaser avec le client.

Un jour il me fit ses confidences.

La besogne le débordait... Impossible de trouver des ouvriers... Il avait bien des garçons, dont deux de seize et dix-sept ans, mais ils étudiaient à l'Académie commerciale...

— Mais pourquoi donc ne prenez-vous pas avec

vous l'aîné de vos garçons pour lui apprendre votre métier?

— Ah! je veux qu'il finisse son cours, je tiens à lui donner le plus d'instruction possible...

— Laissez-moi vous le dire : je crains bien que vous ne lui en donniez trop pour sa situation, et qu'il n'aime guère ensuite à se mettre à la besogne.

Quelques années s'écoulèrent, et je revis mon barbier de Montréal.

— Eh bien! et vos garçons?

— L'aîné est commis aux écritures dans un magasin : il gagne trois piastres par semaine. Le second a suivi l'exemple de son frère, on lui donne quatre piastres par mois...

— Et vous pensionnez ces jeunes gens chez vous?

— Sans doute, il le faut bien, ils ne gagnent pas assez pour vivre.

Et le brave homme continue de manier le rasoir et la savonnette, mais il a la satisfaction d'avoir des garçons qui font les messieurs et qui, le dimanche, se promènent bien habillés, bien cravatés, bien gantés, le cigare à la bouche et la canne à la main. Ils sont commis, tandis que leur père, le modeste barbier, les nourrit par son travail et élève une famille de huit enfants.

DOUZIÈME CAUSERIE

JEUNES OUVRIERS A DIX-HUIT ANS

A dix-huit ans. — Plan de campagne du diable. — Liberté! — Comment le jeune homme en use. — Le dimanche. — Découvertes alarmantes. — Autres découvertes. — La chute. — Exemples.

A dix-huit ans, le jeune ouvrier a pris rang dans l'armée des travailleurs. Il gagne de l'argent, il se sent quelqu'un dans le monde, il commence à avoir des opinions qu'il soutient avec conviction... Il fait son homme.

A dix-huit ans, on a tant de confiance en soi-même et dans l'avenir!

A dix-huit ans, on est si heureux de se sentir son maître! On prête une oreille si distraite aux avertissements de la mère, aux sages conseils du père!

A dix-huit ans, on trouve si insupportable le joug même le plus léger; si gênants les sacrifices même les plus nécessaires! On fait si peu de cas des conseils et des leçons de l'expérience!...

Et pourtant, dix-huit ans, c'est l'âge des culbutes et des casse-cou; c'est le temps où l'homme se prépare une vie douce ou amère, chrétienne ou païenne, selon la qualité de la semence qu'il jette en son âme, au printemps de la vie.

LE DIABLE LE SAIT BIEN

Aussi, cherche-t-il, par tous les moyens possibles, à se faire accepter comme compagnon et comme maître. S'il y réussit, il est ensuite certain de garder, durant de longues années, le gouvernail de cette âme.

Afin d'avoir plus de chances de succès, il s'efforce d'enrôler les parents eux-mêmes dans cette entreprise fatale. Il leur suggère une conduite lâche et coupable qui, au lieu de combattre des tendances dangereuses, les encourage et les laisse devenir des habitudes vicieuses.

A l'oreille du père, il murmure de perfides conseils.

— Le garçon a ses dix-huit ans... Il est donc assez raisonnable pour se conduire par lui-même. Désormais, il serait inutile de s'informer s'il va à la messe le dimanche et s'il se confesse : c'est son affaire

Pourvu qu'il ne prenne pas d'habitudes trop grossières, qu'il ne sacre pas, qu'il ne s'enivre pas, qu'il ne vole pas, le reste est assez indifférent...

Qu'il se promène avec ses amis, qu'il fréquente les bals et les spectacles, qu'il s'amuse comme bon lui semble, tout cela est de son âge... « Il faut bien que jeunesse se passe. »

A la mère le démon conseille l'indulgence, une indulgence sans limites. Qu'elle soit disposée à tout excuser, à tout pardonner, à tout souffrir.

Elle aime tant son fils.

Ne serait-ce pas pitié de contrarier ses goûts et de lui faire de la peine? Chez lui, du reste, si la tête est légère, le cœur est bon; s'il fait quelques fredaines, le temps le corrigera... Toujours la vieille histoire. D'après ces principes, la mère éleva son garçon ou plutôt le gâta dans son enfance; aujourd'hui qu'il a ses dix-huit ans, elle n'est pas pour changer de conduite...

LIBERTÉ!

Voilà donc le jeune homme maître de ses actions. Il tient en main le gouvernail de sa vie et peut le diriger comme bon lui semblera.

Voyons comment il va manœuvrer.

Le premier usage qu'il fera de sa liberté sera, la journée finie, de passer la soirée avec ses amis, à s'amuser ou à se promener sur la rue.

Pas de mal à cela, bien entendu, s'il rentrait à des heures convenables; mais il ne l'entend pas ainsi et ne revient au logis que fort tard dans la nuit.

Fatigué de son travail, le père dort déjà depuis longtemps, mais la mère, elle, ne peut se résoudre à aller se coucher avant le retour de son fils. Assise au coin du feu qui s'éteint, elle regarde anxieusement l'horloge, et, tout en égrenant son chapelet, elle attend...

Enfin, sur le coup de minuit, le jeune homme frappe à la porte.

La mère hasardera quelques observations timides, quelques reproches bien doux.

— Eh quoi! mon fils, me faire veiller si tard, à mon âge, après les fatigues de la journée! Ne pourrais-tu pas, au moins, rentrer pour dix heures?...

Le jeune homme répond d'un ton dégagé qu'une partie de cartes l'a retenu plus longtemps qu'il ne pensait... Il ne croyait pas l'heure aussi avancée... D'ailleurs, il y a un moyen bien simple d'accommoder tout le monde. Que la mère lui donne une clef pour la porte, alors elle pourra aller se coucher quand bon lui semblera et lui ne gênera plus personne, en rentrant au logis.

Puis, sans s'excuser davantage, sans embrasser sa mère, il monte à sa chambre et se met au lit...

Pas de prière du soir, bien entendu, il est trop fatigué. Le lendemain matin, pas de prière non plus, il sera trop pressé d'aller au travail...

D'ailleurs, à quoi bon prier quand on a dix-huit ans?

Le jeune homme ne dit pas à sa mère le secret de ses veillées prolongées : le démon du jeu s'est emparé de lui; il joue aux auberges, il joue avec

ses amis et la passion du jeu lui fait oublier tout l
reste.

LE DIMANCHE

Le dimanche est venu.

Le dimanche, jour de repos pour le corps et d
prière pour l'âme... Jour où Dieu a du moins un
chance de parler au cœur de l'homme qui va
l'église, de lui rappeler des devoirs qu'il néglige, de
vérités qu'il oublie, mais dont il devra se souveni
enfin, s'il veut sauver son âme...

Hélas! pour notre garçon, le dimanche sera, avan
tout, le jour du plaisir et des folles aventures, l
jour où le démon lui fera faire l'apprentissage de la
débauche et de tous les vices...

De grand matin, le jeune homme laisse le logis
paternel... mais ce n'est pas pour aller à la messe.
Avec ses amis, il a arrangé une excursion de plaisir... Que d'amusement, que de joies folles on se
promet pour la journée!...

Mais quels sont donc les amis de leur garçon?
Jamais ni le père ni la mère ne se sont informés
de cela... Et pourtant c'est là un choix qui est de
grande importance, pour la conduite d'un jeune
homme. Le vieux proverbe tient bon : « Qui se ressemble s'assemble. » — « Dis-moi qui tu fréquentes,
je te dirai qui tu es. »

Tenez, femme chrétienne, regardez... Voyez com-

ment, par une faiblesse coupable, vous livrez votre fils au démon du jeu, de l'ivrognerie et de l'impureté...

Le voilà dans une auberge mal tenue, en compagnie de jeunes gens connus publiquement pour des vauriens et des débauchés. Ensemble ils jouent aux cartes, ils boivent, ils chantent, ils content tour à tour des histoires les plus risquées et les plus suggestives...

Ainsi se passera la journée du dimanche.

Souvent même, la soirée sera pire encore. Echauffé par la boisson, excité par les mauvaises conversations qu'il a entendues, le jeune homme, oubliant ses devoirs envers Dieu, vendra au plaisir son corps et son âme!

Oui, le dimanche sera le jour où il fera son apprentissage d'ivrognerie et de débauche, le dimanche sera le jour où il commettra plus de fautes graves que dans tout le reste de la semaine.

Mais la mère s'obstine à fermer les yeux; elle ne veut rien voir, rien comprendre, rien dire.

DÉCOUVERTES ALARMANTES

Le dimanche soir, la mère attendra le retour de son fils. Il est tard, bien tard, et il ne revient pas... Enfin, vers une heure, deux heures du matin, il arrive très échauffé par la boisson, ayant peine à parler et à se tenir debout...

La mère pleure et se lamente; mais que faire?...

Avertir le père! lui dire que son garçon est rentré ivre à deux heures du matin?... Le père est un homme faible, mais il a de l'honneur. S'il savait la conduite de son garçon, il lui ferait une scène terrible; peut-être, tout irait plus mal encore... Il vaut mieux ne rien dire et attendre. Elle parlera à son fils et tâchera de lui toucher le cœur...

Toujours la même tactique de la part de la mère! Attendre et attendre encore, et laisser le mal se guérir tout seul.

AUTRE DÉCOUVERTE

Mais voici quelque chose de plus grave encore

Le jeune ouvrier ne gagne que quelques piastres par semaine, et pourtant il dépense beaucoup d'argent avec ses amis...

D'où vient donc cet argent?... Un jour, la mère découvre le secret... Elle surprend son fils, la main dans le tiroir...

Le pauvre garçon est non seulement un buveur, il est aussi devenu un voleur!...

Pour le coup, ne serait-il pas temps de faire appel à l'autorité du père, afin d'arrêter son fils sur une pente aussi fatale?

Mais le père sera furieux, il s'emportera, il jettera peut-être le garçon dehors! Non, il vaut mieux qu'il ignore tout.

Et la mère, une fois de plus, garde le silence, espérant toujours un changement qui n'arrive jamais.

RÉSULTATS

Quelques années se passent de la sorte.

Grâce à la négligence du père, à la faiblesse coupable de la mère, le jeune homme est devenu un buveur, un libertin, un voleur...

Il ne met plus le pied à l'église.

Il ne se confesse plus.

Il ne prie plus.

Dominé par des habitudes qui ont étouffé en lui toute vie morale et religieuse, il se livre sans frein à ses passions, surtout au jeu et au libertinage. Or un jour, après avoir perdu tout son argent au jeu, il rentre chez son patron de bonne heure... Ah! le tiroir du magasin est resté ouvert!... La tentation l'emporte, il vole et s'enfuit à l'étranger.

Là, en attendant d'aller s'échouer misérablement dans quelque pénitencier des Etats, il continuera sa vie de [illegible]tion et de désordre.

Et les [illegible] parents, restés seuls à la maison, se lamenteront, ils pleureront, ils accuseront d'ingratitude un fils qui, loin de leur venir en aide, ne daigne pas même leur donner de ses nouvelles.

Ne devraient-ils pas plutôt s'accuser eux-mêmes? N'ont-ils pas fait tout ce qui dépendait d'eux pour

seconde les efforts du diable et lancer leur garçon dans le mauvais chemin?

EXEMPLES

M. X..., un fort brave homme, un bon chrétien, se montrait faible pour un de ses garçons de dix-huit ans, qui, entraîné par de mauvais amis, se livrait à la boisson et au libertinage.

Plusieurs avis étaient restés sans effet, mais le père patientait toujours.

Un jour pourtant, il se fâcha pour tout de bon. Son garçon était absent depuis trois jours; quand il revint au logis, le père lui dit d'un ton sévère :

« Ecoute, mon garçon, je ne veux pas être plus longtemps responsable de ta mauvaise conduite. Puisque tu ne veux plus obéir, voici ta malle et trente piastres. Pars pour les Etats et débrouille-toi comme tu pourras... Tu auras de la misère, c'est ce qu'il te faut. Pars, je ne veux plus te voir ici. »

Le jeune homme partit. Il eut bien de la misère aux Etats; il n'arracha sa vie qu'en faisant toutes sortes de métiers dont il ne s'est pas vanté depuis, mais le résultat fut favorable.

Au bout d'un an, le jeune homme revenait à la maison, changé et converti.

Aujourd'hui, c'est un bon père de famille, bien reconnaissant à son père de l'avoir sauvé du naufrage par un acte de fermeté.

Une mère de famille, faible et trop indulgente, attendait tristement, un soir, le retour de son fils.

Enfin, sur le coup de minuit, le jeune homme revint : il était ivre... La mère de se lamenter et de faire en pleurant des reproches à son fils... Puis, poussée par une inspiration soudaine, elle décroche un crucifix de la muraille et le présente à son garçon, en le suppliant de changer de vie. Celui-ci, saisi par une sorte de fureur diabolique, arrache le crucifix des mains de sa mère, le lance avec force sur le plancher et le brise...

A la vue de l'outrage fait à son Dieu, la chrétienne se ressaisit. « Misérable! » s'écrie-t-elle, et elle donne à son fils un soufflet vigoureux, puis se retire sans dire un mot de plus.

Le lendemain, le jeune homme, plein d'horreur pour l'acte exécrable qu'il avait commis dans l'ivresse, demanda pardon à Dieu et à sa mère... Il abandonna ses habitudes mauvaises et redevint un honnête homme et un chrétien.

ÉPILOGUE

DEUX PÈRES DE FAMILLE

Mission manquée. — Mission réussie.

DEUX VOISINS

M. C.. , riche marchand de la ville, a trois garçons âgés de dix-huit, vingt et vingt-deux ans. Il leur a fait donner une éducation solide et complète. L'aîné des garçons aide son père au magasin, les deux autres étudient l'un le droit, l'autre la médecine.

Le père, un fort brave homme, travailleur et sobre, a toujours fourni largement aux besoins de sa famille. Ses enfants sont bien nourris et bien habillés, ils ont de bonnes manières et jouissent d'une santé excellente. Ce père de famille est irréprochable, au point de vue humain...

MAIS EN EST-IL DE MÊME AU POINT DE VUE CHRÉTIEN?

Cet homme ne s'est jamais occupé de l'éducation morale et religieuse de ses fils. Quand ils étaient jeunes, la mère devait y voir... Plus tard, à l'école, c'était l'affaire des maîtres et du prêtre... Maintenant qu'ils sont de grands jeunes gens, c'est leur affaire... Qu'ils s'arrangent avec la religion et leur conscience comme bon leur semblera. Lui n'a rien à y voir...

Jamais ce père n'a parlé à ses garçons de Dieu ni de leurs devoirs de chrétiens.

Jamais il ne s'est agenouillé avec eux pour faire la prière en commun.

Jamais il ne les a menés à l'église pour y communier ensemble.

Aujourd'hui, ces jeunes gens se conduisent à leur guise. Vont-ils à la messe le dimanche? Remplissent-ils leurs devoirs de chrétiens? Se confessent-ils, communient-ils, au moins à Pâques?... Le père ne s'en occupe pas.

Même indifférence pour leur conduite privée. Les jeunes gens apportent à la maison toutes sortes de journaux et de romans; ils sortent et rentrent quand il leur plaît; ils correspondent librement avec leurs amis, sans que le père contrôle cette correspondance. Jamais il n'a un bon conseil à leur donner, une direction morale à leur suggérer... A l'âge le

plus difficile de la vie, quand les passions s'éveillent et que les jeunes gens ont le plus besoin d'une surveillance prudente et ferme, le père laisse ses garçons aller au gré de leurs caprices. Il refuse de piloter le navire, juste au moment où, quittant le port, il va rencontrer les brisants de la haute mer...

MISSION MANQUÉE

Cet homme a-t-il rempli ses devoirs de père et de chrétien vis-à-vis de ses enfants?

Il a pris soin de leur santé corporelle, il les a nourris, il les a élevés... Très bien, mais qu'a-t-il fait pour leur âme?... Rien.

Il les a mis en état de pourvoir à leur subsistance, à leur bien-être temporel. Soit! Qu'a-t-il fait pour leur bien-être spirituel et pour les aider à sauver leur âme?... Rien.

Il en a fait des hommes... En a-t-il fait des chrétiens?... Non. Il n'y a pas même songé.

Que répondra-t-il un jour au Dieu qui lui délégua ses pouvoirs et lui confia ces enfants? Il ne devait pas seulement les préparer à devenir des marchands, des avocats ou des médecins heureux; il fallait, avant tout, en faire des chrétiens et des saints.

Ce père de famille n'a rien compris à la grande tâche de la paternité chrétienne.

Il a manqué sa mission.

MISSION RÉUSSIE

Il en va tout autrement dans la famille voisine.

M. X.., lui aussi, est marchand et père d'une nombreuse famille; mais, chrétien avant tout, il a toujours considéré comme son premier devoir de donner à ses enfants une éducation vraiment chrétienne.

On prie dans cette maison.

Chaque soir, le père rassemble tout son monde autour de lui, et, en qualité de chef de la maison, il tient à honneur d'offrir à Dieu l'hommage de sa famille. Avec lui, le dimanche, les grands garçons vont à la messe; avec lui, ils se confessent et communient souvent. Il sait que, « sans les sacrements, les jeunes gens s'en vont de chute en chute, et que les habitudes mauvaises s'enracinent bien vite dans leurs jeunes cœurs »; aussi, par la parole et par l'exemple, cherche-t-il à les prémunir contre les dangers, et souvent il communie avec ses fils et pour ses fils.

Ses garçons voient tous les jours, dans la personne de leur père, la religion vivante et agissante. Ils ont sous les yeux les vertus qu'un chrétien doit pratiquer : la fidélité inviolable à la loi de Dieu, la charité, la douceur, la générosité à faire des sacrifices et à fuir les occasions de péché, l'honnêteté parfaite dans les affaires et les relations sociales.

Donner le bon exemple à ses enfants est le premier devoir du père, mais il lui faut de plus éloigner d'eux ce qui pourrait être un danger; aussi veille-t-il avec soin sur leurs lectures et sur leurs liaisons. Comme chef responsable de la famille, il a le droit et le devoir d'exercer ce contrôle. Aucun journal, aucun livre n'entre dans sa maison sans sa permission. Toute la correspondance lui passe par les mains.

Etudiant le caractère de ses fils, il surveille les côtés faibles, ceux que le démon essaiera d'attaquer, et, par de sages conseils, il les prémunit contre la sensualité, la passion du jeu ou de la boisson, les mauvaises compagnies, les liaisons dangereuses. Au besoin, il saura être ferme et blâmer sévèrement ce qui est mal. Ses garçons, le premier moment d'humeur passé, lui savent gré de cette réprimande, dans leur conscience. Ils comprennent, en effet, que ni la passion ni le caprice n'inspirent la conduite de leur père, mais uniquement la loi de Dieu et le bien de leur âme.

A des jeunes gens de dix-huit ans il faut des distractions et des amis. Le père l'a compris. Aussi, pour éloigner de ses fils les tentations dangereuses, veille-t-il à leur donner de bons amis et des récréations honnêtes. Le dimanche, l'on sort en famille pour aller visiter les parents ou faire une agréable excursion à la campagne. Le soir, on passe joyeusement la soirée dans des amusements honnêtes. Par tous les moyens possibles, le père s'efforce de rendre la maison agréable à ses fils.

Il est leur confident, leur ami et leur guide. Il leur fait prendre ainsi peu à peu des habitudes d'ordre, de régularité, de vie chrétienne qui persévéreront dans la suite. Par ses exemples et ses paroles, par des prières fréquentes et prolongées, il a réussi à façonner l'âme de ses enfants à la ressemblance et à l'image de son âme.

Ce père de famille pourra, en toute assurance, se présenter un jour au tribunal de son Dieu. Il a rempli fidèlement la noble et grande mission qui lui fut confiée. Non seulement il a élevé des hommes qui porteront dignement son nom, mais il a formé des chrétiens qui marcheront toujours d'un pas ferme dans les sentiers du devoir. Jamais, en effet, le démon ne réussira à ruiner une éducation chrétienne, commencée par une mère pieuse, et menée ensuite à bonne fin par un père vigilant et dévoué.

Sur son lit de mort, ce père pourra en toute confiance donner à ses enfants rendez-vous au ciel, chez le bon Dieu. Ils seront fidèles au rendez-vous. Il leur laisse profondément gravé dans le cœur un souvenir qui les maintiendra dans le droit chemin, ou les y ramènera s'ils ont, pour un temps, le malheur de s'en écarter.

TROISIÈME TRACT

A travers le Monde :

Spéculateurs et Voleurs

TREIZIÈME CAUSERIE

A TRAVERS LE MONDE : SPÉCULATEURS ET VOLEURS

« C'est un voleur! » — Le vol devant le monde et l'Eglise. — Au pays du commerce et de la spéculation. — Emprunteurs et voleurs. — Conseils du diable. — Le jeune commis et le diable.

Voler, c'est prendre le bien d'autrui et le retenir contre sa volonté, nous dit le catéchisme.

Les lois divines et humaines punissent sévèrement cette faute, et le monde, si indulgent soit-il pour d'autres faiblesses, reste inflexible et impitoyable vis-à-vis de celle-là. Il ne l'oublie jamais, et ne la pardonne jamais non plus.

C'est un voleur! Quelle répugnance immédiate produisent ces quelques paroles! Quel froid elles jettent dans l'âme. Quelle méfiance elles suscitent!

Un jeune homme sollicite de l'emploi dans un magasin, il plaide sa cause avec chaleur et va la gagner, lorsque quelqu'un chuchote à l'oreille du marchand : « N'engagez pas cet homme, c'est un voleur! » Aussitôt, la main qui se tendait vers le

malheureux solliciteur se retire, les yeux se détournent, le visage devient dur et la demande est refusée. Il en sera de même partout où retentiront les fatales paroles : Cet homme est un voleur.

Terrible en vérité est le châtiment que le monde inflige à ceux qui se rendirent coupables de cette faute, ne fût-ce qu'une seule fois Ni l'expiation courageuse, ni le repentir sincère, ni les résolutions les mieux affermies, ne peuvent ensuite ramener la confiance perdue. Comme l'esclave d'autrefois, marqué au front d'un fer rouge, l'homme qui fut un voleur porte un stigmate de déshonneur qu'il ne pourra plus jamais effacer. Parfois même, pour trouver à gagner sa vie, force lui sera de quitter sa patrie et de s'en aller, sous un ciel étranger, traîner une existence douloureuse et pleine de remords.

L'ÉGLISE ET LE VOL

Plus indulgente pour l'homme qui, après une chute, se relève et se repent, l'Eglise lui rend son droit aux sacrements et à tous les bienfaits de l'ordre surnaturel. Cependant, inflexible gardienne du droit et de la justice, elle exige du coupable un acte qui rend à la fois le pardon plus difficile et la réparation plus sévère. Le vol a lésé les droits du prochain; or la justice demande que ces droits soient rétablis, et le coupable n'obtiendra son pardon qu'en s'engageant sérieusement :

1° A restituer ce qu'il a volé.

2° A restituer tout ce qu'il a volé.

3° A le restituer à la personne même à qui il l'a volé.

Et ces obligations ne meurent pas.

Les années ne font que rendre leur poids plus accablant, elles continuent de peser sur la conscience du coupable durant sa vie entière, jusqu'à la mort. La loi humaine, [illegible] des raisons d'ordre social, peut admettre la prescription qui empêche tout recours devant les tribunaux; mais l'Eglise, elle, ne reconnaît point cette prescription pour la conscience. L'obligation de restituer reste urgente, tant qu'on ne l'a pas acquittée.

TENTATION

Et cependant, malgré ces condamnations sévères et ces anathèmes, prendre le bien d'autrui est une tentation à laquelle un nombre d'hommes succombent de nos jours.

Tant de mobiles secrets poussent à convoiter le bien du prochain! On veut avoir plus de confort à la maison, porter de plus beaux habits, s'amuser, jouir. Or tout cela coûte cher, et le salaire des jeunes commis, les bénéfices du marchand, suffisants pour une existence modeste, ne le sont pas pour une vie de luxe et de plaisirs. C'est le rêve, pourtant! Alors, que faire? De la convoitise à la prise de possession,

quand l'occasion est favorable, la distance est assez facile à franchir...

Mais pénétrer de force dans une maison, prendre brutalement de l'argent dans la poche du prochain, sont des actes qui mènent au déshonneur et au pénitencier... N'y aurait-il donc pas moyen d'augmenter son salaire, d'accroître ses revenus, d'arrondir sa bourse aux dépens du prochain, sans s'exposer aux rigueurs de la loi, sans même trop alarmer la conscience? L'homme est perplexe, la tentation le mord au cœur. C'est alors que l'ennemi entre en scène.

LE DIABLE ARRIVE A LA RESCOUSSE

Il suggère discrètement toutes sortes de prétextes spécieux et d'excuses, pour autoriser pareilles pratiques, et même pour les justifier au besoin.

— Je ne vole pas, j'emprunte. Je remettrai un jour cet argent-là au patron; oui, tout, jusqu'au dernier sou.

— Mon travail n'est pas assez payé, je me compense. Où est le mal?

— Je joue au plus fin. Tant pis pour ceux qui se laissent attraper; tous les marchands font de même.

Voyons donc ce que valent ces conseils du diable, au point de vue de la justice et de la conscience.

Commençons par le jeune commis.

LE JEUNE COMMIS ET LE DIABLE. JE NE VOLE PAS, J'EMPRUNTE

— Toc, toc!...

— Entrez, Monsieur, asseyez-vous. J'attendais votre visite. Vous désirez me consulter sur votre situation. Vous m'avez l'air intelligent et actif, je vous aiderai bien volontiers. Vous avez vingt-cinq ans?

— Vingt-trois ans, Monsieur.

— Et vous êtes commis?

— Oui, je suis commis dans un magasin de nouveautés.

— Vous soutenez vos vieux parents?

— Mais, Monsieur, quand on n'a pas assez d'argent pour soi-même, comment pourrait-on soutenir les vieux? D'ailleurs, eux aussi travaillent pour vivre.

— Combien gagnez-vous donc par semaine?

— Dix piastres.

— Dix piastres! C'est pourtant un assez joli salaire pour un jeune homme de vingt-trois ans.

— Mais, Monsieur, songez-y donc, avec dix piastres, quand il faut se loger, s'habiller, se nourrir et puis faire aussi un peu son jeune homme, car enfin on est de son âge, il ne reste pas grand'chose à la fin de la semaine.

— Ah! vous voulez faire un peu le jeune homme! Je commence à comprendre ce que cela signifie. Vous

vous achetez un « complet » neuf à chaque saison, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur. J'aime à être bien habillé, ma position l'exige et je ne veux pas avoir l'air d'un guenilleux.

— Et vous fumez votre boîte de cinquante toutes les semaines?

— Je tiens à avoir de bons cigares pour moi et mes amis.

— Vous avez une *blonde*? une bonne amie?

— Sans doute.

— Ah! c'est que les *blondes* coûtent cher d'entretien! Il faut des cadeaux pour commencer l'amitié, puis d'autres cadeaux pour l'entretenir... Ensuite viennent les tours de voiture, les billets de concert, les places de théâtre, les fins réveillons d'opéra. Que sais-je? Tout cela épuise vite la bourse d'un jeune homme.

— Comme vous connaissez bien les jeunes gens, Monsieur!

— Un peu, mon ami, depuis le temps que je les fréquente... De plus, aimable comme vous l'êtes, vous devez avoir beaucoup d'amis?

— Oui, je suis très populaire parmi les jeunes gens de mon âge.

— Et, à l'occasion, vous les *traitez* (1) généreusement, n'est-ce pas?

— Monsieur, j'aurais honte de passer pour un homme mesquin. Quand je reçois une politesse,

(1) Au Canada *traiter* quelqu'un, c'est lui offrir une consommation à l'auberge.

j'aime à la rendre libéralement. J'ai le cœur large.

Le diable, à part. — Oui,... plus large que la tête!

— Vous dites, Monsieur?...

— Rien, une simple réflexion à part moi... Mais, voyons, il y a là un mystère qui m'intrigue.

Comment donc vous y prenez-vous, avec un salaire de dix piastres par semaine, pour faire face à toutes ces dépenses-là?

— Ah! Monsieur, c'est là mon secret... Mais comme j'ai toute confiance en vous, je vais vous le dire... *J'emprunte.*

LES EMPRUNTS D'UN JEUNE COMMIS

— Vous empruntez?... mais à qui donc?

— J'emprunte au patron.

— Combien?

— De quatre à cinq piastres par semaine.

— Ah! ceci change la situation à votre avantage Voyons un peu... Comptons :

Salaire fixe de la semaine.....	10	piastres
Pour l'année.....	520	—

Salaire emprunté au patron :

Par semaine.....	5	piastres
Pour l'année.....	260	—
Revenu total.....	780	piastres

C'est joli pour un jeune homme de vingt-trois ans. Il y a longtemps que vous avez commencé les emprunts?

— Cinq ans, Monsieur.

Cinq fois 260 nous donne 1.300 piastres. Le montant est déjà assez fort!... Et votre patron est au courant de ces emprunts?

— Oh! mais pas du tout. Le patron est un homme chiche; il ne consentirait jamais à de pareils arrangements... Vous ne m'avez pas compris, Monsieur, *j'emprunte à la caisse.*

Le diable, riant. — Ah! ah! ah!... Mais ce que vous faites là est très ingénieux, savez-vous, et surtout très commode... Pourtant, jeune homme, laissez-moi vous le dire; ne jouez-vous pas là un jeu bien dangereux? Votre patron n'a-t-il pas de soupçons? Si vous alliez être découvert...

— Oh! Monsieur, mon intention bien arrêtée est de remettre un jour cet argent à la caisse... Oui, tout, jusqu'au dernier sou. Remarquez bien, je tiens à ma réputation; *je ne vole pas, j'emprunte*, et, ma parole d'honneur, je veux remettre tout un jour.

— Avez-vous commencé à remettre?

— Non, pas encore, je viens de vous le dire; la chose m'est impossible maintenant, j'ai trop de dépenses.

— Quand donc sera-t-elle faisable? Quand vous proposez-vous enfin de régler vos comptes?

JE RÉGLERAI QUAND JE SERAI MARIÉ

— Vous réglerez quand vous serez marié!

Admirable! mon garçon, admirable, en vérité, l'idée de faire payer un jour vos folies de jeunesse par la femme et les enfants!

Ainsi donc, vous allez continuer à vous amuser gaiement, à gaspiller votre argent avec vos amis et vos *blondes*, à puiser largement dans la caisse du patron, et plus tard, plus tard, quand vous serez marié, vous paierez tous ces emprunts!

Vous forcerez votre femme à économiser sur se toilettes, vous imposerez des sacrifices à vos petits enfants, vous leur refuserez les plaisirs de leur âge, vous les ferez vivre chichement à la maison... Tout cela pour rembourser les quelque deux ou trois mille piastres que vous devrez alors au patron!...

Vraiment, le plus fin des diables n'aurait rien pu inventer de mieux!

Tenez, jeune homme, jouons cartes sur table. Je vais être bon diable pour vous et vous dire franchement ce que votre ange gardien vous aurait dit à ma place, si vous l'aviez consulté.

Vous êtes dans une illusion complète, pour ne pas dire dans la mauvaise foi la plus coupable, en vous imaginant qu'une fois marié, vous pourrez payer ces emprunts frauduleux.

Il surviendra chaque jour quelque difficulté nou-

velle qui vous empêchera de mettre de l'argent de côté, et votre conscience restera chargée de ces milliers de piastres, prises autrefois pour satisfaire vos caprices de garçon.

De plus, appelons les choses par leur nom. Mettons de côté tous ces prétextes futiles que vous vous donnez pour excuser votre conduite.

« Vous empruntez », dites-vous.

Oui, à la façon de l'homme qui, pénétrant dans le vestibule d'une maison, emprunte un capot de fourrure, pour l'hiver, avec l'intention bien arrêtée de le remettre à son propriétaire, plus tard,... au printemps ou dans le cours de l'été, quand il n'en aura plus besoin.

Vous empruntez!

Oui, comme le filou qui entre dans une chambre à la dérobée, et emprunte une montre ou l'argent des tiroirs. Plus tard, quand il sera en moyens, il remettra le tout fidèlement, parole d'honneur!

Vos prétendus emprunts sont tout simplement des vols, et malgré vos grands airs de Monsieur, je vous donne le nom véritable qui vous convient.

Vous êtes un vulgaire escroc,... *un voleur!*

Au revoir, jeune homme!...

Un dernier conseil avant de nous quitter... Cessez vos emprunts à la caisse, restituez au plus tôt ce que vous avez pris à votre patron,... autrement, nous avons bonne chance de nous revoir un jour... au pénitencier ou chez le diable!

QUATORZIÈME CAUSERIE

SPÉCULATION ET CONSCIENCE

Commerçants, industriel, spéculateurs, etc., en visite chez le diable. — Premier client : Le marchand de nouveautés et le diable. — Les industries du marchand. — La clientèle des femmes coquettes. — La banqueroute. — Deuxième client : Le marchand épicier et le diable. — Les petites recettes à l'usage de l'épicier. — La vente des boissons fortes. — Du dimanche. — Assurance et feu. — Troisième client : L'habitant et l'ouvrier en visite chez le diable. — Les trucs de l'habitant. — Epilogue : Au diable la morale du diable!

Faire de l'argent, en faire vite, en faire beaucoup, est, de nos jours, la grande préoccupation de nombre de commerçants, d'industriels, de brasseurs d'affaires.

Autrefois les petits boutiquiers et les marchands, satisfaits de modestes bénéfices, vivaient bonnement selon leurs moyens, au jour le jour, sans ambition mais aussi sans gêne; leur vie était douce et leur conscience tranquille.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela.

Une fièvre de spéculation s'est emparée des têtes

et les tient sans cesse en ébullition : on s'agite, on se pousse de l'avant. C'est à qui distancera ses rivaux, à qui éclipsera ses voisins par l'étalage d'un luxe plus tapageur et plus fastueux. Une maison commode et simple ne suffit plus, il faut une riche résidence et des meubles de prix. On rougirait de porter des habits communs, il faut s'habiller de drap fin et donner à la femme et aux enfants des robes de soie et de coûteuses toilettes... L'ambition et les dépenses extravagantes n'ont plus de limites, parce que la soif du plaisir, la recherche d'une vie matérielle, voluptueuse et sensuelle, sont devenues, elles aussi, insatiables. C'est là, semble-t-il, le mobile unique de notre activité, le but même de l'existence.

La vieille appréciation païenne reprend le dessus dans nos sociétés modernes... Honneur aux riches! Ils vivent bien, ils s'habillent bien; à eux l'estime, la considération, le respect. Maudits soient les pauvres! Ce sont des naufragés de la vie, des gueux, des gens de rien.

Le commerce est devenu un vrai champ de bataille où des milliers de concurrents s'élancent à la fois, se heurtent et se bousculent.

Malheur à ceux qui tombent (ils sont nombreux!) les autres leur passent sur le corps en poussant un cri sauvage.

Un rival à terre!

Une chance de plus pour moi pour m'enrichir!

Et avec une ardeur nouvelle, ils font la chasse aux dollars.

SPÉCULATION ET CONSCIENCE

Dans cette fièvre de spéculation, au milieu du brouhaha des affaires, la conscience a bien de la peine à élever une voix que, d'ailleurs, on a tout intérêt à ne pas entendre...

Elle parle de justice et de droits à respecter, de lois inflexibles qui doivent régler les transactions commerciales; elle condamne des spéculations avantageuses, mais louches, des industries qui font tomber les dollars dans la poche, mais en faisant, en même temps, de larges brèches à l'équité, aux droits du prochain.

Que tout cela est gênant pour des hommes qui veulent s'enrichir à tout prix! On préfère certaines maximes du monde, bien plus accommodantes, et l'on invoque toutes sortes de prétextes spécieux pour justifier une conduite qui ne suit pas toujours la ligne droite.

— Impossible de faire des affaires, si l'on s'en tient strictement aux lois de l'Eglise.

— Je ne veux pas voler, oh! non, mais je joue au plus fin et je profite de la chance quand elle se présente... Qu'est-ce mal y a-t-il à cela?

— Les prêtres n'entendent rien au commerce. Qu'ils nous laissent donc tranquilles avec leurs sermons!

D'ailleurs, je fais comme les autres : c'est le seul moyen de réussir...

Et les hommes qui parlent de la sorte tiennent cependant à passer pour gens honnêtes; ils se disent chrétiens, ils connaissent leur religion, ils savent qu'ils auront à rendre compte un jour de leurs opérations à un juge qui ne se contentera ni d'excuses frivoles, ni de raisons mondaines.

Pourront-ils alors faire approuver leurs comptes? Justifieront-ils les moyens qu'ils emploient aujourd'hui pour amasser de l'argent?

Disons-le franchement : nombre de ces habiletés prétendues sont tout simplement des escroqueries. Le diable les conseille à des hommes peu scrupuleux et dont tout le programme commercial pourrait se résumer en ces quelques mots :

Soutirer à l'acheteur autant d'argent que possible, en profitant de son ignorance ou en abusant de sa simplicité pour le tromper habilement.

Faisons une promenade à travers le monde des affaires et de la spéculation. Prêtons l'oreille aux conseils perfides que le diable donne à ceux qui veulent devenir riches, à tout prix, de n'importe quelle manière.

COMMERÇANTS, INDUSTRIELS ET SPÉCULATEURS EN VISITE CHEZ LE DIABLE

Le diable, à son bureau. — Quelle foule ce matin! mon bureau est encombré et je vois encore dans la

rue toute une longue procession de solliciteurs. Que me veulent donc ces gens-là?

Messieurs, qu'y a-t-il pour votre service?

Le *foreman* de la délégation. — Monsieur, je suis chargé de parler au nom de tous; du reste, notre demande est la même.

Nous sommes des catholiques, appartenant à des professions diverses : marchands, industriels, spéculateurs et habitants... Notre désir est le même aussi : nous voulons de l'argent, mais il y a dans la religion un commandement qui nous gêne beaucoup, c'est le septième : « Bien d'autrui ne prendras ni retiendras à ton escient. »

Vous le savez, Monsieur, être strictement honnête en affaires, c'est petit profit. D'autre part, agir malhonnêtement, en mettant la main dans la poche du prochain, serait s'exposer au pénitencier, et, de plus, donner franchement son âme au diable, ce qui nous répugne, je l'avoue...

N'y aurait-il donc pas moyen d'éviter ce double écueil? de tourner cette difficulté? Ne pourrait-on pas faire de l'argent sans que la conscience criât trop fort et sans avoir rien à craindre de la loi et de la justice?

Le diable. — Mais certainement, Messieurs, certainement, la chose est possible.

Je saisis votre pensée.

Vous désirez savoir comment, en affaires, on doit s'y prendre pour jouer au plus fin et s'enrichir sans avoir l'air de dérober le bien d'autrui?

Je vous l'enseignerai bien volontiers. Aujourd'hui,

bon nombre de catholiques pratiquent ces habiletés et s'en trouvent bien... au moins pour le présent.

Mais vous êtes de conditions trop différentes pour que je puisse vous instruire tous à la fois.

Ayez donc l'obligeance de vous présenter l'un après l'autre.

(Tous sortent, à l'exception d'un seul.)

PREMIER CLIENT : LE MARCHAND DE NOUVEAUTÉS ET LE DIABLE

— Monsieur, je suis un marchand de nouveautés. Je n'ai fait jusqu'ici que des profits bien modestes dans mon commerce et je désirerais voir augmenter mes bénéfices.

Moi aussi, je voudrais devenir riche, comme tel et tel de mes confrères. Leur commerce n'est pas plus étendu que le mien et pourtant les voilà qui achètent des maisons, placent de l'argent en banque et font les gros messieurs.

Ils ont sans doute un secret que j'ignore et que je voudrais bien savoir. Pourriez-vous me l'apprendre?

Le diable. — Bien volontiers, Monsieur.

Vous avez probablement négligé dans votre commerce certaines petites industries, faciles à pratiquer, parfaitement à l'abri des lois et qui, en peu d'années, arrondissent joliment la bourse d'un marchand habile.

Je vais vous les faire connaître, asseyez-vous.

LES INDUSTRIES DU MARCHAND

Première industrie. — Il y a, vous le savez, une manière de faire glisser l'étoffe sur la mesure, qui l'allonge, au profit du marchand...

Enseignez-la à vos commis et voyez à ce qu'ils la pratiquent.

Deuxième industrie. — Vous avez parfois en magasin des marchandises avariées ou de qualités inférieures qui se vendent mal en plein jour, ou sur lesquelles vous devriez faire un rabais considérable...

Ne les mettez sur le comptoir que le soir, à la lumière du gaz, et, quand les clientes de dix heures arriveront, vendez-leur ces étoffes au plein prix.

Vos commis ne seront pas fâchés de prendre cette petite revanche sur les acheteuses qui les tiennent sur pied à de pareilles heures de nuit.

Troisième industrie. — N'ayez pas de prix fixe!

Profitez hardiment de toutes les chances qui se présenteront. Si vous avez affaire à un brave homme d'*habitant*, ou à quelque personne naïve, disposée à croire tout ce que vous direz, vendez le plus cher possible, tout en jurant bien fort que c'est bien juste si vous ne perdez pas d'argent dans le marché.

Quatrième industrie. — La clientèle des femmes coquettes.

Une des principales ressources, pour augmenter vos bénéfices, sera de vous assurer la clientèle des femmes coquettes et dépensières de votre quartier.

Elles font, d'ordinaire, la fortune des marchands habiles.

Etudiez bien leurs habitudes et leur tempérament, et quand Mme X... ou Z... entrera au magasin, vite, accourez pour la servir vous-même.

Etalez à ses regards tout ce que vous avez de plus beau, de plus riche, de plus à la mode dans vos marchandises. Puis faites appel à vos plus belles phrases. Soyez éloquent.

Dites-lui comme ces étoffes chatoyantes iraient bien à sa complexion, comme ces rubans lui donneraient bonne mine, quelle magnifique occasion ce serait de renouveler ses toilettes et celles de ses filles... Du reste, par égard pour une cliente aussi constante, vous lui laisserez ces étoffes au prix coûtant,... sans un sou de bénéfice.

La femme commence à être fascinée par la tentation,... l'envie lui monte au cœur... Elle va dire oui,... mais une pensée l'arrête...

Son mari lui a strictement défendu toute nouvelle dépense... Va-t-elle passer outre et s'exposer à une scène déplaisante à la maison?

Vous lisez tout cela sur son visage.

Bien vite, venez au secours de la pauvre femme.

Offrez-lui un crédit à longue échéance. Vous vous rattraperez tout à l'heure sur le prix, car Mme X... n'a pas la moindre idée de ce que ces étoffes peuvent valoir. Elle paiera ce que vous voudrez.

Enfin, vous triomphez. Votre cliente venait au magasin pour acheter une aune de coton; elle en sort avec de belles étoffes et cinquante piastres de dette.

Dans six mois, quand le mari recevra le billet, il y aura une scène orageuse à la maison.

L'homme s'emportera contre sa femme et contre vous. Il vous accusera de le ruiner, parce que vous poussez sans cesse sa femme à la dépense.

Laissez-le dire.

Il sera bien obligé, en définitive, de payer ces comptes, et, à la première occasion, vous recommencerez avec le même succès.

Cinquième et dernière industrie : la banqueroute. — Si ces finesses ne vous mènent pas [illegible] au résultat désiré, alors recourez aux grands moyens, préparez une banqueroute...

— Une banqueroute! mais, Monsieur, pour le marchand, c'est la ruine!

— Pas toujours, mon ami, pas toujours... J'ai connu plus d'un marchand qui, par des banqueroutes successives et bien combinées, est arrivé à mettre de côté de belles sommes d'argent.

Le tout est de bien préparer le coup.

Voici comment vous pourrez vous y prendre :

Pendant quelque temps, soyez honnête, strictement honnête en affaires, payez régulièrement vos fournisseurs et faites-vous la réputation d'être un homme exact, suivant de près son commerce.

Puis, quand on aura pleine confiance en vous, faites des commandes considérables, remplissez bien

votre magasin. Alors vendez au rabais, vendez argent comptant, vendez à n'importe quel prix. S'il vous faut prendre des billets, faites-les mettre au nom de votre femme, qui, séparée de biens avec vous, sera ainsi à l'abri de la loi.

Ensuite, sous forme de cadeaux, placez en dépôt chez vos parents ou chez des amis sûrs ce que vous avez de plus riche dans le magasin

Enfin, réservez-vous quelques milliers de piastres pour les jours de famine, puis déclarez banqueroute.

Vous offrirez hardiment à vos créanciers déconfits quelques dix cents dans la piastre. Ils devront s'en contenter.

Deux ou trois faillites de la sorte vous mettront dans vos affaires... et au mieux avec le diable.

Au revoir, Monsieur... Au suivant!

DEUXIÈME CLIENT : LE MARCHAND ÉPICIER ET LE DIABLE

— Monsieur, je suis marchand épicier.

C'est un métier où l'on doit être très honnête, et je l'ai été jusqu'à ce jour. Mais les profits sont petits,... l'argent rentre si lentement!... Je voudrais aller plus vite en besogne. Ne pourriez-vous pas m'indiquer quelques recettes pour atteindre ce but?

Le diable. — Bien volontiers, mon ami. Voyons, repassons les recettes à l'usage des épiciers pour faire de l'argent.

Première recette. — Vous connaissez, n'est-ce pas, les secrets de la pesée? En donnant à la balance une légère inclinaison de votre côté, en y jetant, d'une certaine manière, sucre et café, vous la ferez fléchir plus facilement et ainsi vous gagnerez quelques onces sur chaque client.

Ce sera peu de chose sans doute, mais l'opération, répétée une centaine de fois par jour, ne laissera pas de vous donner de jolis bénéfices à la fin de la semaine et du mois.

« Les petits ruisseaux font les grandes rivières », dit le proverbe.

Deuxième recette. — En manipulant adroitement vos marchandises, vous pourrez faire des bénéfices considérables.

Donc : du plâtre dans la farine.

De la chicorée dans le café.

De l'oléomargarine (beurre de gras de bœuf) dans votre beurre de vaches.

De la mélasse ou de la cassonade dans votre sirop d'érable.

Sur dix œufs frais, deux ou trois qui soient douteux.

Dans un minot de bonnes patates, un quart de celles qui, l'hiver passé, gelèrent dans votre cave.

Vous n'êtes pas pour supporter seul toute cette perte : vos clients devront bien en avoir leur part.

Vous avez ainsi mille ressources d'augmenter vos profits, sans qu'il y paraisse. Mais j'arrive maintenant à des moyens plus sérieux.

Troisième recette : vente de boissons fortes. — Vous avez, n'est-ce pas, une licence pour la vente des spiritueux!

— Oui, Monsieur, je puis vendre au gallon.

— A la bonne heure! Si vous êtes adroit, c'est là ce qui vous donnera le plus d'argent.

En arrière de votre magasin, ayez un petit réduit secret où vous offrirez un verre de whisky aux pratiques ordinaires.

Cela vous aidera d'abord à conserver votre clientèle et même à la revoir plus souvent.

Ensuite, bien des hommes, amorcés par ce coup d'appétit, vous achèteront la bouteille entière avant de sortir du magasin. Enfin, certaines femmes, attirées par votre obligeance, accepteront, elles aussi, ce petit coup d'encouragement. Elles se trouveront faibles; elles éprouveront tout à coup des douleurs d'estomac, une lassitude générale; un doigt de *whisky* avec de l'eau et du sucre leur rendrait leur belle humeur... Même de nouvelles clientes vous viendront, quand ce petit secret sera discrètement connu dans le quartier.

LA VENTE DU DIMANCHE

Le dimanche, tenez votre magasin fermé, bien entendu, mais laissez la porte de côté ouverte pour les initiés. On se passera bien vite le mot d'ordre à la ronde.

Montrez-vous très accommodant pour ceux qui, ce jour-là, auraient besoin d'un flacon de gin ou de whisky pour la maison. Acceptez leurs raisons de bonne grâce...

Il est survenu de la visite inattendue.

La femme est indisposée...

Le petit dernier a mal au ventre, un punch bien chaud lui fera du bien...

Tout cela est faux, vous le savez. Cet homme est un ivrogne; il laisse sa famille dans la misère; il a déjà beaucoup trop de boisson dans le corps. N'importe! prenez son dollar et donnez-lui un flacon de whisky.

S'il vous envoie son petit garçon ou sa petite fille, vendez encore, pourvu que l'enfant ait l'argent en main.

La pauvre petite! elle fait pitié à voir, à peine vêtue de misérables haillons! Ses yeux sont rouges, elle a pleuré; sa voix tremble en demandant la boisson maudite qui cause tant de misères à sa mère... Mais le père a menacé de battre l'enfant si elle ne lui rapportait pas de boisson.... Elle a eu peur... Vendez quand même, sans regarder la petite malheureuse.

Ce sera une piastre de plus dans votre tiroir.

Enfin, si vous voulez employer le grand moyen de devenir riche tout d'un coup, je vais vous l'enseigner... mais prudence! approchez-vous, je vous le dirai tout bas à l'oreille.

Quatrième recette : assurance et feu. — Faites des

achats considérables, puis prenez une forte assurance sur votre magasin.

Un beau soir que vous serez seul, oubliez à la cave ou au grenier. tout près de caisses d'emballages ou de votre provision d'allumettes, une forte lampe bien remplie de pétrole, et disposée de façon que, pendant la nuit, elle tombe ou éclate en morceaux...

Fermez tout à clef et rentrez tranquillement chez vous.

Bientôt vous entendrez sonner l'alarme du feu et vous rirez du bon tour que vous avez joué à l'assurance et à vos créanciers.

Voilà, Monsieur... Au suivant!

TROISIÈME CLIENT : L'HABITANT ET L'OUVRIER EN VISITE CHEZ LE DIABLE

Le diable. — Un habitant, un ouvrier en visite chez moi! cela n'arrive pas souvent... Voyons, mes amis, qu'y a-t-il pour votre service?

L'habitant. — Moi aussi, Monsieur, je voudrais *jouer au plus fin*, mais, vous le savez, je n'ai pas grande instruction. Ne pourriez-vous pas m'aider de quelques bons petits conseils?

Le diable. — Mais oui, de bon cœur. Vous ne vous attendez pas, bien entendu, à faire de gros profits, comme ces messieurs de la ville; pourtant, avec un peu de finesse, il y aura aussi moyen pour vous de

gagner, sinon des louis d'or, au moins de bonnes piastres sonnantes.

Ouvrez les deux oreilles et écoutez.

Quand vous irez vendre du foin à la ville, mettez le beau foin sur le dessus de la charge, bien en vue; le mauvais, le foin rouge, au milieu, et affirmez hautement à l'acheteur que le tout est de première qualité.

Si vous devez vendre votre foin à la pesée, avant de partir, jetez une demi-douzaine de seaux d'eau dans la voiture, mettez du foin sec par-dessus et faites-vous payer argent comptant.

Le bourgeois verra bien qu'un habitant est assez fin pour lui jouer des tours.

Vous offrez des patates en vente : les grosses en dessus, les petites et les pourries, au milieu.

Même truc pour le beurre.

Du beau beurre frais, bien appétissant sur le haut de la tinette, le beurre de l'an dernier au centre; à moins que vous n'ayez l'audace de cet habitant qui, l'an dernier, vendait à Montréal des tinettes de glace, avec une couche de beurre par-dessus. Mais le tour est dangereux et ne peut pas se répéter... Aussi, je n'ose pas vous le conseiller. Tenez-vous-en à l'autre; regardez la bourgeoise, bien en face, d'un air honnête et naïf.

Elle vous achètera votre beurre et le paiera un bon prix.

Inutile de vous indiquer en détail les petits profits que vous pouvez faire sur les autres produits de votre ferme. Vous les connaissez.

De l'eau dans le lait.

Des œufs avancés mêlés aux œufs frais.

Du sirop d'érable fabriqué avec de la cassonade etc., etc.

Quand vous aurez à vendre des animaux, là vous pourrez opérer plus en grand; mais l'exposé de ces finesses nous prendrait trop de temps.

Consultez les maquignons.

Ils en savent aussi long que le diable.

A L'OUVRIER

Quant à vous, mon brave homme d'ouvrier, je n'ai pas grand'chose à vous répondre. Votre métier vous force, pour ainsi dire, à être honnête.

Tout ce que vous pouvez faire, c'est d'essayer de tricher le patron, en vous faisant payer de la besogne que vous n'avez pas faite, des journées de travail que vous avez passées à l'auberge, avec les camarades.

Tâchez aussi de mettre la main sur tout ce qui pourra être utile à la maison : des clous, des vis, de la peinture, du bois, du vernis, etc., etc.

Le bourgeois est assez riche pour vous payer ces bagatelles-là.

Mais, par exemple, pour vous, le grand moyen de sauver de l'argent sera de faire des dettes chez le boucher, chez le boulanger, surtout chez le marchand pour habiller votre femme en dame et vos jeunes

filles en élégantes demoiselles... puis de ne pas payer vos dettes... 'aites exception pour l'aubergiste seulement, afin de ne pas vous fermer la porte de ce lieu de consolation.

Au revoir, Messieurs..

Au suivant!

AUTRES CLIENTS

Le diable, impatienté. — Comment! encore toute une troupe de solliciteurs!... Mais on n'en finira donc pas ce matin!...

— Monsieur, nous sommes des contracteurs de travaux publics, des entrepreneurs, des jobbers au service du gouvernement...

Le diable, avec humeur. — Comment! Messieurs, vous, des entrepreneurs, des contracteurs de travaux publics au service du gouvernement, vous venez demander au diable des conseils pour faire de l'argent!...

Mais vous vous moquez de moi. Je n'ai rien à vous apprendre... Allez, messieurs, vous êtes tous de force à en remontrer au diable en personne!

Ils sortent...

ÉPILOGUE

La bande e. 'ère des solliciteurs est réunie autour de son président. Celui-ci prend la parole.

— Messieurs, dit-il, vous venez d'entendre les co seils que le diable nous donne pour faire de l'arger pour le faire vite et n'avoir rien à craindre de justice ni de la prison. Mais, avez-vous remarq pendant qu'il parlait comme il clignait de l'œil comme sa physionomie semblait narquoise et m queuse?... Il avait l'air d'un homme qui cherche duper des imbéciles... Tout cela ne me dit rien bon.

Après tout, nous sommes des catholiques...

Aucun de nous, je pense, ne veut aller droit ch le diable, après la mort... Or m'est avis qu'en su vant ces conseils, nous prendrions juste ce chemin-l

Voici donc mes conclusions :

Je préfère avoir moins d'argent et continuer faire un commerce honnête.

Je préfère une conscience tranquille aux dolla qui entreraient par la mauvaise porte.

En un mot, je préfère la loi de Dieu aux consei du diable... Qu'en pensez-vous?

Tous. — Nous sommes du même avis. Pour êt heureux en ce monde et en l'autre, la meilleure hab leté est encore et sera toujours d'être honnête e affaires.

Au diable les finesses qui ont besoin d'ombre pou réussir!...

QUINZIÈME CAUSERIE

MÉDISANCES ET LANGUES MÉDISANTES

Coups de poing et coups de langue dans le ménage. — Pourquoi ces coups de langue? — De la triste besogne que deux langues médisantes peuvent faire dans un quart d'heure. — La femme de M. X... reçoit son paquet. — Celui des jeunes filles. — Au tour des garçons, maintenant. — Récapitulation. — Autres exploits de langues médisantes. — Premier exploit : « Si vous saviez ce que Mme X... a dit de vous!... » — Deuxième exploit : « Que vous êtes naïve, ma chère! » — Troisième exploit : « Soyez donc prudente dans vos relations. » — Maggie Sullivan et le juge Lynch

COUPS DE POING ET COUPS DE LANGUE

Les coups de langue font souvent plus de mal dans les ménages que les coups de poing. Le coup de poing est brutal. C'est l'acte d'un homme qui, emporté par une passion violente, frappe avant de réfléchir. Mais tout blâmable que soit cet acte, l'homme qui s'en rend coupable peut, cependant, avoir un bon cœur au fond. L'emportement passé,

il regrettera sa faute et cherchera à la faire oublier par des excuses et des obligeances de toutes sortes.

Le coup de langue, lui, se donne à froid, sans excitation nerveuse, par pure méchanceté et malice. Il frappe sans remords, blesse sans pitié et fait des plaies qui ne sauraient guérir.

C'est la médisance, l'arme des faibles et des lâches...

La médisance qui frappe dans le dos, à la dérobée, jamais en face...

La médisance, l'ennemie la plus redoutable de la charité chrétienne tant recommandée par Notre-Seigneur.

Elle divise les familles, brouille les meilleurs amis et engendre partout des inimités et des haines souvent irréconciliables.

Dans un village ou un quartier de la ville, quelques langues médisantes suffisent parfois pour diviser les familles et créer entre les citoyens des animosités qui dureront longtemps, sinon toujours.

Certaines passions, la colère, par exemple, le blasphème, l'ivrognerie, sont, plus spécialement, des passions d'hommes. D'autres, au contraire, et la médisance est de ce nombre, s'acclimatent plus volontiers dans le cœur de la femme. Leurs occupations sont moins absorbantes, leurs loisirs plus nombreux, elles aiment à voisiner, à visiter leurs amies, à causer pendant des heures et des heures. Or, les femmes qui, d'ordinaire, réussissent le mieux à ce triste métier, sont les grandes visiteuses et les causeuses inta-

rissables. Elles savent tout, elles ramassent tout. Pareilles à ces employés de ville qui passent le matin le long des rues, pour ramasser les déchets mis à la porte des maisons, ces femmes font chaque jour leur tournée quotidienne, afin de recueillir les misères des familles, et de les colporter ensuite dans le quartier.

POURQUOI CES COUPS DE LANGUE?

Quels motifs les poussent donc à ces malheureux coups de langue?

Disons-le franchement.

Le motif de ces coups de langue est, le plus souvent, une jalousie mesquine qui fait tenir dans l'ombre les qualités du prochain, pour prendre un malin plaisir à étaler ses défauts en pleine lumière.

Le motif de ces coups de langue est une vanité secrète qui se donne des airs de vertu, en faisant connaître les fautes des autres; on ne l'avoue pas, mais le fait existe.

Il y a toujours une comparaison silencieuse entre ce que sont les autres et ce que nous croyons être nous-mêmes, et cette comparaison est tout à notre avantage, bien entendu.

— Cette personne est dépensière; moi, je suis économe.

Elle n'a pas d'ordre chez elle; moi, je sais tenir ma maison.

Cet homme boit.

Moi, je suis sobre.

Il a le cerveau mal équilibré, il manque de tout de jugement...

Moi, j'ai la tête solide... Je sais conduire mes affaires... Je suis un modèle de tact et de savoir-faire.

Ainsi, tout en nous donnant la satisfaction de dire du mal du prochain, nous pensons secrètement du bien de nous; tout en nous rendant désagréable au prochain, nous offrons à notre personnalité vaniteuse un encens qui lui est très suave.

Enfin ces coups de langue sont la vengeance de personnes qui cherchent à calmer leur irritation nerveuse en déchirant la réputation de leurs ennemies. Elles oublient combien sévère est la loi de Dieu sur ce point.

Faire une médisance en matière légère est un péché véniel.

La faire en matière grave est toujours aussi une faute grave, pourvu toutefois que l'advertance ait été suffisante.

L'autre jour, j'ai surpris par hasard la conversation de ma portière, une médisante des plus habiles, avec son amie, Mme X..., non moins bonne médisante elle-même et non moins habile.

Je l'avoue, je restai stupéfié de la somme de médisances que deux langues de femmes peuvent fournir dans l'espace d'un petit quart d'heure. Jugez-en vous-même.

DE LA TRISTE BESOGNE QUE DEUX LANGUES MÉ[illegible]
PEUVENT FAIRE EN UN QUART D'HEURE

— Ah! c'est vous, chère Madame X... Que je suis donc heureuse de vous voir! A propos, savez-vous ce qui est arrivé hier soir à M. Z..., notre voisin?

— Non, Madame, quoi donc?

— Je vous le dirai, parce que vous êtes une personne prudente et que vous ne le redirez à personne.

— Oh! pour cela, non, bien sûr.

— Eh bien! hier soir, M. Z... est rentré ivre à la maison.

Il a fait des scènes d'enfer à sa femme et à ses enfants. C'était affreux!

— Ah! vraiment. Mais cela ne m'étonne pas...

Ce n'est pas la première fois que la chose lui arrive.

— Et moi qui croyais qu'il ne buvait jamais!

— Oh! oui, ma très chère, il boit, et depuis bien des années déjà... Mais, entre nous, ce n'est pas tout à fait sa faute...

— Comment cela?

— Cet homme n'a point de bonheur à la maison. Il n'a pas du tout la femme qu'il lui faudrait. Voilà pourquoi il s'est jeté à la boisson.

LA FEMME DE M. X... REÇOIT SON PAQUET

... Voyez-vous, Madame, cette femme est toujours d'une humeur maussade à la maison... Pas d'esprit d'économie, pas d'ordre dans son ménage; tout y est sens dessus dessous... Elle ne songe qu'à courir les rues pour faire admirer ses belles toilettes...

Oh! à propos, savez-vous l'aventure qui lui est arrivée la semaine dernière?

— Non, quoi donc?

— Son mari l'a surprise prenant de l'argent dans le tiroir. De là une scène, des cris, des pleurs, des reproches. Enfin, d'un revers de main, le mari furieux lui a aplati sur la tête son chapeau à grandes plumes...

— Il a bien fait! Vraiment cette femme a bonne grâce à faire la fière, quand elle n'est qu'une voleuse, après tout. Ah! je m'explique maintenant pourquoi elle se pavane avec des robes si riches et s'achète de nouveaux chapeaux à chaque saison... Cependant, je ne l'aurais pas cru capable de tomber si bas.

— Que voulez-vous, ma chère, une femme coquette est capable de tout... D'ailleurs, c'est bien le cas de dire : « Telle mère, telle fille. » J'ai connu la mère de Mme X... C'était une femme sans tête et

sans ordre. Elle gâta sa fille qui, à son tour, est en train de gâter ses enfants...

LE PAQUET DES JEUNES FILLES

— Pourtant, Madame, les petites filles de Mme X... ont l'air assez bonnes... On les voit souvent à l'église.

— Oui, mais pas pour prier. Elles viennent faire admirer leur toilette et critiquer celles des autres. Tenez, pas plus tard qu'hier, je les examinais pendant la messe. Elles n'avaient pas le nez dans leur livre de prières, croyez-le bien, mais elles ont passé tout le temps à chuchoter entre elles et à faire des remarques sur leurs voisines... Je m'y connais en dévotion... ces filles-là n'en ont point. On les voit à l'église à six heures... et on les rencontre sur les rues à des neuf et dix heures du soir...

— Ont-elles des amoureux?

— Sans doute, Madame.

L'autre soir, je revenais de chez mon gendre, quand j'aperçus l'aînée, Célina, qui se promenait au bras d'un jeune homme... Dès qu'elle me vit revenir, elle lâcha bien vite le bras de son amoureux et fit semblant de se moucher pour se cacher le visage, mais je l'avais bien reconnue... allez!

Or savez-vous qui était son compagnon, à dix heures du soir?... Charles M...

— Comment! Charles M..., ce vagabond qui a déjà tant fait parler de lui dans toute la ville!

Mais aucune fille honnête ne voudrait de sa compagnie... Ah! j'en sais long sur son compte... Et Célina se promenait avec lui?

— Mais oui, « qui se ressemble s'assemble », vous savez. Cela fera un joli ménage, en vérité!

Sa sœur cadette est aussi folle qu'elle. C'est une coquette qui ne songe qu'à s'amuser et à se faire admirer des jeunes gens... L'autre jour, par charité, j'ai voulu lui donner un bon avis... Ah bien oui! Savez-vous ce qu'elle m'a répondu de son petit air pincé?... « Madame, je vous prie de garder vos conseils pour vous... Quand j'en voudrai, je les demanderai à mon confesseur. »

Peut-on être plus insolente?

Ah! chère Madame, je vous le dis : cette maison-là s'en va à la ruine... Les jeunes filles sont en train de se perdre, et les garçons sont déjà perdus!...

AU TOUR DES GARÇONS MAINTENANT

— Oui, Madame, je le tiens de bonne source. Henri et Gustave, les deux aînés, se conduisent mal, très mal...

Ils passent leurs soirées au club à jouer et à boire Ils ne font plus de religion et si tout ce que

l'on dit est vrai, leur conduite est loin d'être honorable...

— Ah! Seigneur, que tout cela est triste! Ce pauvre M. Z..., je le plains de tout mon cœur, car c'est un brave homme. Si seulement il avait eu la chance d'avoir une femme comme vous!...

— Ah! chère Madame, vous me confondez... J'ai mes défauts, moi aussi.

— Allons donc! vous êtes trop modeste et trop bonne; voilà vos défauts.

Au revoir, chère Madame X... Je vais faire mon heure d'adoration à la paroisse.

— Au revoir, Madame.

RÉCAPITULONS

Donc, d'après la charitable conversation de ces dames :

1° M. Z... est un ivrogne.

2° Mme Z..., sa femme, une femme sans tête et sans ordre dans sa maison,... une coquette,... une voleuse!

3° Sa mère ne valait pas mieux.

4° Les jeunes filles sont de petites folles qui ne font que courir les rues pour montrer leurs toilettes et chercher des admirateurs.

5° Charles M..., celui qui courtise Célina, un vagabond, un jeune homme sans honneur et sans réputation.

6° Les deux garçons, Henri et Gustave, des joueurs, des buveurs, des coureurs, etc., etc.

Total : quelque six réputations fortement avariées par ces deux langues de femme, et tout cela dans l'espace d'un petit quart d'heure!

QUELQUES EXPLOITS DE LANGUES MÉDISANTES

Premier exploit

— Chère Madame, hier soir, j'ai rencontré votre cousine, Mme X..., elle m'a parlé de vous.

— Ah! et que vous a-t-elle dit?

— Tenez, réflexion faite, je crois qu'il vaudrait mieux ne pas vous le répéter... cela vous ferait peut-être de la peine.

— Oh! pas du tout, chère Madame. Vous ne me connaissez donc pas? Je ne suis pas femme à me fâcher pour un mot, ni à crier pour une piqûre d'épingle. J'aimerais bien, tout de même, savoir ce que ma cousine a dit de moi.

— Puisque vous y tenez, je vais vous le répéter. Elle trouve votre toilette de printemps très élégante, mais elle a ajouté : « Cela a dû coûter cher au mari, je le crains bien. »

— Ah! ma cousine craint que ma toilette n'ait coûté cher à mon mari! Mais je vous demande un

peu, qu'est-ce que cela lui fait? Je ne lui ai pas emprunté d'argent pour m'habiller.

— Madame, je lui ai précisément fait une remarque dans ce sens.

— Cette cousine-là est une grande sotte! Elle se mêle toujours des affaires des autres et ferait bien mieux de s'occuper de sa maison... Tout y est au gaspillage et à l'abandon... ses enfants sont élevés dans la rue... Ah! elle trouve mes toilettes élégantes!... A coup sûr, on ne lui fera jamais pareil compliment à elle qui se fagotte en vrai mardi-gras... Toutes les dames en rient... et les hommes se retournent pour regarder.

Soyez tranquille, je ne suis pas fâchée, mais la prochaine fois que je recontrerai Mme X..., je lui servirai un petit plat de ma façon, et je vous prie de croire qu'il ne manquera ni sel ni poivre...

Merci, Madame, au revoir!

Résultat : Quelques jours plus tard, bataille de cousines; — coups de bec et coups de langue; — brouillées pour plusieurs années.

Deuxième exploit

— Chère Madame, vous le savez, je suis votre amie. Me permettriez-vous de vous donner un conseil qui pourrait vous être utile?

— Mais certainement, Madame, très volontiers.

— Voici. Vous voyez beaucoup Mme R..., vous lui

contez tous vos petits secrets de ménage. Madame R... est une bonne âme, j'en suis certaine, elle n'y entend pas malice, sans doute, mais elle ne sait pas tenir sa langue, cette femme-là. Tout ce que vous lui confiez en secret, elle le redit ensuite à son mari.

— Pas possible!

— Mais oui, ma chère. Hier soir mon mari a rencontré le sien au club; ils ont bien ri ensemble de vos naïvetés... Mon mari m'en a parlé à la maison.

— Ah! ils ont ri de mes naïvetés!... C'est bien, Madame, je vous remercie de votre avis.

A la prochaine visite, Mme R... aura autre chose que des confidences... L'on ne se moquera plus de moi au club, soyez-en sûre...

Au revoir, Madame.

Résultat : Bataille entre la naïve et la rapporteuse; — coups de bec et coups de langue; — femmes ennemies pour longtemps.

Troisième exploit

— Ma chère, vous êtes si confiante, si bonne! vous croyez que tout le monde vous ressemble... Mais, je vous en prie, dans votre intérêt, soyez donc plus prudente dans vos relations sociales.

Vous voyez beaucoup Mme C... Vous ne savez donc pas que, de ce temps-ci, cette femme fait beau-

coup parler d'elle... Je ne veux pas dire qu'elle se conduit mal... Oh non! mais c'est une femme légère et coquette, qui dépense bien de l'argent en toilettes.

Tenez, pas plus tard qu'hier soir, son mari lui a fait une scène affreuse à la maison.

Il venait de recevoir les comptes des fournisseurs et de la couturière. Il était d'une colère rouge, jurait et tempêtait comme un païen, accablant sa femme de reproches.

« C'est de l'extravagance, de la folie. Tu nous mènes à la ruine avec tous tes chiffons!... »

Mme C... pleura beaucoup, elle eut sa crise de nerfs et se pâma. Vous savez, c'est sa grande ressource, dans ces occasions-là! Puis viendra une migraine qui la fera garder la chambre, jusqu'à ce que la mauvaise humeur du mari soit passée... Ensuite, elle recommencera ses achats et ses folies.

Vous le voyez, chère Madame, cette femme-là n'est pas du tout ce qu'il vous faut comme conseillère et amie... Je pourrais vous dire bien d'autres choses sur son compte, mais je ne veux pas manquer à la charité...

Au revoir, Madame.

Quatrième exploit

— Ah! mais qu'elle est donc naïve, cette bonne petite dame X...!

Elle ne sait rien, elle ne comprend rien. L'inno-

cente! après dix ans de mariage, elle s'imagine que son mari l'aime toujours, comme au jour de ses noces!

Ne serait-ce pas charité de lui rapporter ce que je sais et ce que l'on dit sur le compte de son mari?... Du moins, cette aveugle qui ne veut pas voir serait mise sur ses gardes...

Oui, je lui rendrai ce service.

De fait, elle lui rend ce service.

Résultat : Violente querelle entre l'homme et la femme. Exaspéré par des reproches sans mesure, l'homme qui, après tout, n'était coupable que de légèretés imprudentes, se jette, par dépit, dans le mauvais chemin. Il boit, fréquente les clubs et court les aventures. La femme, le cœur brisé, regrette amèrement, mais trop tard, d'avoir dit à son mari des choses qu'un homme n'oublie jamais.

CONCLUSION

Il y a quelques années, les dames portaient dans la chevelure une longue épingle en forme de dard.

La mode en est passée, mais les femmes qui, avec leur langue, percent et déchirent la réputation de leur prochain, feraient bien de garder cette flèche, comme emblème caractéristique de leur triste métier.

S'il leur fallait une devise, je leur proposerai celle-ci : « Garde à vous! Qui s'y frotte s'y pique. »

LES AMÉRICAINS ET LES MÉDISANTES

Ils ne sont pas tendres, les Américains, pour les femmes médisantes.

Témoin le fait suivant rapporté par le *Herald*, de New-York, 188... :

Maggie Sullivan comparaissait devant le juge Lynch, à Jersey.

On l'accusait de troubler les ménages par ses coups de langue.

Nombreux et bien écrasants étaient les témoignages des hommes contre Maggie Sullivan.

Le juge la condamna à une piastre d'amende... Mais, en même temps, il l'avertit qu'en cas de récidive, il lui appliquerait dans toute sa rigueur un vieux statut anglais ainsi conçu :

« Toute femme convaincue d'être médisante incorrigible, sera solidement ligotée, puis mise dans un sac, et, en présence des plaignants, on la plongera à diverses reprises dans la rivière, pour lui apprendre à tenir sa bouche close, au moins pendant quelque temps. »

Maggie Sullivan en tremble encore de tous ses membres, depuis, et a renoncé à son métier de médisante.

SEIZIÈME CAUSERIE

CE QU'UN HABITANT DOIT FAIRE POUR SE RUINER

La toilette des garçons et des filles. — L'hiver et les fricots. — La cruche de whisky. — L'habitant fait connaissance avec l'usurier. — La ruine.

Bon nombre d'*habitants* (1) se plaignent de ne pouvoir plus vivre aujourd'hui ser des terres qui, jadis, nourrissaient largement leurs pères et leur permettaient d'élever de nombreux enfants. Les fils n'ont plus, semble-t-il, ni la même chance ni la même habileté. Chaque année, un certain nombre, après avoir vendu terre et *roulant*, partent pour les Etats et vont, avec leurs femmes et leurs enfants, s'engouffrer dans les manufactures américaines.

Pourquoi donc cette émigration regrettable?

Les terres du Canada sont-elles épuisées?

Les marchés manquent-ils?

(1) On nomme habitants au Canada, les francs tenanciers qui vivent sur leurs terres

L'élevage a-t-il cessé d'être rémunérateur?

Mais les voisins de ces hommes qui émigrent, avec des terres moins grandes, trouvent pourtant moyen de vivre à l'aise et d'élever de nombreux enfants. Il nous faut donc chercher ailleurs la cause de résultats si différents, puisque dans les mêmes comtés, dans les mêmes paroisses, les uns réussissent et mettent de l'argent en banque, tandis que les autres perdent leur terre et partent pour l'étranger.

Le R. P. Louis S..., dans ses missions de campagne, faisait un sermon original. Il exposait aux habitants la conduite à tenir pour se ruiner. Lui empruntant une idée, je reproduirai les principales pensées de son discours.

COMMENT UN HABITANT PEUT SE RUINER

— Avant de vous donner ma recette, j'ai besoin de connaître le caractère de votre femme, parce que, ici comme ailleurs, la femme joue un grand rôle pour le bonheur ou le malheur des familles. La vôtre aime-t-elle la toilette? Est-elle fière de recevoir nombreuse compagnie à la maison? de prépréparer de bons *fricots*? de bien traiter les *survenants*?

— Oui, Monsieur, ma femme est tout ce que vous venez de dire là : chez les marchands, il n'y a

rien de trop beau pour elle et ses filles; quant aux fricots, Dieu sait combien elle en donne pendant l'hiver!

— A la bonne heure!... Voilà une femme qui vous aidera grandement dans votre entreprise... Mais, à tout seigneur, tout honneur! Je m'occuperai surtout de vous; d'abord parce que vous êtes le chef de la maison, ensuite parce que votre conduite servira d'exemple au reste de la famille.

Prenez pour règle de conduite les deux maximes suivantes :

Travailler modérément.

Vivre très largement.

A l'époque des semailles, ne vous pressez pas... Attendez que les autres aient presque fini, pour commencer à ensemencer vos champs. Votre blé aura toujours bien le temps de mûrir pendant l'été.

Ne faites rien pour améliorer vos terres, pour les engraisser, pour les égoutter, pour enlever les cailloux et faire disparaître les mauvaises herbes... A quoi bon tant de fatigue et de peine! Tout a bien poussé comme ça jusqu'à ce jour. D'ailleurs, vous passeriez pour un ambitieux et l'on se moquerait de vous.

Au temps de la moisson, au lieu d'être dans les champs à trois heures du matin avec vos garçons, engagez des hommes à une ou deux piatres par jour, ils feront la besogne, et vous et vos enfants pourrez tranquillement dormir la grasse matinée.

UN BUGGY POUR LES GARÇONS

Vous avez de grands garçons, n'est-ce pas?...

Achetez-leur à chacun un *buggy* (1) d'une centaine de piastres, pour qu'ils puissent faire un tour le dimanche et aller voir leurs *blondes*... Vous leur donnerez, bien entendu, de beaux habits de drap et des bottines à élastique... On ne se promène pas en buggy avec des bottes sauvages et un capot en étoffe du pays sur le dos. De plus, n'oubliez pas de leur mettre de l'argent en poche. Au village, ils rencontreront des amis, et la politesse demande qu'ils leur paient une bonne *traite* (2).

Quant à vos filles, laissez-les aux soins de leur mère; d'après ce que vous m'avez dit de ses habitudes, elle est femme à se tirer d'affaire toute seule.

Le dimanche, vos garçons bien habillés, la chevelure arrangée avec soin et coiffés d'un chapeau à la dernière mode, auront l'air tout à fait *faraud* (3), tandis que vos filles, avec de belles robes neuves, des chapeaux à grandes plumes et à rubans, un élégant parasol rouge, attireront l'admiration des jeunes gens et feront rougir les autres filles du village. Aucune ne sera aussi bien habillée, et n[illegible]

[illegible]eux si[illegible]
[illegible]uberge.
[illegible]onne tournure, bonne mine.

Vous serez tout fier de vos garçons et de vos filles...

L'HIVER ET LES FRICOTS

Mais l'hiver est venu... L'hiver, au Canada, c'est le temps du repos et du plaisir, la saison des *fricots* (1) et des joyeuses visites chez les parents et les amis... Si vous le voulez, vous avancerez beaucoup votre entreprise durant ce temps-là! Ils sont nombreux, en effet, les habitants qui mangèrent gaiement leurs terres en fricotant avec les amis.

Donc, hardi et ferme!

Fricotez durant l'hiver!

Fricotez chez vous; fricotez chez vos amis; fricotez chez vos parents; faites un feu roulant de fricots depuis la bordée de neige de la Sainte-Catherine (2) jusqu'au mercredi des Cendres. Ayez toujours nombreuse compagnie à la maison, et que votre femme fasse admirer ses talents de cuisinière.

On dira de vous que vous êtes un *Mossieu*, que vous recevez en mossieu... Cela flattera votre amour-propre et vous posera bien dans la paroisse.

(1) Terme générique : il désigne la cuisine de fête dans les campagnes. Un grand fricot : une grande fête; fricoter; fricoteur.

(2) C'est, d'habitude, le commencement de l'hiver en Canada.

LA CRUCHE DE WHISKY

Mais surtout, il est une pratique qui, seule, a ruiné bien des habitants; je veux parler de la fameuse cruche de *whisky* ou de gin. Il vous en faut à la maison, c'est clair, puisque le whisky est, d'après l'opinion reçue, un remède si efficace contre nombre d'infirmités... Ayez-en donc toujours sous la main une bonne provision...

Achetez au gallon, cela coûtera moins cher, puis gardez-vous bien de rien mettre sous clef; vous sembleriez manquer de confiance en votre femme et les gens de la maison...

Vous prenez d'habitude, n'est-ce pas, votre coup d'appétit, avant le déjeuner, le dîner et le souper?...

— Très bien, continuez.

Durant le jour, vous sentez un peu de fatigue?... Un verre de whisky vous redonnera de la vigueur. En hiver, vous rentrez engourdi par le froid : un bon punch au whisky vous réchauffera l'estomac et la tête...

Votre femme et vos garçons feront de même, bien entendu; ce qui est bon pour vous sera aussi bon pour eux...

Enfin soyez généreux de votre whisky pour tous ceux qui vous visiteront... Rien de mieux pour entretenir l'amitié...

Une chose même vous surprendra agréablement... Nombre d'hommes qui auparavant vous regardaient à peine, ne passeront plus désormais devant votre porte sans s'arrêter, pour boire un coup à votre santé. Décidément, vous êtes devenu un homme tout à fait populaire dans la paroisse.

L'HABITANT FAIT CONNAISSANCE AVEC L'USURIER

Mais le temps approche où vous allez faire connaissance avec celui qui héritera un jour de votre terre et vous enverra aux Etats avec votre femme et vos enfants.

L'année a été mauvaise, la récolte a manqué, les marchands envoient leurs comptes, et vous êtes gêné dans vos affaires. Il n'y a plus guère d'argent à la maison. Ne vous alarmez pas pour si peu. Quand on a une bonne terre sous les pieds, on trouve toujours des amis complaisants pour vous venir en aide. Allez trouver le notaire X... ou M. Z..., le gros habitant retiré. Ils vous prêteront volontiers quelques centaines de piastres, à trente ou quarante pour cent d'intérêt; vous n'aurez qu'à mettre votre nom au bas d'un tout petit papier... un billet promissoire.

Vous reviendrez chez vous tout joyeux avec votre argent en poche. L'intérêt est un peu fort, il est vrai, mais vous avez bien l'intention de rembour-

ser le capital au plus tôt. Pourtant, gardez-vous bien de diminuer votre train de maison, ni les dépenses de toilette de vos filles : vous feriez voir que vous êtes gêné dans vos affaires, et cela diminuerait votre prestige.

Un an après, à l'échéance du billet, il vous sera impossible de le payer... La récolte se sera mal vendue, vous aurez perdu des animaux, il y aura eu de la maladie à la maison; bref, vous n'avez pas d'argent pour vous libérer, ni même pour payer les intérêts.

Faites une autre visite à votre créancier.

A votre grande joie, il se montrera très accommodant.

— Mais, allons donc, mon cher voisin, ne vous troublez pas pour si peu. J'ai confiance en vous, vous êtes un si brave homme! Je vais très volontiers renouveler votre billet pour un an ou deux... Bien plus, j'ai à la maison une assez forte somme d'argent qui n'est pas encore placée... S'il vous fallait un millier de piastres... elles sont à votre disposition...

Enchanté d'un pareil accueil, vous acceptez, vous signez un second billet, et, le cœur joyeux, vous rentrez au logis. Cela vous permettra de continuer encore pour un temps à fricoter et à payer de belles toilettes à votre femme et à vos filles.

LA CATASTROPHE

Trois années se sont écoulées depuis votre première visite à l'usurier, et vous n'avez pas remboursé un sou de vos divers emprunts.

Un jour vous recevez une lettre couchée à peu près en ces termes, bien secs et bien raides :

« Monsieur,

« Par billet du 15 novembre 1892, vous me devez la somme de cinq cents piastres à trente pour cent d'intérêt.

« Par second billet du 15 mai 1893, mille piastres au même taux d'intérêt.

« Ces deux emprunts, capital et intérêt, se montent actuellement à la somme de trois mille cinq cents piastres.

« Je regrette d'avoir à vous en demander le remboursement immédiat, mais j'ai besoin de mon argent pour de nouvelles affaires.

« Si donc vous ne m'avez pas payé d'ici un mois, je me verrai forcé de vous poursuivre.

« Votre très humble serviteur,

« X... »

Un mois plus tard, le *shériff* sera chez vous.

Il vendra votre maison, il vendra votre terre, votre roulant, vos animaux, tout ce qui fut votre bien, tout ce que votre père avait gagné par son travail, tout ce qu'il était de votre devoir de transmettre à vos enfants. Votre ruine est complète.

La paresse, le luxe et le whisky ont fait une victime de plus parmi les habitants canadiens...

Avec quelques centaines de piastres sauvées à peine du naufrage, vous partirez pour les Etats, et votre femme et vos garçons s'en iront travailler dans les manufactures américaines...

Rude besogne, en vérité, pour des garçons qui n'ont songé jusque-là qu'à s'amuser et à se donner du bon temps!

Triste situation pour des filles si fières jadis de leurs belles toilettes, si heureuses d'être admirées par les jeunes gens de la paroisse!

Quant à vous, leur père, trop fainéant pour chercher de l'ouvrage ou trop maladroit pour réussir, vous passerez votre temps au cabaret, à jouer aux cartes, à boire en compagnie de Canadiens qui vous ressemblent, à mal parler de tout le monde en général et de votre curé en particulier. Vous, le père, qui aviez une belle terre en Canada, mais qui l'avez mangée par votre luxe et votre conduite extravagante, vous serez là-bas au crochet de votre famille...

Selon l'expression énergique des Canadiens, « vous vivrez du sang de vos enfants ».

DIX-SEPTIÈME CAUSERIE

COMMENT UN CANADIEN DES ETATS-UNIS DEVIENT UN " VIRE-CAPOT "

Conseils du diable. — L'auberge. — Nouveau pasteur. — La religion du pur Evangile. — Arguments convaincants. — Le « vire-capot ».

C'est bien connu, les quelques Canadiens des Etats-Unis qui deviennent des apostats, des *vire-capot*, comme on les nomme dans le langage populaire, ne sont pas la fine fleur des paroisses catholiques. Le ministre recruteur les ramasse, d'ordinaire, parmi les libres-buveurs et les libres-viveurs de la localité, chez les têtes croches et les têtes vides de la paroisse, et de fort mauvais catholiques qu'ils étaient hier, il en fait en quelques jours des protestants très acceptables, paraît-il.

Le diable a sa bonne part dans cette transformation, cela va sans dire.

Comment s'y prend-il pour pervertir le cœur de ces Canadiens? Quels conseils donne-t-il à ceux qui

lui paraissent avoir des aptitudes à devenir des vire-capot? Il sera intéressant de l'étudier.

Comme préparation éloignée à l'apostasie, le démon tâchera d'abord de faire abandonner la prière et les sacrements.

Il n'a aucune chance de succès, il le sait bien, auprès d'un homme qui garde ces deux pratiques religieuses. La prière, c'est le rayon de soleil qui éclaire l'âme; la confession, c'est le coup de balai qui enlève les ordures de la maison, c'est l'acte de l'homme plus fort qui brise les mailles du filet où l'ennemi essayait d'enlacer sa victime; aussi la première tentative du démon sera-t-elle d'enlever à l'homme ces deux supports de la vie chrétienne.

Voici donc les conseils qu'il donne à celui qui doit devenir un vire-capot.

CONSEILS DU DIABLE

Désormais, plus de prière le matin ni le soir.

Plus de messe le dimanche.

Surtout plus de confession ni de communion.

Si votre femme vous reproche votre négligence, dites-lui brusquement de se mêler de ses affaires, vous n'avez pas besoin de ses remontrances...

— On peut tout aussi bien prier Dieu à la maison qu'à l'église. Vous n'aimez pas la grand'messe, c'est trop long... Les sermons du curé vous ennuient; c'est toujours la même chose... Il y a longtemps

que vous savez tout cela... D'ailleurs, ça vous agace les nerfs d'entendre sans cesse *parler d'argent*...

Ah! vous êtes sur la bonne corde : jouez de cet air-là souvent et longtemps.

— *De l'argent, de l'argent*, notre religion est une religion d'argent, les prêtres ne pensent qu'à l'argent, ils ne parlent que d'argent, ce sont tous des faiseurs d'argent...

Fermez les oreilles aux réponses de bon sens que les catholiques vous feront...

— Sans doute, les prêtres des Etats demandent de l'argent aux fidèles... Il le faut bien, puisqu'il s'agit de bâtir églises, écoles et presbytères. Il le faut bien pour faire vivre le pasteur qui n'a pas d'autre moyen d'existence. Il le faut bien pour soutenir les œuvres de la paroisse... Mais si les prêtres demandent souvent, ils demandent peu à la fois... Personne ne se trouve à la gêne pour avoir donné un cinq cents, un dix cents qu'il eût dépensés à acheter un cigare ou à boire un verre de bière... Où sont les Canadiens qui se ruinèrent en donnant trop à l'église? Plusieurs, au contraire, sont aujourd'hui dans la misère, pour s'être montrés trop généreux envers l'aubergiste et le marchand de toilettes...

Pour vous, moquez-vous de ces raisons-là... Dites avec plus d'insolence que jamais qu'il ne vous plaît pas d'enrichir le curé à vos dépens.

Donc, point d'argent pour le prêtre.

Point d'argent pour l'école.

Point d'argent pour l'église.

Gardez vos piastres pour habiller vos filles en demoiselles, et surtout pour aller boire à l'auberge avec vos camarades.

L'AUBERGE

Dans les paroisses canadiennes, l'auberge est trop souvent, sinon l'église, du moins la triste chapelle où le diable rassemble ses fidèles pour les endoctriner et les prêcher.

C'est le rendez-vous des buveurs et des ivrognes; de tous ceux qui ne savent point parler sans emprunter au démon son vocabulaire de blasphèmes et de paroles sales.

C'est là que les fainéants et les lâches viennent tuer le temps et s'abrutir.

C'est là qu'on raconte les histoires scandaleuses de la ville, là aussi qu'on se moque de la religion et des prêtres.

A l'auberge, chacun a son franc-parler; la boisson délie les langues et fait dire ce qu'on a dans le cœur; et, ma foi, ce n'est pas beau de voir et d'entendre ce qui grouille au fond du cœur d'un habitué de cabaret...

Mais revenons à notre Canadien, en train de devenir un vire-capot.

Le diable lui conseille fortement de fréquenter l'auberge. — Là, tu crieras plus fort que tous les autres : « Les curés ne travaillent que pour l'ar-

gent; c'est impossible aux Canadiens des Etats de faire leur religion; on leur arrache tout ce qu'ils gagnent; on les ruine en quêtes... »

Si quelque malin vous demandait combien vous avez donné pour l'église et l'école, depuis cinq ans que vous habitez la paroisse, répondez hardiment : « Moi, j'ai pour pratique de ne payer le prêtre que lorsque je l'emploie; autrement, non... » Or, comme vous n'allez plus à la messe ni à confesse, que vous ne faites plus de pâques, vous ne risquez guère de dépenser vos piastres au profit de votre curé.

NOUVEAU PASTEUR

Dans ces dispositions, un jour se présentera sur le seuil de votre maison un personnage aux manières cauteleuses et louches, au langage doucereux, à la face morne et allongée, une de ces faces qui agacent les nerfs et que les bouffons de cirque garnissent d'une bonne paire de claques, pour leur donner quelque animation.

Cet homme fut autrefois cordonnier ou tisserand dans les manufactures; il est aujourd'hui colporteur de bibles et ministre du pur Evangile.

A peine sait-il lire et écrire, mais les puritains de la Nouvelle-Angleterre, après lui avoir fait apprendre un certain nombre de textes pris au hasard dans les Ecritures, après lui avoir mis en tête une bonne

provision des objections les plus absurdes contre la religion, l'ont envoyé, avec un paquet de bibles sous le bras et un habit de drap sur le dos, répandre la lumière parmi les pauvres Canadiens aveugles.

Mon brave homme, voilà le nouveau pasteur qui vient vous offrir la religion du pur Evangile... et se charger de vous sauver au rabais.

Avec grande sympathie, il écoutera vos plaintes. Il aura un tas d'histoires à vous conter sur les prêtres et les religieuses. Il vous prouvera par des textes, qu'il ne comprend pas, que l'Eglise de Rome est une vieille boutique de superstitions et d'absurdités; qu'il n'y a plus que les imbéciles à croire de pareilles sottises; que tous les gens intelligents se font protestants, etc.

Enfin, il vous laissera une bible, en vous recommandant de la lire et de vous arranger une religion bien autrement commode que la religion de Rome.

Vous êtes pourtant quelque peu embarrassé du cadeau. Vous n'avez pas beaucoup de temps à donner à la lecture, peut-être même ne savez-vous pas lire du tout...

Qu'à cela ne tienne! votre nouveau curé vous tirera facilement d'affaire.

Il vous expliquera de vive voix la religion nouvelle, fort simple du reste et facile à retenir. Ecoutez : — Plus de messe, plus de confession, plus de communion! plus de mortifications! plus de jeûnes ni d'abstinences! Ce sont là de vieilles pratiques de

Rome, bonnes pour les catholiques ignorants, mais les protestants n'en ont pas besoin.

Croyez au Christ! croyez à la Bible; ensuite arangez votre vie à peu près comme il vous plaira.

Voilà tout.

Avec cela, vous êtes sûr d'aller tout droit en paradis, le ministre vous en donne sa parole de prêcheur du pur Evangile.

ARGUMENTS CONVAINCANTS

S'il vous reste encore quelques scrupules, votre nouveau curé les fera disparaître par le plus persuasif de tous les arguments.

— Vous avez dépensé bien de l'a[illegible] boire et à vous amuser avec les amis; vous êtes pauvre et votre famille est nombreuse et dans le besoin.

Eh bien! on se chargera d'élever vos enfants, de les nourrir et de les habiller gratis... Quant à vous, dans la religion nouvelle, non seulement on ne vous demandera pas d'argent, mais on vous en donnera au besoin.

De riches puritains de la Nouvelle-Angleterre dépensent chaque année des milliers de piastres pour amener les Canadiens à vendre leur corps au protestantisme et leur âme au diable.

LE VIRE-CAPOT

Notre homme ne résiste point à la tentation de l'or; il devient un apostat, un « vire-capot ».

Il renonce aux enseignements de sa vieille mère, aux promesses de son baptême et de sa première communion; il abandonne la religion de Jésus-Christ pour en prendre une autre, à laquelle il ne croit guère, du reste, mais qui flatte son orgueil et ne gêne pas ses habitudes.

Chose étrange! depuis qu'il est protestant, le voilà devenu fier comme un dindon. Il porte la tête haute et le corps raide, il a la parole hardie et provocante, il attaque sans cesse ses compagnons de travail demeurés catholiques, il en sait bien plus long maintenant sur la religion que tous les curés de Rome, que tous les évêques, que le pape lui-même...

La meilleure réponse à faire à ce renégat bavard et vaniteux, sera de hausser les épaules et de garder le silence.

A quoi bon discuter avec lui?

Il ne cherche pas à s'instruire, mais à vous pervertir.

La discussion ne ferait que le bouffir davantage et encourager son orgueil arrogant.

Une prière pour la conversion de ce malheureux sera le seul service que vous puissiez lui rendre.

Dans une mission, un Canadien vire-capot vint trouver le Père pour discuter avec lui les questions du pur Evangile.

Le missionnaire l'accueillit avec bonté mais lui dit aussitôt :

— Mon cher garçon, la discussion ne mènera à rien, laissez-moi seulement vous poser quelques questions : Avez-vous eu une bonne mère?

— Oui, ma mère était une bonne et sainte femme.

— Vit-elle encore?

— Non, elle est morte depuis bien des années.

— La pensez-vous en enfer?

— En enfer! Ah! pour ça, non. Je vous l'ai dit, ma mère était une sainte femme, elle a dû aller en paradis, ou jamais personne n'aura la chance d'y aller.

— Très bien. Puisque votre mère était une femme pieuse et bonne, je suis de votre avis, et je la crois aussi chez le bon Dieu. Mais, dites-moi donc, quelle était la religion de votre mère?

— Elle était catholique.

— Et elle est morte catholique?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien! mon garçon, puisque votre mère a vécu pieusement comme catholique, qu'elle est morte saintement comme catholique, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de suivre son exemple. Ne prenez pas une route qui vous mènerait tout autre part que là où se trouve votre mère...

Voilà mon avis.

DIX-HUITIÈME CAUSERIE

CONVERSIONS CATHOLIQUES ET RECRUTEMENT PROTESTANT

Pourquoi des catholiques se font protestants? — Le Synode anglican de Montréal et les conversions. — Diaconesses protestantes. — Leur méthode de recrutement.

POURQUOI DES CATHOLIQUES SE FONT PROTESTANTS

De temps à autre les journaux protestants annoncent avec fracas la conversion de tel ou tel catholique au protestantisme, et les ministres, dans leurs synodes annuels, se félicitent de ces adhésions à leur système religieux. Leur joie surtout est au comble quand un malheureux prêtre demande d'être admis dans la religion de Luther ou de Henri VIII.

Oh! la bonne aubaine! et comme on se réjouit dans le bercail protestant de recueillir cette épave du catholicisme!

Mais quels motifs poussent donc des catholiques

à prendre une décision si grave dans ses conséquences?

Un changement de religion engage les intérêts éternels de l'âme et modifie profondément les relations d'un homme vis-à-vis de son Dieu. Il ne doit donc se faire qu'après mûre réflexion et seulement en face d'une conviction qui ne laisse place ni à l'hésitation ni au doute.

***

Quand un homme au cœur droit, aidé par la grâce de Dieu, voit briller à ses yeux la lumière de la vérité, qu'il comprend la nécessité de faire la volonté divine et d'embrasser, pour sauver son âme, la religion qu'il sait être la seule véritable; alors il doit obéir à sa conscience, quelques sacrifices qu'il faille accepter.

C'est le spectacle édifiant que nombre de protestants convertis nous ont donné et nous donnent encore souvent.

Amenés à l'Eglise catholique par des études longues et sérieuses, par des prières surtout et par la force des bons exemples, ces hommes ont généreusement quitté famille et amis, encouru la persécution de leurs parents et de leurs proches, parfois même abandonné des positions lucratives, sachant bien qu'en devenant catholiques, ils se trouveraient soudain en face de la gêne, sinon du dénûment le plus complet. Rien ne les a fait hésiter.

Pour accomplir des sacrifices aussi héroïques, il

faut, certes, être bien convaincu de la vérité de la religion et de la nécessité de l'embrasser.

COMMENT ET POURQUOI ON SE FAIT PROTESTANT

Voit-on rien de semblable chez les hommes qui passent du catholicisme au protestantisme?

Leur changement de religion est-il le résultat de longues recherches et de ferventes prières pour découvrir la vérité?

Sont-ils bien convaincus qu'il leur faut quitter l'Eglise pour s'affilier à l'une ou l'autre des sectes protestantes, s'ils veulent assurer le salut de leur âme?

Enfin, en transportant leur allégeance religieuse au protestantisme, marchent-ils à une vie de misère et de sacrifices, de contradictions et de privations de toutes sortes? ou du moins sont-ils attirés par le désir d'une perfection plus relevée?

Parmi les prétendus convertis de votre connaissance, cherchez donc un seul homme qui se soit trouvé dans ces conditions-là! Vous ne le trouverez pas.

Sans prétendre entrer dans le secret des consciences, ne sait-on pas que, la plupart du temps, les motifs qui poussent des catholiques à se faire protestants, ne sont rien moins qu'honorables et qu'il est impossible de les avouer?

D'aucuns, après avoir eu quelques difficultés avec leur curé, par dépit et pour satisfaire leurs rancunes, abandonnent l'Eglise et passent au protestantisme...

Les malheureux! dans un moment de mauvaise humeur, ils renient la foi de leur baptême et renoncent à leur place au ciel, et tout cela, pour se venger d'un prêtre dont ils croient avoir à se plaindre!

Comme si la religion de Notre-Seigneur et tous ses enseignements tenaient à la conduite d'un prêtre!

Comme si le fait de se mettre sur une route qui, pour eux du moins, les mènera à la damnation, était le tourment le plus cruel qu'ils puissent infliger à l'âme de ce prêtre qu'ils détestent.

Ils ont raison en un sens.

Rien, en effet, n'est plus pénible pour l'âme d'un prêtre, que de voir des catholiques abandonner la véritable Eglise, pour se jeter dans l'erreur avec leur femme et leurs petits enfants. Rien ne saurait lui faire plus de peine au cœur!

Mais, en définitive, sur qui retombera la responsabilité d'une telle apostasie?

Même en supposant chez ce prêtre un manque de prudence ou de douceur, même en admettant des injustices regrettables, un catholique, à cause de ces misères humaines, est-il donc justifiable de s'en prendre à Dieu et de lui faire l'insulte la plus grave, en reniant sa religion?

D'autres deviennent protestants, parce que les lois de l'Eglise gênent leurs passions ou refusent de sanctionner des affections qui, d'après sa discipline, ne

sauraient être légitimes. Dans ce cas, c'est le cœur en révolte qui parle, c'est lui et nullement la tête qui commande le changement de religion.

D'autres enfin espèrent ainsi échapper à la misère ou s'assurer des positions plus lucratives. Mais chez tous ces hommes, vous chercheriez en vain les traces d'une conviction profonde et inébranlable, le désir d'une vie meilleure, d'une perfection plus grande, de moyens de salut plus abondants; ce n'est certainement pas là ce qu'ils vont demander au protestantisme.

Donc, en résumé, trop souvent une question d'argent ou de revanche, une question d'intérêt personnel, parfois aussi une question de femme, voilà ce que nous trouvons au fond de ces conversions prétendues au protestantisme.

PRÊTRES CATHOLIQUES ET MINISTRES PROTESTANTS

Jamais, au grand jamais, un prêtre catholique ne consentirait à admettre dans l'Eglise des hommes poussés par de tels motifs et se présentant dans de pareilles conditions. Jamais il ne les inscrirait sur le rôle des catholiques. Mais trop souvent, des ministres protestants sont alors, ou moins scrupuleux, ou moins fiers.

A peine, dans une paroisse quelconque, des hommes entraînés par leurs passions sont-ils en dif-

ficulté avec l'autorité ecclésiastique, que les Révérends arrivent de toutes parts pour attiser les haines, envenimer les querelles et encourager à la révolte. Ils se tiennent là, les bras ouverts, la joie dans le cœur, tout prêts à accueillir au sein de leur communion des hommes hier encore catholiques, mais qui aujourd'hui, par mauvaise humeur ou esprit de vengeance, songent à se faire protestants!

LE SYNODE ANGLICAN DE MONTRÉAL ET LES CONVERSIONS

Certes, il y a lieu d'être surpris de voir de hauts dignitaires de l'Eglise anglicane approuver pareilles méthodes et conseiller pareille action. Pourtant la chose s'est faite au dernier synode de Montréal.

Voici ce que nous lisons dans la *Gazette* du 22 janvier 1897 :

« ... Dans la présente situation des affaires en cette province, pour ce qui concerne la population parlant français, l'Eglise anglicane n'a pas de plus impérieux devoir que de faire son œuvre maintenant. Il ne lui convient pas d'attendre qu'on vienne à elle par gravitation, pour ainsi dire. Pendant qu'elle attend, d'autres communions recueillent la moisson.

« De grands mouvements, nul doute, sont en branle. Ils ne peuvent avoir d'autre résultat que de détacher de la communion de Rome un grand nombre de

citoyens parlant français. Ces événements viennent aussi sûrement que le soleil se lèvera demain sur le monde, et l'Eglise qui sera prête, l'Eglise qui pourra pourvoir aux besoins spirituels de ce peuple, dans leur langue, sera aussi l'Eglise qui recueillera la plus riche moisson.

« Il ne demande pas au clergé de faire du prosélytisme, de secouer l'arbre du « Romanism », ou de troubler ceux qui sont satisfaits de leur foi, mais quand les fruits tombent en abondance, il leur demande d'aller et de les ramasser. »

***

Donc, si la question des écoles, qui est essentiellement une question religieuse et d'ordre social chrétien, détache de leur religion certains catholiques mécontents et insoumis à la direction de leurs évêques, ce haut dignitaire de l'Eglise anglicane de Montréal est prêt, avec ses confrères, à tendre le tablier et à recevoir les fruits douteux qui tomberont de l'arbre du « Romanism? ».

En vérité, j'aurais cru l'Eglise anglicane plus consciencieuse et plus digne.

***

Que ne s'est-il souvenu, ce révérend ministre, au lieu de parler de « Romanism » et des fruits gâtés du « Romanism » que des mains anglicanes s'apprêtent cependant à cueillir pieusement, que ne

s'est-il souvenu, dis-je, de la spirituelle boutade de l'un de ses confrères, le chanoine Swift :

« Quand le Pape nettoie son jardin, disait le fameux chanoine, je lui saurais bon gré de ne pas jeter ses mauvaises herbes par-dessus la muraille, dans le clos protestant. »

Evidemment, M. le dignitaire anglican de Montréal est moins délicat et moins fier.

DIACONESSES PROTESTANTES

Mais les révérends ministres ne se contentent pas seulement de ramasser les épaves jetées à la côte par l'Eglise catholique, ils ont à leur service tout un corps d'auxiliaires, à la fois osé et entreprenant pour le service actif : ce sont les diaconesses protestantes.

Ils les envoient fourrager hardiment au sein même des familles catholiques, et ces dames apportent à leur besogne une activité, un enthousiasme que des femmes seules savent mettre aux entreprises dont elles veulent le succès.

Rien ne les arrête et rien ne les rebute : ni les courses fatigantes, ni des réceptions souvent peu bienveillantes, ni l'humilité du logis, ni la malpropreté de la maison, qui menace de maculer les riches toilettes et les belles robes de soie des visiteuses. Elles vont partout, et partout aussi, surtout dans les familles les plus pauvres et les plus chargées

d'enfants, elles font une propagande acharnée pour les amener à la crèche protestante.

Si ces dames appliquaient leur zèle à convertir les Chinois infidèles, on n'aurait, à coup sûr, que des louanges à leur donner; elles feraient du bien à ces hommes en leur communiquant au moins quelques notions de christianisme.

Si elles travaillaient, au sein de leur famille religieuse, à prouver aux « Unitariens » l'existence de la Trinité sainte, aux « Presbytériens » la nécessité d'admettre des évêques et des sacrements, aux « Congregationalists » l'absurdité de se contenter d'une indifférence générale vis-à-vis de tous les Credo et toutes les professions de foi; si elles s'efforçaient de ramener à la foi chrétienne les milliers et milliers de leurs coreligionnaires qui aujourd'hui ne croient plus à rien qu'à eux-mêmes et sont devenus, en définitive, de purs rationalistes, niant la divinité du Christ, rejetant la révélation surnaturelle et n'admettant d'autre règle de croyance que leur raison individueile, leur activité aurait un but louable et serait digne d'éloges.

Mais non, ce n'est pas à ces mécréants que ces dames s'adressent; leur sollicitude se porte sur les Canadiens-Français catholiques, et c'est à les convertir qu'elles consacrent leur zèle bruyant et affairé.

Est-ce donc là faire une œuvre méritoire et agréable à Dieu?

ÉVANGÉLISATION DES CANADIENS CATHOLIQUES

Permettez-moi, Mesdames, de vous demander si vous vous rendez bien compte des conséquences de votre entreprise?

Quand vous cherchez à attirer des Canadiens catholiques au protestantisme, prétendez-vous leur donner des richesses religieuses qui leur manquaient, et des moyens de salut qu'ils ne possédaient pas déjà?

Le protestantisme, vous le savez, est une négation, pas autre chose que cela.

Il n'ajoute rien à la foi catholique, il en retranche, au contraire, un certain nombre de vérités nécessaires, et tout ce qu'il garde encore de vrai et de bon, il l'emprunte à l'Eglise qui en fut toujours en possession depuis dix-huit cents ans. Le protestantisme n'a donc rien, absolument rien de nouveau à donner au catholique qui l'embrasse. Au contraire, le protestant qui entre dans l'Eglise et se fait catholique, s'enrichit réellement, puisque, aux quelques vérités qu'il croyait déjà, il ajoute la somme totale des vérités que la foi catholique lui transmet. Il s'enrichit, puisque, aux quelques faibles moyens de sanctification et de salut qu'il possédait comme protestant de bonne foi, il joint désormais toute la surabondance de secours spirituels que l'Eglise met à sa disposition dans les sacrements.

Mais le catholique qui abandonne sa foi pour de-

venir protestant, que fait-il, sinon de se dépouiller volontairement de ses richesses spirituelles pour se réduire à la plus extrême pauvreté?

⁂

— Il se dépouille, direz-vous, de ses superstitions romaines, de croyances vaines et creuses que l'ignorance et la crédulité ont peu à peu introduites dans la religion. Le ramener au pur Evangile, n'est-ce donc pas lui rendre un service signalé?

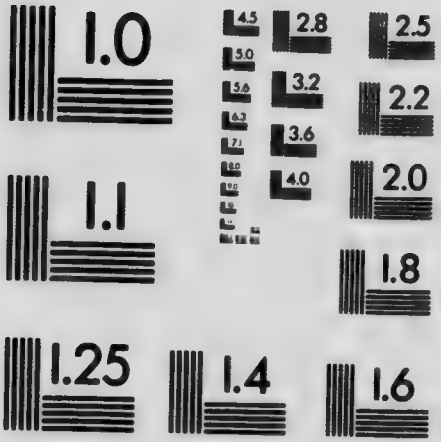
— Mesdames, ce qu'il vous plaît d'appeler « superstitions romaines », nous autres catholiques, nous affirmons que ce sont des dogmes appuyés sur la sainte Ecriture, professés de tout temps par les Docteurs et acceptés par les fidèles comme des articles nécessaires à la foi; et ce que nous affirmons, nous sommes prêts à le prouver.

Ce que vous traitez de croyances « vaines et creuses », sont des traditions que les siècles chrétiens nous ont transmises, que les intelligences les plus larges et les plus élevées ont pratiquées et nous ont léguées, à nous leurs descendants.

Quelle que soit votre estime pour la communion religieuse à laquelle vous appartenez, Mesdames, vous n'oserez pourtant pas réclamer pour elle ni le monopole du bon sens, ni le droit exclusif au libre examen. Les catholiques ne sont pas plus disposés à croire que les autres hommes et, quand ils courbent la tête, c'est qu'on leur a bien prouvé qu'il fallait la courber.

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

*
* *

Mais je ne veux pas entrer ici, Mesdames, en discussion avec vous. Je ne vous demanderai pas à quel pur Evangile vous prétendez rallier les Canadiens catholiques.

Sera-ce au pur Evangile épiscopalien?

Au pur Evangile presbytérien?

Au pur Evangile méthodiste? ou simplement au pur Evangile, très sommaire, de l'Armée du salut?

Tous ces purs Evangiles sont protestants, vous le savez, tous se donnent comme enseignant la doctrine du Christ et fournissant tous les moyens de salut, bien que tous parlent de fait une langue bien différente.

Je vous prie seulement de me laisser vous poser une simple question.

Malgré ce que vous nommez superstitions et croyances creuses des catholiques, croyez-vous cependant qu'ils puissent se sauver en vivant dans l'Eglise catholique et en mourant dans son sein?

Vous n'oserez pas le nier, n'est-ce pas?

Eh bien! si ces hommes peuvent se sauver comme catholiques, pourquoi donc chercher à les entraîner dans des communions religieuses, où, pour eux du moins, il ne pourra pas être question de bonne foi, et où, d'après la conscience et la doctrine de l'Eglise, il leur est impossible de se sauver?

En faisant pareille besogne, n'encourez-vous pas, Mesdames, une responsabilité redoutable?

Il avait plus de logique, ce lord-évêque de Québec, le Dr Moutain, qui disait : « Les Canadiens sont bons, ils pratiquent sincèrement leur religion, ils vivent heureux, je me ferais certainement un scrupule de conscience de les troubler dans leurs croyances religieuses, pour les amener au protestantisme. »

MOYENS DE CONVERSION

Ce scrupule ne vous arrête pas, Mesdames. A tout prix il vous faut gagner les Canadiens, et les moyens que vous employez pour les convertir ne sont pas toujours, laissez-moi vous le dire franchement, ceux que Notre-Seigneur recommande à ses disciples.

Vous ne cherchez pas à porter la conviction dans les intelligences, ni à prouver aux Canadiens qu'ils doivent se faire protestants, s'ils veulent sauver leur âme.

ACHAT DE CONSCIENCES

Au milieu de l'hiver, quand la détresse est grande dans les maisons, vous allez trouver de pauvres familles d'ouvriers et, ouvrant votre bourse, vous leur dites :

« Si vous voulez venir à notre église, nous vous

donnerons tout ce qu'il faut pour vivre... Si vous envoyez vos enfants à nos écoles, nous les habillerons et nous les instruirons gratis. »

Votre charité serait louable, si vous n'y mettiez pas cette condition inique; mais ce que vous proposez là est tout simplement un marché immoral et sacrilège.

En échange de quelques piastres, vous demandez à cet homme de vous vendre sa foi, sa conscience et son âme! Pareille conduite n'est-elle pas odieuse?

Des malheureux, pressés par la misère, succomberont parfois à la tentation. Ils se feront protestants l'hiver, quitte à redevenir catholiques au printemps, ou si quelque maladie grave les saisit.

Ils font mal sans doute; ils commettent une grande faute en reniant extérieurement leur foi, bien qu'ils la conservent encore dans le cœur...

Mais pourquoi pousser ces hommes à pareille hypocrisie sacrilège? Ne sauriez-vous donc, Mesdames, employer votre zèle à de plus nobles causes?

Les Canadiens catholiques vous en seraient reconnaissants.

DIX-NEUVIÈME CAUSERIE

COMMENT ESSAYER DE SERVIR A LA FOIS DIEU ET LE DIABLE

En consultation chez l'avocat du diable. — La jeune fille mondaine. Dialogue. — Femme mondaine et chrétienne. Dialogue.

... Etre chrétien comme l'Eglise le demande, c'est bien difficile. Il y a tant d'obligations à remplir, tant de sacrifices à faire! Il faut se refuser tant de choses qui seraient si agréables au cœur et si douces à la sensualité!... Ces devoirs de chrétien me gênent dans mes plaisirs... Je ne puis pas m'amuser comme je le voudrais... Ils me gênent dans mes affaires... Quand je pourrais faire un bon coup, une voix me crie aussitôt : — Non, pas de cela!... Telle ou telle loi de Dieu le défend... Oui, vraiment, la vie chrétienne impose à l'homme un fardeau bien pesant et bien ennuyeux... C'est si monotone de rester toujours bon garçon!...

D'autre part, rejeter résolument les commandements de Dieu, pour suivre ouvertement les maximes

du monde; abandonner toute pratique religieuse, pour me lancer dans la vie de plaisir et d'indépendance, ce serait bien hardi. Je n'ose pas aller si loin... Que dirait ma femme? Que penseraient mes petits enfants? Oh! non. Je ne suis pas prêt à donner franchement mon âme au diable...

Que faire?... N'y aurait-il pas moyen de garder quelques pratiques religieuses, pour rassurer ma conscience et ne pas scandaliser ma famille, tout en me donnant plus de marge pour le plaisir et les affaires?... La chose est possible, me semble-t-il... Toutefois, pour plus de sûreté, consultons.

EN CONSULTATION CHEZ L'AVOCAT DU DIABLE

M. X... se rend chez l'avocat du diable et lui expose les perplexités de son âme... Il est bien reçu... et la consultation prend une tournure qui lui est très favorable.

— Mais oui, mon cher Monsieur, la chose est faisable... Dans les grandes villes, bon nombre de catholiques usent de cet expédient. Ils s'arrangent ainsi une existence en partie double qui leur laisse liberté entière pour le plaisir et les spéculations risquées, tout en gardant vis-à-vis de la famille et de leurs concitoyens une attitude d'hommes honnêtes et chrétiens...

— Bien volontiers je vous aiderai dans cette entre-

prise... Mais, pour y réussir, il faut deux dispositions sans lesquelles rien ne marchera. La première est d'avoir une conscience large, accommodante, peu susceptible de scrupules... La deuxième, de n'interroger cette conscience que le moins souvent possible...

— Soyez tranquille, Monsieur, ces deux dispositions-là, je les possède... Je ne suis pas scrupuleux, croyez-le bien... Quant à l'examen de conscience, je ne le fais jamais qu'une fois l'an, à Pâques... et encore!...

— Fort bien, Monsieur, nous nous entendrons à merveille. Je vais répondre à votre consultation et vous dire comment s'y prendre pour servir à la fois Dieu et le diable... C'est bien là ce que vous me demandez, n'est-ce pas?... Inutile entre nous de faire des réticences et de voiler nos intentions...

Mais tenez, réflexion faite, au lieu de conseils qui seront longs et peut-être ennuyeux, si nous allions faire une promenade en ville?...

Nous verrions comment des femmes demi-mondaines, des hommes demi-chrétiens, s'arrangent pour concilier ensemble la religion et le plaisir, pour servir à la fois Dieu et le diable...

— L'idée est excellente. Je suis à vos ordres... Allons.

LA JEUNE FILLE ET LA VIE MONDAINE

L'avocat du diable. — Tenez, voici deux jeunes filles, deux anciennes amies de couvent qui causent ensemble. Leur conversation sera sans doute intéressante... Ecoutons.

Marie. — Mais enfin, ma chère Mathilde, laissez-moi vous le dire en toute franchise, vous voilà bien loin de la vie chrétienne que vous meniez au couvent, il y a deux ans à peine.

Mathilde. — Mais pas du tout, Marie, je continue toujours à prier, matin et soir; je vais à la messe le dimanche et je communie tous les mois.

Marie. — Ces pratiques de piété sont bonnes, sans doute, mais encore faut-il que la vie y corresponde. Prier est bien, mais agir est mieux, ou plutôt, l'on ne prie que pour avoir la force d'agir et de faire de bonnes œuvres. Or quelle est votre vie aujourd'hui? Vous êtes une des élégantes les plus remarquées sur la rue. Vous courez les bals et les soirées et, je le sais, vous ne vous faites aucun scrupule de porter des robes décolletées...

Mathilde. — Je ne fais pas la mode. Je la suis. Il faut bien s'habiller comme les autres, si l'on ne veut pas être ridicule... Personne, excepté quelques vieilles prudes, ne se scandalise de cela dans le monde.

Marie. — En êtes-vous bien sûre?... Puis vous dansez toutes sortes de danses, même les plus risquées...

Mathilde. — Oh! je ne prends pas de mal à cela.

Marie. — Vous n'y prenez pas de mal, soit! mais d'autres peuvent y prendre du mal...

Mathilde. — C'est leur affaire...

Marie. — C'est aussi la vôtre... Si par vos toilettes et vos manières trop peu gardées, vous fournissez l occasion, n'êtes-vous pas responsable comme chrétienne?

(*Ouvrant un livre sur la table.*) Comment! les ouvrages de Z...! Vous lisez cela, vous, une jeune fille honnête!

Mathilde. — Tout le monde en parle dans les salons, il faut bien les lire, si l'on ne veut passer pour une niaise...

Marie. — Mais ces romans sont, dit-on, tout à fait mauvais.

Mathilde. — Ah! bah!... c'est très amusant... D'ailleurs je passe les endroits dangereux, cela ne me fait rien...

Marie. — Mais cela nourrit votre intelligence, cela échauffe votre imagination, cela fait appel à votre cœur... Marche-t-on dans la boue sans se salir?... Peut-on écouter de mauvais propos sans qu'il en reste dans le cœur des germes empoisonnés que l'occasion fera mûrir? Au lieu de ces romans, pourquoi ne pas lire des livres qui élèvent l'âme, quelque ouvrage de piété, qui vous feraient du bien au cœur?...

Mathilde. — Les livres sérieux me fatiguent, les ouvrages de piété m'ennuient... C'est bien plus amusant de lire des romans.

Marie.. — Oui, mais pour une jeune fille, souvent rien de plus dangereux que de lire sans discrétion n'importe quel roman... surtout les romans à la mode... La plupart d'entre eux sont sensuels et libertins...

Mathilde,. — Vous êtes trop scrupuleuse, ma chère. Je suis chrétienne, sans doute, mais je n'ai nulle envie de me faire nonne... Je suis curieuse, je veux savoir comment les choses se passent dans le monde, et le roman me dit tout cela. Du reste, soyez tranquille, je ne ferai pas de folies. Je veux m'amuser, mais je suis bien décidée à avoir toujours une conduite honnête... Vous allez m'excuser, Marie, j'ai à faire toilette, je vais au théâtre ce soir...

Marie. — Au théâtre, vous, jeune fille, et à ce théâtre où l'on joue des pièces que les hommes eux-mêmes trouvent vraiment scandaleuses!...

Mathilde. — Oh! cela m'est bien égal. Je vais au théâtre pour voir les toilettes et entendre la musique. Le reste m'est indifférent. D'ailleurs, on n'a de mauvaises pensées que lorsqu'un veut en avoir...

Marie. — C'est vrai; mais avouez-le : les circonstances et le lieu ne sont-ils pas tout à fait favorables pour les avoir et pour les vouloir?

(*On apporte en lunch du poulet froid.*)

Marie. — Eh quoi! de la viande le vendredi?

Mathilde. — Mon estomac ne supporte pas le maigre, j'ai une santé délicate.

Marie. — Alors comment faites-vous pour aller au bal trois ou quatre fois la semaine et pour danser jusqu'à minuit, deux heures du matin?

Mathilde. — Ah! ça, c'est une autre affaire... Le bal ne me fatigue pas du tout.

Marie. — Voilà donc, ma chère Mathilde, votre vie d'aujourd'hui. Plus de mortifications, plus de travail sérieux, plus de règlement. Des préoccupations de chiffons, de toilette, des romans pour tuer les heures oisives de la journée, et, le soir, le bal, la danse ou le théâtre...

Et vous vous croyez encore bonne catholique, parce que, matin et soir, vous faites un bout de prières distraites, et que le dimanche vous allez à la messe... Vrai, Mathilde, ne vous faites-vous point illusion?

Mathilde. — Vous oubliez... Je communie tous les mois.

Marie. — Vous communiez tous les mois, mais comment faites-vous donc pour obtenir l'absolution, avec une pareille vie?

Mathilde. — Ah! ma chérie, ceci est mon secret!... Permettez-moi de le garder.

L'avocat du diable. — Le secret de la jeune fille, je vais vous le dire... De fait, elle se confesse et communie tous les mois. Comme il n'y a encore dans sa vie que des mondanités, elle n'en fait pas grand cas. Après examen de quelques minutes à peine, elle entre au confessionnal, s'accuse vague-

ment de quelques peccadilles, reçoit l'absolution et communie le lendemain. Le soir même, elle retourne au théâtre ou au bal et reprend tranquillement ses habitudes frivoles et mondaines.

Si quelque confesseur, désireux de la ramener à une vie plus sérieuse, se montre un peu sévère; s'il interroge et parle de réformes, elle ira en trouver un autre plus accommodant et moins questionneur. Plutôt que de manquer sa communion du mois, elle fera tous les confessionnaux de l'église. Cette communion fait partie de sa religiosité sentimentale, elle lui sert à tranquilliser sa conscience...

Vers les trente ans, les remords viendront, je le sais, mais les habitudes seront prises... D'ailleurs, je serai là pour arrêter toute velléité de changement.

Mais nous nous sommes attardés ici assez longtemps. Allons visiter un autre quartier de la ville.

FEMMES MONDAINES ET CHRÉTIENNES

Entrons chez Mme X..., une des mondaines les plus en vue de la ville et qui fait bien souffrir son mari, un brave homme et même, je l'avoue, un bon chrétien. Souvent il débite à Madame de longs sermons, pour l'amener à une vie plus sérieuse, mais le pauvre homme n'a pas grand succès, je crois. Justement, nous arrivons au bon moment...

Monsieur est en train de faire la morale à sa femme. Ecoutons.

REPROCHES DU MARI

Monsieur. — Non, Madame, je ne me pique pas d'être meilleur que les autres mais je ne comprends pas du tout la vie chrétienne comme vous...

Vous allez à la messe le dimanche, soit! vous communiez de temps à autre avec vos filles, très bien! Mais les choses en vont-elles mieux pour cela à la maison?

Vous négligez votre famille.

Vous n'exercez aucune surveillance sur vos enfants... Vous ne savez accepter aucune contrainte, aucun sacrifice, si léger qu'il soit; vous ne songez qu'aux amusements, à la toilette, à la satisfaction de vos caprices et de vos goûts mondains...

Ah! vous voulez savoir ce que j'ai à vous reprocher. Eh bien! Madame, je vous le dirai une fois pour toutes...

Votre luxe et vos folies nous mèneront à la ruine. J'ai beau vous prier de ménager, de faire des économies; non, il vous faut pour vous et vos filles des toilettes coûteuses et extravagantes. Il faut courir les soirées, les bals et les théâtres... Et vous, mère de famille, vous, femme de quarante ans, vous y

traînez vos filles et ne rougissez pas d'y porter des toilettes encore plus malséantes que les leurs...

Voilà de belles mœurs chrétiennes, en vérité! de beaux exemples donnés à vos filles et à vos garçons! Du reste, vous les laissez suivre leurs caprices en toute liberté... Jamais de conseils, jamais de reproches; rien.

Vous avez fait de ma maison le rendez-vous de toutes les femmes désœuvrées de la ville, de toutes les médisantes du quartier.

L'autre jour, j'ai surpris une des conversations qu'on y tient et j'en ai entendu de belles sur le compte du prochain...

Vous avez, j'en conviens, une rare habileté pour saisir les travers et les défauts des autres, vous tournez finement en ridicule les toilettes et les personnes, vous faites vos remarques d'une manière très drôle. Aussi obtenez-vous auprès de vos visiteuses un succès de rire qui flatte votre vanité. Mais dites-moi, Madame, au milieu de ces saillies et de ces spirituelles boutades, que faites-vous donc de la charité chrétienne?...

Madame. — Je ne parle que de ce que tout le monde connaît.

Monsieur. — Soit! mais voudriez-vous être traitée de la sorte? Seriez-vous flattée d'être la risée de toutes ces dames?...

Mais je suis loin d'avoir épuisé tous mes griefs.

Vous menez vos filles à tous les amusements de la ville : au bal, au concert, même au théâtre...

Madame. — Quel mal y a-t-il pour une femme mariée d'aller à la comédie?

Monsieur. — Les pièces qu'on y joue sont mauvaises, vous le savez. On y tourne sans cesse en dérision le mariage et la fidélité conjugale. Les hommes eux-mêmes en sont scandalisés...

Madame. — Moi je suis une honnête femme, on n'a jamais eu rien à me reprocher.

Monsieur. — Mais alors, vous, honnête femme, pourquoi aller à ce théâtre rire des maris que l'on trompe, applaudir les femmes qui trahissent leur devoir et se donnent des amants? Ces leçons-là conviennent-elles à une chrétienne?

Madame. — Je ne prends pas de mal à cela.

Monsieur. — Mais votre présence seule en pareil lieu est un scandale... Vous encouragez les autres à y aller... Vous soutenez de votre argent une institution malsaine... Vous vous faites complice des péchés qui s'y commettent... Si vous étiez vraiment une femme chrétienne, vous auriez peur d'une pareille responsabilité. Et vous avez l'imprudence de conduire vos filles à cette école de corruption!

Madame. — Elles ne comprennent pas. Elles sont trop jeunes.

Monsieur. — Mais n'est-ce pas le moyen de les aider à comprendre? d'éveiller en elles des passions qui dorment encore au fond de leur cœur? D'ailleurs, sur ce point, ma résolution est bien arrêtée : ni vous ni vos filles ne mettrez plus désormais les pieds au théâtre...

Ne vaudrait-il pas mieux donner aux pauvres l'argent que vous dépensez si mal à propos?

Que faites-vous pour eux?

Madame. — Je suis de toutes les œuvres de charité, de toutes les associations pieuses, de tous les bazars de la ville...

Monsieur. — Oui, vous êtes de toutes les sociétés, de tous les bazars de la ville... mais voulez-vous que je vous dise pourquoi? Parce que vous avez là une excellente occasion de sortir et de vous amuser. Le bazar pour vous est une fête, ce n'est pas un sacrifice : vous y rencontrez vos amies, vous y recevez vos connaissances, tout cela vous plaît.

Mais visitez-vous les pauvres? Epargnez-vous pour eux quelque chose sur votre toilette ou votre sensualité? Faites-vous partie des sociétés qui travaillent pour les habiller, les nourrir, les assister dans la maladie? Non. Vous n'aimez pas ces œuvres pratiques. Votre vie est toute au plaisir, à la frivolité, à l'égoïsme... Rien pour le sacrifice, rien pour Dieu...

Et vous prétendez être une femme chrétienne! Où sont vos œuvres?

Madame. — Je communie de temps à autre avec mes filles.

Monsieur. — Vous communiez!... Franchement, ne feriez-vous pas peut-être mieux de ne pas le faire? Communier, selon moi, c'est s'engager publiquement à suivre les enseignements de Notre-Seigneur et à imiter ses exemples. C'est donc remplir ses devoirs à la maison, s'occuper de ses enfants, faire du bien

aux autres, et votre journée est pleine de frivolités et d'œuvres mondaines...

Encore une fois, où sont vos œuvres chrétiennes?

Tenez, Madame, finissons! Vous avez voulu savoir ce que j'avais à vous reprocher. Je vous l'ai dit, et, si vous m'avez compris, j'espère que vous changerez de conduite...

L'avocat du diable. — Non, elle ne changera pas. Les habitudes sont trop fortes maintenant et la frivolité trop grande. Les paroles du mari glisseront sur le cœur de cette femme, comme l'eau sur la cire, sans y faire la moindre impression

Elle continuera donc d'être une coquette et une mondaine, tout en se croyant cependant chrétienne, parce qu'elle va à la messe le dimanche et qu'elle communie de temps en temps avec ses filles...

— Ces visites m'ont intéressé. Je sais maintenant à quoi m'en tenir sur ces femmes mondaines qui, le dimanche et les jours de communion, essaient de se mettre un masque religieux sur le visage. Mais j'ai hâte de visiter les hommes et de voir comment ils peuvent être à la fois chrétiens et mondains, les moyens qu'ils inventent pour allier ensemble le devoir et le plaisir, Dieu et le diable. Expliquez-moi donc ce mystère...

— Reposons-nous un peu... nous reprendrons ensuite notre course à travers la ville.

VINGTIÈME CAUSERIE

MONDAINS ET CHRÉTIENS

Un bout de sermon pour les hommes. — « Est-il possible de servir à la fois Dieu et le diable? » — Vie privée. — Vie sociale. — Vie politique. — Toute l'entreprise à terre. — « Le prédicateur a raison. »

L'avocat du diable. — Comment servir à la fois Dieu et le diable, voilà donc ce que je dois vous expliquer... L'affaire est compliquée, je l'avoue, je ne sais trop par quel bout la prendre... Il faudrait suivre les hommes dans les détails quotidiens de la vie, voir leurs spéculations, examiner leurs intrigues, scruter à fond les secrets de leur conduite politique et sociale... Ce serait long.

Voici du moins ce que je puis vous dire en général.

Ces sortes de chrétiens font, en toutes choses, la part de Dieu aussi petite et celle du diable aussi large que possible.

Ils réduisent la religion au minimum des obligations ou plutôt ils se font une religion bien commode... quelques pratiques extérieures de piété, puis liberté entière de courir au plaisir et de régler leur vie comme bon leur semble.

Ils font un marché avec Dieu. — Seigneur, je ferai votre volonté le dimanche, mais vous me laisserez faire la mienne le reste de la semaine... J'observerai les commandements qui ne me gênent pas, mais je ne tiendrai aucun compte de ceux qui s'opposent à mes intérêts, ou contrarient mes plaisirs.

En un mot, ces hommes traitent la religion, tout comme l'habit de gala... On le met dans les grandes circonstances, le bon ton le demande, la coutume l'exige; mais, le reste du temps, on le tient précieusement serré dans l'armoire.

Voilà tout ce que je puis vous dire de la conduite de ces soi-disant chrétiens mondains... Mondains, ils le sont, c'est certain... Quant à leur prétendu christianisme, le diable ne s'en soucie guère. Il sait ce qu'il vaut...

— Mais voyez donc cette affiche :

SERMON POUR LES HOMMES SEULS

Sujet : *Est-il possible de servir à la fois Dieu et le diable?*

C'est justement notre affaire. Voilà qui va nous tirer d'embarras... Allons entendre ce prédicateur.

L'avocat du diable. — Je n'aime pas du tout à mettre les pieds dans une église catholique... Je crains que vous n'entendiez là des choses qui dérangeront vos projets... Cependant, si vous insistez, je ne refuserai pas de vous tenir compagnie...

— C'est bien, entrons...

UN BOUT DE SERMON POUR LES HOMMES

Vous dites, chrétiens :

— Je remplis mes devoirs envers Dieu, je vais à la messe le dimanche, je communie à Pâques... Je suis en règle avec ma religion...

Aller à la messe le dimanche, communier au moins à Pâques, sont, sans doute, des devoirs prescrits par la religion, mais est-ce donc là tout ce qu'elle demande? Durant la semaine, durant l'année, êtes-vous libres de n'avoir pour guide que vos caprices, pour règle de vos actions que vos appétits ou vos intérêts?

Vous vous appelez encore chrétiens...

Quelle est votre vie privée?

Quelles sont vos lectures? vos conversations, vos actions?

VIE PRIVÉE

Vous lisez tout ce qui vous tombe sous la main : mauvais journaux, mauvais romans, mauvaises re-

vues, sans aucun souci des défenses de l'Eglise, ni des dangers auxquels vous exposez votre foi et vos mœurs...

— Ces lectures ne produisent sur vous aucune impression fâcheuse... C'est là votre excuse. Est-elle acceptable?

Eh quoi! des livres qui attaquent les croyances catholiques, qui les tournent en ridicule, et les représentent comme absurdes et incroyables; des livres qui exaltent tout ce que l'Eglise condamne, et appellent vertu ce qu'elle nomme vice et péché, n'exerceraient aucune influence sur vous dont la foi est déjà si tiède et si chancelante! Ils n'auraient pas du moins pour résultat de fortifier les maximes mondaines, les idées larges et commodes qui sont déjà les règles de votre conduite!

Des romans qui glorifient les plus mauvais penchants de notre nature, les peignent sous des couleurs vives et séduisantes, qui se complaisent aux descriptions les plus sensuelles, ne trouveraient aucun écho ni dans votre imagination, ni dans votre cœur!

Vous vous faites illusion, bien sûr; autrement vous dévoilez, à votre insu, un état d'âme bien triste.

Le poison reste sans effet là où la mort existe déjà. Une âme plongée dans une corruption habituelle peut seule ne pas prendre garde aux souillures nouvelles qui l'atteignent!

Vous ne voulez rien refuser à votre sensualité, ni à votre gourmandise.

Dieu nous commande la mortification et la pénitence...

Vous n'en acceptez aucune.

Plus de jeûne, plus même d'abstinence... — Votre santé, dites-vous, ne vous permet pas de faire maigre le vendredi...

Et cependant cette santé vous permet de rester de longues heures à table avec vos amis, de manger parfois jusqu'à l'excès et plus souvent encore de boire jusqu'à l'ivresse.

Dieu demande aux chrétiens de fuir les amusements dangereux du monde, et, vous, vous courez au plaisir, sous quelque forme qu'il se présente. Vous allez aux bals les moins convenables, aux comédies les plus dangereuses, et ne craignez même pas d'y conduire votre femme et vos enfants...

Dieu demande la patience, le support mutuel à la maison, et vous ne cessez de vous livrer à tous les emportements de votre humeur... Il commande l'aumône, et vous ne donnez jamais un sou aux pauvres.

Il nous fait un devoir de surveiller nos pensées, de contrôler les affections de notre cœur, et vous, quelle licence ne prenez-vous pas dans vos conversations? quelles libertés ne vous accordez-vous pas dans votre conduite?

Vous nommez cela galanterie, bonnes fortunes: Ce sont là, dites-vous, les mœurs du monde. Vous

n'êtes pas meilleur, mais vous n'êtes pas pire que les autres.

Mœurs du monde, mœurs du démon, soit! Mais, à coup sûr, ce ne sont point là des mœurs chrétiennes... Impossible de se faire illusion à ce point...

VIE SOCIALE

Vous répétez avec complaisance : Je suis un honnête homme, je « n'ai ni tué ni volé ».

Fort bien! Sur dix commandements de Dieu, en voilà donc deux que vous vous flattez d'observer... Mais est-il bien vrai que vous les gardiez fidèlement?

Vous n'avez pas tué. — Non, vous n'avez pas tiré un coup de revolver dans la tête de votre ennemi, mais n'avez-vous pas cherché, par vos paroles et vos actes, à vous venger de lui, en lui faisant le plus de mal possible?

Vous n'avez pas assassiné l'adversaire qui vous disputait un emploi ou une situation, mais pour écarter cet homme de votre chemin, n'avez-vous pas eu recours à l'insulte, à la diffamation, à la calomnie? Vous avez tué sans scrupule son honneur et sa réputation...

Sans scrupule aussi, vous avez tâché dans le com
merce de ruiner des concurrents qui vous faisaien
ombrage, dépréciant leurs marchandises, élevant de
doutes sur leur probité, détournant par tous le
moyens les clients d'aller à leur magasin. Peut-êtr
même avez-vous poussé ces marchands à la banque
route, et quand ils sont tombés, vous vous êtes ré
joui : leur chute avançait vos propres affaires.

Encore des mœurs du monde, je le sais. Per
sonne ne songera à vous accuser de malhonnêteté
d'accord. Mais sont-ce là des mœurs chrétiennes?

Vous n'avez pas volé; c'est-à-dire, vous n'ave
pas pris directement de l'argent dans la poche du
prochain, oh non! Vous craignez la loi et la justice
Mais que de fois, dans vos marchés et dans vos spé
culations, n'avez-vous pas trompé ceux que vous
appeliez en ricanant des naïfs!

Combien en avez-vous poussé, de ces naïfs, à des
affaires risquées qui, en leur faisant perdre de l'ar
gent, vous enrichissaient, vous, l'homme habile!

Encore une fois, je le sais, le monde ne blâmera
pas votre conduite : vous avez joué au plus fin
mais Dieu approuvera-t-il cette manière de faire de
l'argent?

VIE POLITIQUE

Vous montrez-vous plus catholique dans la vie
politique que dans la vie sociale et privée?

Pas le moins du monde.

Là, au contraire, vous réclamez une indépendance absolue de toute loi et de toute autorité.

— La religion n'a rien à voir dans la politique. En fait de morale, je n'en reconnais qu'une seule, la morale du succès. Voilà vos principes.

Et, conséquent avec ces principes, pour atteindre votre but, tous les moyens vous sont bons : insinuations perfides, calomnies, honteux achat des consciences, tout est permis.

Pour garder votre place, ou monter plus haut, vous ferez bon marché de vos croyances catholiques; vous êtes prêt, s'il le faut, à les mettre en poche et à faire à l'ennemi toutes les concessions qu'il exigera...

Et vous vous flattez encore d'être un catholique, parce que vous allez à la messe le dimanche, que vous communiez à Pâques! Mais, dites-moi donc, si vous ne le faisiez pas, votre vie serait-elle différente?...

DIEU OU LE DIABLE

Non, non, vous vous trompez, vous ne pouvez pas vous croire chrétien avec de pareilles mœurs et un pareil genre de vie...

Etre chrétien, ce n'est pas donner à Jésus, de temps à autre, quelques marques dérisoires d'adoration et de respect, mais c'est observer sa loi dans la vie privée, dans la vie sociale et dans la vie publique. C'est accepter ses commandements comme règle de nos pensées et de nos actes.

Etre chrétien, ce n'est pas seulement saluer Jésus comme chef, le dimanche et à Pâques, puis, le reste du temps, suivre les maximes faciles, les mœurs sensuelles du prince de ce monde.

Cette double allégeance n'est pas possible. Vous ne pouvez pas à la fois être chrétien et mondain, servir à la fois Dieu et le diable.

Entre les deux, il faut choisir!

L'avocat du diable. — Je l'avais bien prévu... voilà votre entreprise complètement à terre...

Mais je suis bien forcé d'en convenir. Le *prédicateur vous a dit la vérité.*

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIER TRACT

Maris et Femmes

PREMIERE CAUSERIE

La lune de miel et la lune rousse : Comment un jeune ménage passe de l'une à l'autre. — Attitude des futurs belligérants. — Premières escarmouches. — La crise. — Ses résultats... 3

DEUXIÈME CAUSERIE

Petites misères de famille : A qui la faute ? — Première visite : Chez l'ouvrier. — Les plaintes de l'homme. — La réplique de la femme. — L'examen de conscience des époux. — Deuxième visite : Encore chez l'ouvrier. — Troisième visite : Chez les bourgeois — Quatrième visite : Maris jaloux. — Cinquième visite : Femmes dévotes et femmes dévouées..... 15

TROISIÈME CAUSERIE

Maris et femmes : Ce qu'il faut éviter pour être heureux en ménage. — L'esprit de contradiction. — Les reproches. — Les sermons domestiques..... 38

QUATRIÈME CAUSERIE

L'homme qui n'aura jamais trop d'argent : Le fameux secret. — Le passé de l'homme qui gaspille. — Le mariage : Gaspillage en grand. — Intendante de maison. — Caprices et vanité. — Nouvelles surprises. — La part du mari..... 50

CINQUIÈME CAUSERIE

Un ennemi de la famille : Le club et ses clients. — Les habitués. — Clubs de dames. — Le club et les affections de famille. — La situation de la femme. — Le club et l'éducation des enfants. — « La femme s'en chargera. » — Le club et ses dangers. — « Au club on joue, au club on boit. » — Résultat final..... 60

ÉPILOGUE

Un mot aux jeunes gens qui songent à se marier : Un mot aux jeunes gens à marier. — Beauté et bonté. — Leurs avantages. — Ce qu'il faut connaître avant de se marier. — L'humeur; le tempérament. — Même humeur, même tempérament : nous serons heureux en ménage ? — Réponse dubitative. — Ce qu'il faut pour un bon mariage..... 76

DEUXIÈME TRACT

Parents et Enfants

SIXIÈME CAUSERIE

Parents et enfants : Comment nos ancêtres élevaient les enfants. — Autrefois. — Les fautes contre la loi de Dieu. — A l'école. — Le vieux maître d'école. — Aujourd'hui. — Nos amours d'enfants. — Enfants gâtés. — Ce que c'est que gâter un enfant — Le tutoiement est-il avantageux aux parents et aux enfants ?..... 87

SEPTIÈME CAUSERIE

Comment une mère doit s'y prendre pour gâter son enfant : Conseils du diable — « Cédez, Madame, cédez encore, cédez toujours. » — Le rôle du père. — Les enfants à sept ans. La petite fille. — « Quel amour d'enfant!.. » — Le petit garçon. — Paroles d'un docteur. — Histoire d'un condamné à mort..... 98

HUITIÈME CAUSERIE

Collèges et couvents : Le collège n'est pas une école de réforme. — Comment les parents font échouer l'œuvre du collège. — Attitude de la mère. — « Les Pères sont trop sévères... ils ne savent pas prendre les enfants par le cœur. » — Attitude du père. « Je ne m'occupe pas de cela... » — La sortie du collège. — Les fruits secs. — *Digression :* Les collèges classiques. — « Ils ne sont pas à la hauteur de leur mission. » — « Ils ne forment pas des hommes » — Le but du collège classique. — Réformes! Réformes!... — Ce que l'on demande aux parents de réformer..... 108

NEUVIÈME CAUSERIE

Filles à marier : Du couvent dans le monde. — Le monde et la jeune fille. — Trahison maternelle. — Ruine de l'œuvre du couvent. — Comment une mère ruine l'œuvre du couvent. — Programme mondain. — Une histoire. — Le roman moderne et la jeune fille. — La mère devenue maîtresse de pension. — Toilette et vanité. — Bals et théâtres. — Ruine de l'œuvre du couvent..... 125

DIXIÈME CAUSERIE

Les abords du mariage : La fréquentation. — En terre française. — Comment se marient les Bretons. — La fréquentation à l'anglaise. — Le père s'efface. — Petit catéchisme de la fréquentation. — Réponse des saints Livres. — Réponse de l'expérience. — Fin de la fréquentation. — Abandon ou mariage. — Pourquoi tant de ménages sont malheureux.... 146

ONZIÈME CAUSERIE

Qu'allons-nous faire de nos garçons : Conseil de famille. — « Faisons un commis de notre fils Henri. » — « J'aimerais mieux le voir ouvrier. » — Pourquoi ? — « Tu as raison, mon homme... » — Pourquoi tant de commis ? — Trop d'ambition. — Trop d'instruction. — Vive opposition. — « Entendons-nous, Messieurs! » — Autres inconvénients. — Histoire d'un barbier..... 160

DOUZIÈME CAUSERIE

Jeunes ouvriers à dix-huit ans : A dix-huit ans. — Plan de campagne du diable. — Liberté! — Comment le jeune homme en use. — Le dimanche. — Découvertes alarmantes. — Autres découvertes. — La chute. — Exemples..... 172

ÉPILOGUE

Deux pères de famille : Mission manquée. — Mission réussie..... 182

TROISIÈME TRACT

A travers le Monde : Spéculateurs et Voleurs

TREIZIÈME CAUSERIE

A travers le monde : spéculateurs et voleurs : « C'est un voleur! » — Le vol devant le monde et l'Eglise. — Au pays du commerce et de la spéculation. — Emprunteurs et voleurs. — Conseils du diable. — Le jeune commis et le diable..... 191

QUATORZIÈME CAUSERIE

Spéculation et conscience : Commerçants, industriels, spéculateurs, etc., en visite chez le diable. — Premier client : Le marchand de nouveautés et le diable. — Les industries du marchand. — La clientèle des femmes coquettes. — La banqueroute. — Deuxième client : Le marchand épicier et le diable. — Les petites recettes à l'usage de l'épicier. — La vente des boissons fortes. — Du dimanche. — Assurance et

feu. — Troisième client : L'habitant et l'ouvrier en visite chez le diable. — Les trucs de l'habitant. — Epilogue : Au diable la morale du diable!..... 20

QUINZIÈME CAUSERIE

Médisances et langues médisantes : Coups de poing et coups de langue dans le ménage. — Pourquoi ces coups de langue? — De la triste besogne que deux langues médisantes peuvent faire dans un quart d'heure. — La femme de M. X... reçoit son paquet. — Celui des jeunes filles. — Au tour des garçons, maintenant. — Récapitulation. — Autres exploits de langues médisantes. — Premier exploit : « Si vous saviez ce que Mme X... a dit de vous!... » — Deuxième exploit : « Que vous êtes naïve, ma chère! » — Troisième exploit : « Soyez donc prudente dans vos relations. » — Maggie Sullivan et le juge Lynch..... 219

SEIZIÈME CAUSERIE

Ce qu'un habitant doit faire pour se ruiner : La toilette des garçons et des filles. — L'hiver et les fricots — La cruche de whisky. — L'habitant fait connaissance avec l'usurier — La ruine..... 234

DIX-SEPTIÈME CAUSERIE

Comment un Canadien des Etats-Unis devient un « vire-capot » : Conseils du diable. — L'auberge. — Nouveau pasteur. — La religion du pur Evangile. — Arguments convaincants. — Le « vire-capot »..... 244

DIX-HUITIÈME CAUSERIE

Conversions catholiques et recrutement protestant : Pourquoi des catholiques se font protestants? — Le Synode anglican de Montréal et les conversions. — Diaconesses protestantes. — Leur méthode de recrutement..... 253

DIX-NEUVIÈME CAUSERIE

Comment essayer de servir à la fois Dieu et le diable : En consultation chez l'avocat du diable. — La jeune fille mondaine. Dialogue. — Femme mondaine et chrétienne. Dialogue..... 267

VINGTIÈME CAUSERIE

Mondains et chrétiens : Un bout de sermon pour les hommes. — « Est-il possible de servir à la fois Dieu et le diable? » — Vie privée. — Vie sociale. — Vie politique. — Toute l'entreprise à terre — « Le prédicateur a raison. »..... 280

IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD, PARIS.

Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris. VIe.

Monseigneur TISSIER

ÉVÊQUE DE CHALONS

LA VÉRITÉ AUX GENS DU MONDE

2e édition. 1 vol. in-12. Prix. . . . . 3 fr. 50

Sans vouloir établir de parallèle entre les ouvrages déjà publiés de Mgr Tissier, on peut dire que ces sermons prononcés « à la messe de 11 heures », celle des hommes, ont un intérêt très particulier. Avec sa franchise coutumière, une chaleur de ton qui pénètre, une doctrine forte et simple à la fois, Mgr l'Evêque de Châlons saisit son auditoire et lui insinue la vérité, non pour en bercer son esprit seulement, mais pour amener à la pratique, à la vie de la foi reconquise.

Toutes les idoles modernes sont renversées, les refuges où se cache la honteuse lâcheté sont découverts ; et la voix se fait impressionnante pour rappeler, au nom de Dieu, les devoirs catholiques du moment.

L'ouvrage contient 33 instructions faites à la messe de onze heures sur des sujets divers, tous d'une actualité pratique et répondant aux besoins de la plupart des auditeurs. Citons en quelques-uns : La route de la foi. — Le grand obstacle. — Le divin Pardon. — Le respect. — La parole de Dieu. — La vocation. Ces discours sont bien écrits, pleins de doctrine, de psychologie et d'un souffle oratoire soutenu.

Puisse le livre écrit remuer les âmes comme les paroles descendant de la chaire sacrée touchaient les cœurs ! (*La Croix.*)

DU MÊME AUTEUR :

Les Jeunes Ames. 1 vol. in-12. 2e édition 3 50

La Vieille Morale à l'Ecole. 1 vol. in-12 ..... 3 50

Soyons Apôtres. In-12 .... 3 50

Les grands jours du Collège. 1 vol. in-12 ..... 3 50

Le Bon Esprit au Collège. 1 vol. in-12 ..... 3 50

La Parole de l'Evangile au Collège. Instructions morales aux jeunes gens sur le saint Evangile. 1 vol. in-12 ..... 3 50

Les Femmes du Monde. 1 vol. in-12. 3e édition 3 50

Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris. VIe.

Abbé E. DUPLESSY

LE PAIN ÉVANGÉLIQUE

EXPLICATION DIALOGUÉE

des Evangiles des Dimanches et des Fêtes d'obligation
à l'usage des Catéchismes, du Clergé et des Fidèles

3 vol. in-12. Prix. . . . . 6 franc

L'auteur du *Pain des Petits* a fait pour l'Evangile ce qu'il a fait avec tant de succès pour le catéchisme et ce qu'indique le sous-titre de l'ouvrage : il y réussit comme toujours. Rien de touchant et de pénétrant comme cette explication à la fois simple et profonde, familière et grave, qui met à la portée des intelligences d'enfants, en des dialogues ravissants, les grandes et belles vérités de nos Evangiles, et qui fait en même temps entrer dans les cœurs l'amour de Jésus. L'auteur ne s'est proposé qu'un but : aider à mieux connaître Jésus pour le mieux aimer. Il nous semble que tout son ouvrage atteint vraiment ce but, c'est ce que nous pouvons dire de mieux pour en faire l'éloge et pour en recommander la lecture. (*Bulletin des Œuvres de Chartres.*)

Du même auteur :

Les Idées de Matutinaud. 7e édit. In-8°. Prix..... 2 5
Les Cousins de Matutinaud. 4e édit. In-8°..... 2 5
Les Frères de Matutinaud. 3e édit. In-8 ..... 2 5
Les Neveux de Matutinaud. In-8°..... 2 5
Le Pain des Petits, explication dialoguée du catéchisme, 3 vol in-12° 6
Victor Hugo Apologiste, abrégé du dogme et de la morale catholique, extrait des Œuvres de Victor Hugo. In-12..... 1
Les Dictées d'un Instituteur..... 0 5

Sous presse :

Matutinaud lit la Bible. In-8°..... 2 5

ŒUVRES DU R. P. FABER

Nous lisons dans l'*Ami du Clergé* :

Q. — Je ne connais pas le P. Faber. Voudriez-vous avoir la bonté de me dire lequel de ses ouvrages me serait le plus utile pour faire des instructions à des religieuses, sur la vie spirituelle et religieuse ?

R. — Comment pouvez-vous ignorer le P. Faber, vous, un homme d'expérience ? Il n'y a guère de noms qui reviennent plus souvent ici dans nos indications bibliographiques. — Commencez par lire le *Tout pour Jésus* : il n'y a pas, pour notre époque, d'introduction plus pénétrante à la vraie piété chrétienne (et donc aussi à la vie religieuse, puisque vous êtes aumônier de religieuses) ; il n'y a pas de pages mieux aptes à dissiper les restes de cet esprit janséniste que le Souverain Pontife poursuit si efficacement dans ses derniers retranchements ; — voyez ensuite les *Conférences spirituelles*, — le *Progrès de l'âme* : ce sont des livres que tout prêtre dans le ministère devrait avoir médités une bonne fois (et quand on les a goûtés une fois, on y revient toujours). — Les autres livres du P. Faber traitent de sujets plus spéciaux, *Bethléem*, *Le Précieux Sang*, *Le Saint Sacrement* ; mais j'entends d'ici tout lecteur du P. Faber nous demander comment nous avons pu omettre de placer sur le même pied presque que le *Tout pour Jésus*, *Le Pied de la Croix*, ou *Le Créateur et la Créature* ? Tous ces ouvrages sont édités chez Téqui, à Paris, à 3 fr. 50 le vol. (Sauf le *Tout pour Jésus*, qui est à 3 fr. : *Bethléem* est en 2 vol., 6 fr. ; *Le Saint-Sacrement*, également en 2 vol., 6 francs).

Du même auteur :

Le Créateur et la Créature, ou les merveilles de l'amour divin. In-12. ..... 3 50

Le Précieux Sang, ou le Prix de notre Salut. In-12..... 3 50

Le Pied de la Croix, ou les Douleurs de Marie. In-12 3 50

Le Saint-Sacrement, ou les œuvres et les voies de Dieu. 2 in 12 ..... 6 »

Tout pour Jésus, ou les Voies faciles de l'amour divin. In-12 ..... 3 »

Progrès de l'Ame dans la vie spirituelle. In-12..... 3 50

Conférences spirituelles. In-12 ..... 3 50

La Bonté (extrait des *Conférences spirituelles*). Gracieux in-12 ..... 0 50

Le Purgatoire (extrait de *Tout pour Jésus.*) 1 vol. in-12. 1 »

Bethléem, ou le Mystère de la sainte Enfance. 2 in-12. 6 »

Les Contes des Anges, gracieux in-16, pages encadrées.. 2 »

R. P. DE GABRIAC, S. J.

VIE DU R. P. DE PONLEVOY

Avec un choix d'Opuscules et de Lettres

I. *Vie du R. P. Armand de Ponlevoy.* 3e éd. in-12.	4 francs
II. *Opuscules ascétiques.* 4e édition, 1 vol. in-12.	4 francs
III. *Opuscules et lettres.* 5e édition, 1 vol. in-12.	4 francs
Les trois volumes pris ensemble	10 fr. 50

La vie du P. de Ponlevoy, tout en nous laissant dans la socie des Révérends Pères Jésuites, nous conduit, hors de la pure éru tion, dans le vaste champ des biographies édifiantes. Celle-ci e bien trop connue et trop estimée pour que nous insistions longu ment sur cette nouvelle édition. On y trouve dans toute sa râ et toute sa transparence l'âme du P. de Ponlevoy qui s'est racon lui-même dans un récit intime, un « Mémorial » qui rappelle l confessions de Saint Augustin.

Sa vie entière est une édification, depuis les débuts de jeune vocation, à travers son noviciat, sa carrière de profess et de prédicateur, son fructueux apostolat dans le monde, sa ca rière de provincial, son rôle héroïque enfin pendant la guerre pendant la Commune jusqu'à ses derniers jours, jusqu'à son de nier soupir. (*Romans-Revue.*)

On trouve à la même librairie :

PONLEVOY (P. de). *Vie du P. Xavier de Ravignan.* 15e édition. 2 vol. in-12..... 7 50

— *Les Actes de la captivité et de la Mort des cinq Pères Jésuites fusillés pendant la Commune* ..... 2 »

Pensées choisies du P. de Ponlevoy, extraites de ses œuvres, par le P. Renard, S. J. 1 vol..... 1 »

Pensées et Maximes du R. P. Ravignan, extraites de sa v et précédées d'une introdu tion, par le R. P. Renard. mille. 1 volume in-32.... 1

DANIEL et MERCIER (RR. P *Léon Ducoudray, recteur l'Ecole Sainte-Geneviève, m tyr de la Commune* (1827-187 1 vol. in-12 avec portrait. 3

LAURAS (R. P.). *Le R. P. Je Caubert.* 1 vol. in-12.... 2

Fernand NICOLAY

HISTOIRE DES CROYANCES

SUPERSTITIONS, MŒURS, USAGES ET COUTUMES

d'après le Plan du Décalogue

3e édition. 3 vol. in-8° cavalier. Prix . . . . 18 francs

Ouvrage couronné par l'Académie française

Cette vaste et curieuse enquête sur les idées spiritualistes de tous les peuples, d'après les dernières découvertes de la science, met en un vif relief la transcendance du Christianisme. L'ouvrage a pour but de fournir aux jeunes hommes instruits un arsenal d'arguments *scientifiques*, et *vraiment à jour*, pour répondre aux *nouvelles objections* de l'incrédulité contemporaine, dont bon gré mal gré, les jeunes gens auront à subir les assauts. Il a été composé, sur la demande des plus éminents maîtres de l'enseignement chrétien, pour servir de livre de prix dans les séminaires, les institutions et les catéchismes.

Du même auteur :

Questions brûlantes. In-12. Prix : 3 fr. 50. — Instruire, est-ce moraliser ? — Conséquences du divorce. — L'avenir du suffrage universel. — L'athéisme et la science. — Comment on forge les lois sectaires. — Les œuvres et les syndicats. — 2e édition.

Histoire sanglante de l'Humanité. In-12. Prix : 2 fr. — Peine de mort. — Supplices chez tous les peuples. — Electrocution. — Suicide. — Infanticide. — La guerre et ses hécatombes. — Sacrifices humains. — Echange du sang. — Sutties. — Anthropophagie.

On trouve à la même librairie :

FRANCO (R. P.). *Nouvelle Théorie de la Suggestion*. Traduite par Onclair. In-12..... 1 25

MARECHAUX (R. P. Dom). *Réalité des Apparitions démoniaques*. In-12..... 1 »

— *Réalité des Apparitions angéliques*. In-12..... 1 »

ROLFI (R. P.). *La Magie moderne*, traduite par Dorangeon. In-12..... 3 50

SURBLED (docteur). *Le Rêve*. In-12. 2e éd..... 1 »

— *La Mémoire*. In-12. 2e éd. 1 »

— *Le Tempérament*. In-12. 1 »

— *Spiritisme et Spiritualisme*. 3 v. in-12..... 3 »

Abbé GRIMES

TRAITÉ DES SCRUPULES

1 vol. in-18 de 266 pages. Prix . . . . 1 franc

Ceci n'est pas précisément une nouveauté ; je me souviens d'avoi lu l'opuscule de l'abbé Grimes pour la première fois dans me années de Grand Séminaire, il y a tantôt trente ans. Mais tout c que j'ai lu depuis sur cette matière si difficile ne m'a guère appri grand'chose de nouveau. Tout est dans l'abbé Grimes, qui auss bien s'est borné à mettre en œuvre ici, avec un tact exquis, le enseignements des Saints et des Docteurs. C'est ce même abb Grimes qui est l'auteur de l'*Esprit des Saints* ; et ce *Traité de scrupules* pourrait passer pour un chapitre suppplémentaire l'*Esprit des Saints*. — On a eu l'excellente idée d'y ajouter *in ex tenso*, en 55 pages, le chapitre si profond et si fouillé du P. Fabe sur les scrupules. (*Ami du Clergé*, 13 janvier 1910.)

R. P. MICHEL, S. J.

TRAITÉ DU DÉCOURAGEMENT

Dans les voies de la piété

1 vol. in-12. Prix . . . . . 1 franc

Cette infirmité de l'âme, avec ses causes, ses fautes, ses dan gers, ses remèdes, y est traitée avec la sûreté de main d'un ope rateur exercé. Cet opuscule en effet est le résultat de nombreuse années de direction, il sera donc utile aux âmes qui ont pass par cette crise, ou par celle de la tentation.

R. P. QUADRUPANI

Direction pour rassurer dans leurs doutes les âmes timorée

DIRECTION PRATIQUE ET MORALE POUR VIVRE CHRÉTIENNEMENT

2 vol. in-32. Prix. . . . . 2 francs

Ces deux opuscules se vendaient autrefois réunis en un volum unique à 2 fr. On a eu l'excellente idée de les éditer à part. Cha cun a son but spécial et s'adresse à un public spécial. Le volum unique d'autrefois allait surtout aux âmes timorées ; et celles qu ne se jugeaient pas timorées ou qui même eussent rougi de pa raître telles, faisaient difficulté de s'en laisser recommander l lecture. C'était dommage. Car toute la partie de ce travail qu est maintenant publiée sous la rubrique « *Pour vivre chrétienne ment* », s'adresse à tout le monde et doit être méditée par tout l monde. Outre les exercices pour la Confession et la Communion e pratiques de dévotion qui remplissent les 60 dernières pages, l reste du volume est un fort bon traité des rapports que nous de vons entretenir 1° avec Dieu, 2° avec le prochain, 3° avec nous mêmes, et ce sont pages que nous ne saurions trop recommande à tant de personnes qui ne savent guère faire leur examen d conscience. (*Ami du Clergé.*)

R. P. RAMON RUIZ AMADO

J'AI PERDU LA FOI !

RÉPONSE A L'INCRÉDULITÉ MODERNE

Traduit de l'espagnol par l'abbé E. GERBEAUD

1 vol. in-12. Prix. . . . . 2 francs

« *J'ai perdu la foi !* » c'est le refrain de beaucoup de gens (et de gentes). Le P. Amado l'a entendu en Espagne, comme on l'entend ailleurs. Et il y répond, en une série de conférences empreintes de cet humour qui, chez lui, est à base si profonde et si grave et s'insinue avec tant de charme et de force à travers les replis de l'esprit et du cœur. (*L'Ami du Clergé.*)

Henri HUGON

Y A-T-IL UN DIEU

Y A-T-IL UNE SURVIE APRÈS LA MORT ?

1 vol. in-12 de 240 pages. Prix . . . . . 2 francs

L'auteur ne développe qu'un seul argument : la croyance unanime des peuples, mais il lui donne toute l'ampleur désirable. Il a fait porter son enquête sur tous les peuples connus, il a interrogé tous les savants anciens et modernes, et de l'abondance des témoignages recueillis il tire cette conclusion qu'il serait bien fou de rejeter une vérité qui s'est imposée de tout temps aux plus hautes et aux plus fermes intelligences.

(*Bulletin Religieux de la Rochelle.*)

Don FÉLIX SARDA Y SALVANY

Le Libéralisme est un Péché

(*Traduit par la marquise de TRISTANY*)

Nouvelle édit. 1 vol. in-12. Prix. . . . 2 fr. 50

Le Libéralisme est un péché est devenu classique dans tous les milieux où la crise religieuse et sociale est étudiée. Don Félix Sarda a mis en lumière, avec une rare puissance de doctrine et de logique, tous les germes que porte en lui *le libéralisme*, et démontre que ces germes constituent la genèse de toutes les erreurs modernes. Une connaissance sérieuse du livre, que nous recommandons, met à même de se rendre un compte précis du danger de cultiver en soi et de répandre dans les masses les ferments de désagrégation politique, religieuse, sociale et morale contenus dans la doctrine du libéralisme, et laisse entrevoir le peuple, comme l'instrument aveugle et terrible de ses conséquences.

(*Bulletin de la Société générale d'Education.*)

Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris. VIe.

Abbé Alfred MONNIN

VIE DU BIENHEUREUX CURÉ D'ARS

Jean-Baptiste-Marie VIANNEY

Publiée avec l'approbation de Mgr l'évêque de Belley

2 vol. in-12. Prix. . . . . 7 fr. 50

Encore un apôtre, *le Curé d'Ars*, dont l'éloquence, celle des saints, transportait les masses, convertissait les égarés. Cette histoire est l'une des premières ; c'est à cette source que se sont approvisionnés les biographes nombreux du saint curé. Ecrite avec simplicité, onction, une scrupuleuse exactitude, elle a obtenu un succès enviable, puisque la voici à sa vingt-deuxième édition : la première date de 1861. Il semble que ces deux forts volumes doivent plutôt effrayer les lecteurs de notre temps ; il n'en est rien, tant elle est attachante. Rappelons les principales divisions : I. Vie domestique de M. Vianney, depuis sa naissance jusqu'à sa nomination à la Cure rurale d'Ars (1786-1818) ; II. Vie pastorale de M. Vianney depuis la prise de possession de la cure d'Ars jusqu'à l'origine du pèlerinage (1818-1828) ; III. Vie héroïque de M. Vianney depuis la fondation de la Providence jusqu'à sa suppression (1828-1847) ; IV. Vie apostolique de M. Vianney depuis l'origine du pèlerinage jusqu'à son apogée (1826-1858) ; Vie intime de M. Vianney, son portrait, ses qualités naturelles et infuses, ses vertus et ses dons. Cette histoire sera lue avec intérêt par le clergé français dont il est le modèle, aussi bien que par les fidèles auxquels elle fournira une idée merveilleuse des saints prêtres, des curés convertisseurs.

Du même auteur :

Esprit du bienheureux Curé d'Ars. - M. Vianney dans ses catéchismes, ses homélies et sa conversation 1 25

Pensées choisies du Bienheureux Curé d'Ars, suivies des *Petites fleurs d'Ars*. Joli volume in-32..... 1 »

Petites fleurs du Bienheureux Curé d'Ars. In-32. Prix : 0 fr. 15 ; les 150/100 15 »

Mater Admirabilis, ou les Quinze premières années de Marie Immaculée. In-12 ..... 3 50

Le Bienheureux Curé d'Ars, conduisant le Chrétien au Ciel. 2e édition..... 9 »

Fénelon GIBON

OU MÈNE L'ÉCOLE SANS DIEU

CRIMINALITÉ CROISSANTE — DÉCADENCE INTELLECTUELLE
INSTITUTEURS SANS FOI ET SANS PATRIE — FAILLITE DE L'ÉCOLE LAÏQUE

2e édit. 1 vol. in-12. Prix. . . . . 2 francs

M. Fénelon Gibon prouve que l'école laïque, devenue l'école sans Dieu, est en train de devenir l'école sans patrie, l'école socialiste et révolutionnaire.

Enfin l'auteur détruit la fameuse morale laïque, issue de la franc-maçonnerie, de l'alliance des politiciens de tout acabit et du protestantisme. Cent mille insoumis, les apaches en constante progression, tels sont les résultats tangibles de la laïcisation, bien près de toucher à son terme logique : le monopole absolu de l'enseignement athée. (*Semaine Religieuse de Sens.*)

LA LOI DE CAÏN

1 vol. in-12. Prix. . . . . 1 fr. 50

Sous une forme fictive, voici un exposé frappant des dangers de l'éducation sans Dieu donnée dans les lycées. Le triste héros, Henri Sigeau, en est victime ; après avoir perdu la foi et le respect de lui-même et des autres, il est tué dans un duel. Ce récit respire une émotion sincère et contenue ; l'auteur, un moraliste, flagelle la corruption avec une énergie remarquable.

L. LESŒUR

LA MENTALITÉ LAÏQUE A L'ÉCOLE

1 vol. in 12. Prix. . . . . 3 fr. 50

L'invasion des doctrines socialistes dans l'enseignement primaire et secondaire avec leurs conséquences fatales : antipatriotisme, athéisme, communisme, tel est le sujet de ce volume ; il est effrayant par les vues qu'il nous ouvre sur l'état d'âme des maîtres de l'enseignement officiel, mais on ne peut le taxer d'exagération puisque la plus grande partie de l'ouvrage est formée d'extraits des revues pédagogiques les plus répandues dans le personnel enseignant. On le lira donc avec le plus grand intérêt, en regrettant peut-être cependant qu'il arrive un peu tard pour éclairer ceux qui avaient conservé quelques illusions, à une heure où la partie de l'enseignement libre est presque perdue et où de pareils maîtres sont sur le point d'être imposés à tous les enfants de France.

Du même auteur :

L'Etat père de famille. 3 » | *En face la mort.* In-12.... 2 »
L'Etat maître de pension. 1 » | *Les Béatitudes.* In-12..... 2 »

Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris. VIe.

Jean CHARRUAU

VENDÉENNE

ÉPISODE DE LA GUERRE DE VENDÉE

1 vol. in-12. Prix. . . . . 2 francs

Mad. Henriette Chambrun, la Vendéenne, nous raconte de façon impressionnante les tragiques événements auxquels elle fut mêlée et la perte successive de tous les siens : père, mari, enfants, dans les guerres de la Vendée et de l'Empire. On admire une fois de plus dans ce récit la foi et le courage héroïque de ces braves Vendéens et de leurs épouses.

Une triste [illegible] rend plus attachant ce récit : la haine d'un frère contre son frère, qui toute sa vie chercha à se venger de ce que Mad. Henriette lui avait préféré son frère.

D'où divers épisodes singulièrement captivants. Le frère révolté, devenu républicain, réussit à faire fusiller son frère royaliste, mais la grâce de Dieu finit par le toucher et il mourut repentant après 10 ans de pénitence. (*Chronique du Carmel.*)

Du même auteur :

Le P. Henri Chambellan. 3e mille. ..... 3 »
Ames Vaillantes (1re partie.) *Mrs. Fanny Pittar* (autobiographie). 3e mille..... 2 50
Ames Vaillantes (2e partie.) *Mrs. Pittar et ses enfants.* 2e mille 2 50
Le P. de Falvelly. 2e mille. 2 »
Frère et Sœur. 4e mille. 3 50
Une Famille de Brigands en 1793. 6e mille..... 3 50
Emilienne. 3e mille..... 3 50
Souvenirs d'un Vieux. (La Terreur, l'Empire, la Restauration.) 4e mille..... 3 50
Aux Mères. (Causeries sur l'éducation.) 5e mille..... 3 »
Nos Enfants. 2e mille.... 3 50
Aux jeunes filles : Vers le Mariage. 5e mille.... 3 50
Aux Armes ! Pourquoi nous sommes tentés et comment résister aux tentations. 2e mille 1 25

R. P. Joseph BURNICHON

DU LYCÉE AU COUVENT

1 vol. in-12. Prix. . . . . 3 fr. 50

Le R. P. Burnichon s'est depuis longtemps fait connaître comme un penseur, un observateur judicieux, un critique sûr, un écrivain spirituel et distingué.

Le volume qu'il vient de publier renfe· ıe une série de questions diverses, mais qui touchent toutes : ı question de l'enseignement et la plupart aux problèmes qui, ...ns ces derniers temps, ont passionné certains esprits et préoccupé les défenseurs de l'enseignement libre et chrétien. La chicane faite aux études classiques par des réformes sans cesse réformées, la laïcisation des écoles primaires, l'éducation à l'anglaise, la collection de faits substituée à l'enseignement classique et les méthodes nouvelles, les collèges chrétiens à propos de quelques critiques, l'enseignement secondaire des jeunes filles et le projet de Mme Marie du Sacré-Cœur, autant de chapitres du plus haut intérêt. On liva avec grand plaisir et ceux qu'intéressent le chant religieux, avec grand profit, les chapitres sur l'*école du Valentin* et sur une *vieille question de collège*.

Du même auteur :

L'Enseignement secondaire. In-8°..... 0 30
Retour aux champs. In-8°..... 1 »
Vie du P. Gautrelet. In-12..... 3 50
La Réforme de l'Enseignement secondaire. 1 in-12..... 0 75

PAUL KAR EN PÉNITENCE CHEZ LES JÉSUITES

CORRESPONDANCE D'UN LYCÉEN

3e édition. In-12 de 350 pages. Prix . . 3 fr. 50

Ces pages ne sont pas un roman, mais une histoire vécue. Aujourd'hui jaunies par le temps, elles sont d'un jeune homme qui raconte jour par jour ce qu'il a senti et vu, et le dit sans arr. ·e-pensée. A une époque où le mot d'ordre est de courir sus aux Congrégations religieuses et aux Jésuites en particulier, ce témoignage d'un lycéen devenu leur élève n'en a que plus de prix et servira, n'en doutons pas, à ouvrir les yeux de ceux qui cherchent à s'éclairer de bonne foi.

Ecrit dans un style à la fois enjoué et familier, ce journal contribuera à dissiper plus d'un préjugé.

(*Bulletin de la Société générale d'Education.*)

R. P. Charles RENARD

PENSÉES CHOISIES DU R. P. DE PONLEVOY, S. J.

Etraites de sa Vie, de ses Opuscules et de ses Lettres

1 vol. in-32 de 365 pages. Prix. . . . . 1 franc

Les *Pensées choisies* du P. de Ponlevoy sont comme la quintessence de la Vie et des Opuscules ascétiques et Lettres de l'humble et modeste religieux.

On y trouvera quelque chose du charme qui caractérise l'Introduction à la vie dévote de Saint François de Sales, et même, en plus d'un endroit, une beauté de pensée et de style, qui rappelle Bossuet dans ses *Elévations sur les Mystères*.

Les *Pensees choisies* du P. de Ponlevoy, par la finesse, la force, la délicatesse et l'efficacité de toute pratique qui les distinguent, révèlent incontestablement un maître en spiritualité, digne d'être suivi par tous ceux — prêtres, religieux, fidèles — qui ont souci de la vraie vie chrétienne. (*Semaine Religieuse de Lyon.*)

Du même auteur :

ées choisies du R. P. de Ravignan, extraites de ses œuvres .-32 3e mille..... 1 »

On trouve à la même librairie :

GABRIAC (R. P. de). *Vie du R. P. de Ponlevoy*. In-12.. 4 »

— *Œuvres du R. P. de Ponlevoy*, opuscules ascétiques et lettres. 2 vol. in-12.... 8 »

PONLEVOY (R. P. de). *Vie du R. P. Xavier de Ravignan*, 15e édition. 2 vol. in-12. 7 50

— *Actes de la Captivité et de la mort des cinq Pères Jésuites fusillés pendant la Commune*. In-12..... 2 »

RAVIGNAN (R. P. de). *Entretiens spirituels*, suivis d'un choix de ses pensées et de quelques passages de sa correspondance. 2 in-12.... 6 »

— *Retraite sur le Courage*. 1 vol. in-12..... 2 »

— *Souvenirs des Conférences du R. P. de Ravignan*. 1 vol. in-12 .... 2 50

— *Dernière Retraite prêchée aux Religieuses Carmélites du monastère de la rue de Messine*. In-12..... 2 50

— *Souvenirs d'Instructions et de retraites*. In-12..... 1 »

— *La Source du Bonheur. De la divine Providence ;* suivie de quelques pensées du R. P. de Ravignan. In-32..... 0 80

— *Pieux Souvenirs. Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*. Prix : 0 fr 15 ; 150/100 ..... 15 »

— *Pieux Souvenirs. Quelques pensées du R. P. de Ravignan sur les temps de souffrances et de maladie*. Prix : 0 fr. 15 ; 150/100 ..... 15 »

— *La Semaine sainte*. Exercices et méditations. Souvenirs d'une retraite du R. P. de Ravignan, recueillis par Mgr DE SÉGUR. In-32..... 1 »

R. P. J. COPPIN

LA VOCATION AU MARIAGE, AU CÉLIBAT, A LA VIE RELIGIEUSE

11e mille. 1 vol. in-12 de 390 pages. Prix. . . 3 fr. 50

Voici un livre que les parents, les jeunes gens et les jeunes filles devraient tous lire, les uns pour diriger leurs enfants avec plus de lumière et de confiance et les autres pour se déterminer, sans crainte d'erreur, dans le choix de leur vocation. Il n'y a pas de bonheur en dehors de la place que Dieu nous a assignée et du rôle qu'il nous a confié pour sa gloire.

L'auteur étudie les trois grandes vocations du mariage, du célibat, de la vie religieuse. Il en montre la grandeur, la sainteté, les avantages et les inconvénients.

La recherche de la vocation équivaut à connaître la volonté de Dieu. Le R. P. Coppin indique les moyens pratiques de connaître cette volonté, d'écarter les obstacles et de se préparer à répondre à l'appel de Dieu, dans l'un des trois états qui nous sont proposés. (*Revue Mariale*)

DUFOUR. *Avis et Réflexions sur les devoirs de l'état religieux*, pour animer ceux qui l'ont embrassé à remplir leur vocation. Ouvrage utile non seulement aux religieux, mais encore à toutes les personnes qui veulent vivre dans le monde avec une piété solide, par un Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur. Nouvelle édition revue et corrigée. 2 in-12..... 6 »

Mme d'AGUILHON

A VINGT ANS, LA QUESTION DU BONHEUR

3e édition. 1 vol. in-12. Prix. . . . . 2 francs

Sous forme de lettres fines, spirituelles, maniables, ce livre est un traité complet du mariage et des devoirs de la famille.

Voici un aperçu de la table des matières qui est fort développée (p. 369-387) : *Conditions du mariage chrétien* (comment se fait une proposition de mariage ; unions commerciales ; mariages sans vocation ; imprudence des parents ; « rassurez-vous, je suis libre ; » triste initiation ; idylle ; pourquoi tant de politique ; l'harmonie des âmes ; l'isolement moral, etc., etc.) ; *Devoirs de la jeune femme* (l'ange du bon secours, l'ange de la consolation, l'ange de bon conseil ; les révoltées ; la femme au gouvernail ; se comprendre ; se faire aimer ; les coups d'épingle ; le toit qui dégoutte ; l'oiseau bleu ; un sourire alarmant ; madame Pot-au-feu ; l'esprit contre le cœur ; pas de marivaudage ; etc., etc.) ; — *Mission de la femme chrétienne* ; — *Droits de la femme* ; — *Vertus indispensables à l'apostolat de la jeune femme* ; — *Devoirs de la jeune mère, la mère institutrice* ; — *Mission du jeune homme dans le monde* ; — *L'esprit de famille*.

Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris. VIe.

Vtesse Bernard DE LA FRÉGEOLIÈRE

LA VIE DES SAINTS

RÉCITS D'UNE GRAND'MÈRE A SES PETITS-ENFANTS

12 vol. in-12. Prix. . . . . 15 francs
Chaque volume se vend séparément . . . . 1 fr. 25
Les 12 vol. reliés en 4 volumes genre bradel. 24 francs

Nos petits lecteurs aimeront à se procurer cette vie des saints pour y faire leur lecture quotidienne. La forme adoptée par l'auteur, un dialogue entre une grand'mère et ses petits enfants, tient l'attention constamment en éveil et coupe heureusement le récit par des réflexions et des questions d'une allure vive et animée. Les enfants de nos jours ne connaissent pas assez la vie des saints : souhaitons que le charmant ouvrage de Mme de la Frégeolière la leur fasse aimer et imiter.

S. COUBÉ.

DEUX MISSIONNAIRES

LE PETIT JOURNAL DES SAINTS

1 vol. in-32 jésus de 480 pages. Prix . . . 1 fr. 25
Relié toile tranches rouges. Prix : 2 francs

Excellent petit volume à propager dans toutes les familles chrétiennes. C'est une Vie des Saints. A chaque jour, son Saint, quelquefois deux ; à chaque Saint une page où l'on fait entrer les principaux traits de cette vie. Et cette petite biographie quotidienne est elle-même coupée de trois ou quatre réflexions morales qui dégagent les leçons pratiques de la vie du Saint. Et c'est très bon marché. Comme Vie des Saints *populaire, nous ne connaissons rien d'aussi pratique ;* et les réflexions morales, dont on a entremêlé la vie de chaque Saint, permettront même à beaucoup d'utiliser ces pages comme thème de méditation. »

(*L'Ami du Clergé*, 31 octobre 1912.)

On trouve à la même librairie :

COUGE. *Saintes du Paradis.* 2 vol. in-12..... 6 »

Abbé BORDEDEBAT

Les Apparitions de Notre-Dame de Lourdes

Et la Société contemporaine

1 vol. in-12 de 280 pages. Prix. . . . 2 francs

Le livre de M. Bordedebat s'inspire des multiples circonstances des Apparitions : époque, pays, lieu, mode, heure, costume, Rosaire, signe de croix, prière, baisement de la terre, pénitence, fontaine, secrets confiés, demande de chapelle et de processions, usage du patois de Lourdes par la Vierge, nom qu'Elle se donne, etc., etc. De toutes ces circonstances il déduit des applications pratiques, des réflexions d'un solide bon sens surnaturel, propres à éveiller ou à fortifier les convictions chrétiennes dans l'âme de nos populations. Divisé en trente et un chapitres, cet ouvrage peut rendre de précieux services pour les lectures du Mois de Marie. *(Ami du Clergé.)*

Th. DE CAER

UN EX-VOTO A NOTRE-DAME DE LOURDES

HISTOIRE INTIME ET AUTHENTIQUE D'UNE GUÉRISON

3e édition. 1 vol. in-12 de 442 pages. Prix . . 3 fr. 50

Mgr Goux, évêque [illegible] ailles, adressa la lettre suivante à M. Th. de Caër, au su[illegible] publication de la troisième édition de son dernier livre.

« Versailles, le 3 août 1890.

« Monsieur et cher diocésain,

« J'ai lu avec un vrai plaisir votre histoire d'*Un Ex-Voto à Notre-Dame de Lourdes*. Elle est écrite avec un sens très exact des choses chrétiennes, on y trouve des scènes charmantes, et l'intérêt qu'elle excite est d'autant plus vif qu'on se sent en présence d'une histoire vraie. Ce n'est pas une œuvre d'imagination, c'est une confidence. Dans notre siècle sceptique et railleur il y a quelque mérite à oser l'écrire. Vous déclarez y avoir été poussé par le désir de prêter l'appui de la parole écrite à la reconnaissance de votre héros envers sa divine bienfaitrice, et aussi p[illegible] l'espérance de faire connaître combien sont estimables et dou[illegible] même dans l'épreuve, les unions sincèrement chrétiennes. Ce so[illegible] de nobles mobiles ; ils avaient autrefois inspiré le *Journal* d'Eugénie de Guérin et le *Récit d'une Sœur*. Votre livre est du même genre que ces deux ouvrages si intéressants et si lus ; je lui souhaite la même fortune.

« Veuillez agréer, cher Monsieur, avec mes remerciements et mes félicitations l'assurance de mes sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« PAUL, *évêque de Versailles.* »

R. P. OLIVAINT

Journal de Retraites Annuelles

8e édition. 2 vol. in-12, ensemble 648 pages. Prix : 5 francs

Ce livre du saint Martyr de la Commune ne s'adresse pas à tout le monde. Les chrétiens lâches et se contentant d'une religion superficielle, encore moins les incrédules, n'y comprendraient rien. Il fera du bien surtout aux âmes soucieuses de leur perfection. ment, qui luttent contre la chair et le sang et veulent sortir victorieuses de cette redoutable bataille par les seules armes que la grâce surnaturelle nous met en mains. « Il faut, disait-il, moins de temps que de courage pour faire un saint. » C'est la leçon qui se dégage de ces pages qu'on a eu la bonne idée de publier et qui inspireront *courage et confiance ;* telle [illegible] en effet, la devise de sa vie. (P. LIBERCIER, *Bulletin de Sa[illegible] Louis-des-Français.*)

R. P. LESOŒUR

EN FACE DE LA MORT

Courtes Méditations pour la retraite du Mois

2e édition. 1 vol. in-12. Prix. . . . . 2 francs

En Face de la mort est un ouvrage qui sera lu avec profit, et même avec intérêt par tout le monde, mais surtout par nos confrères dans le sacerdoce. Le nom de l'auteur dit assez que ce travail ne saurait être banal. C'est l'œuvre d'un prêtre d'expérience, vieilli dans le ministère des âmes. Les caractères et les divers aspects de la vie présente, ses conditions, ses tentations et ses épreuves, ses consolations aussi, cette merveilleuse économie de la grâce divine qui fait tout converger vers le but suprême, notre salut, les phases diverses de ce voyage de notre existence terrestre, toujours accidenté et toujours intéressant, tout cela exposé sous forme d'autobiographie, place ce livre parmi les trop rares à notre époque, que l'on aime à avoir toujours sous la main, pour les relire à certaines heures. (*La Divine Hostie.*)

R. P. BILLOT

Retraite Religieuse du Chemin de la Croix

2e édition. 1 vol. in-12 de VIII-360 pages. Prix : 3 francs.

Cette *Retraite* de huit jours, à quatre exercices par jour, n'est qu'une mise en œuvre des *Exercices spirituels* de saint Ignace. A leur marche savamment graduée, tous les sujets de méditation s'adaptent. Seul le thème, emprunté au *Chemin de la Croix*, est nouveau ; et on l'a voulu tel pour renouveler l'intérêt des *Exercices*. Bien qu'écrit plus directement pour religieux et religieuses, ce livre peut servir à tous, prêtres ou laïques. On pourra très bien aussi ne vouloir s'en servir que pour y retremper son âme dans une étude affectueuse et fortifiante des souffrances de Jésus-Christ. (*Semaine Religieuse de Fribourg.*)

Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris, VIe.

R. P. OLIVAINT

Journal de Retraites Annuelles

8e édition. 2 vol. in-12, ensemble 648 pages. Prix : 5 francs

Ce livre du saint Martyr de la Commune ne s'adresse pas à tout le monde. Les chrétiens lâches et se contentant d'une religion superficielle, encore moins les incrédules, n'y comprendraient rien. Il fera du bien surtout aux âmes soucieuses de leur perfectionnement, qui luttent contre la chair et le sang et veulent sortir victorieuses de cette redoutable bataille par les seules armes que la grâce surnaturelle nous met en mains. « Il faut, disait-il, moins de temps que de courage pour faire un saint. » C'est la leçon qui se dégage de ces pages qu'on a eu la bonne idée de publier et qui inspireront *courage et confiance* ; telle était, en effet, la devise de sa vie. (P. LIBERCIER, *Bulletin de Saint-Louis-des-Français.*)

R. P. LESOŒUR

EN FACE DE LA MORT

Courtes Méditations pour la retraite du Mois

2e édition. 1 vol. in-12. Prix. . . . . 2 francs

En Face de la mort est un ouvrage qui sera lu avec profit, et même avec intérêt par tout le monde, mais surtout par nos confrères dans le sacerdoce. Le nom de l'auteur dit assez que ce travail ne saurait être banal. C'est l'œuvre d'un prêtre d'expérience, vieilli dans le ministère des âmes. Les caractères et les divers aspects de la vie présente, ses conditions, ses tentations et ses épreuves, ses consolations aussi, cette merveilleuse économie de la grâce divine qui fait tout converger vers le but suprême, notre salut, les phases diverses de ce voyage de notre existence terrestre, toujours accidenté et toujours intéressant, tout cela exposé sous forme d'autobiographie, place ce livre parmi les trop rares à notre époque, que l'on aime à avoir toujours sous la main, pour les relire à certaines heures. (*La Divine Hostie.*)

R. P. BILLOT

Retraite Religieuse du Chemin de la Croix

2e édition. 1 vol. in-12 de VIII-360 pages. Prix : 3 francs.

Cette *Retraite* de huit jours, à quatre exercices par jour, n'est qu'une mise en œuvre des *Exercices spirituels* de saint Ignace. A leur marche savamment graduée, tous les sujets de méditation s'adaptent. Seul le thème, emprunté au *Chemin de la Croix*, est nouveau ; et on l'a voulu tel pour renouveler l'intérêt des *Exercices*. Bien qu'écrit plus directement pour religieux et religieuses, ce livre peut servir à tous, prêtres ou laïques. On pourra très bien aussi ne vouloir s'en servir que pour y retremper son âme dans une étude affectueuse et fortifiante des souffrances de Jésus-Christ. (*Semaine Religieuse de Fribourg.*)

R. P. Ad. HAMON, S. J.

AU DELA DU TOMBEAU

3e édition. 1 vol. in-12 de VIII-328 pages. Prix : 3 francs

C'est un ardent missionnaire des vastes et populeuses régions canadiennes qui adresse ces pages consolantes à la nombreuse armée des travailleurs et des déshérités d'ici-bas, afin de faire lever sur leur existence misérable l'aurore radieuse du bonheur qui les attend. Prenant pour guide le bel ouvrage du cardinal Bellarmin sur *le bonheur des Saints*, l'auteur en met la haute doctrine à la portée des plus humbles intelligences.

Dans une première partie : *Résurrection et ressuscités*, il décrit avec beaucoup de charme et d'intérêt toutes les phases par lesquelles s'élabore ou se couronne le triomphe définitif et éternel de la vie sur les horreurs de la mort. Une deuxième partie, sous le titre de *Bonheur du ciel*, explique en quoi consistera essentiellement cette jouissance béatifique qui enivrera les élus et les plongera dans une éternelle extase. Enfin, dans une troisième partie : *Joies du ciel*, l'auteur décrit, en détail, les joies de chacun des sens de notre corps, les joies de l'intelligence, du cœur, de l'amitié et de la famille, telles que Dieu les prépare, au ciel et pour toute l'éternité, à chacun de ses élus. En somme, livre excellent et réconfortant. (*La Divine Hostie.*)

Du même auteur :

Pourquoi je me suis fait congréganiste. In-18..... 2 »
L'Alcool, le Roi du jour. In-12..... 1 »

Ad. GOUTAY

Vers la Vie pleine à la suite du P. Gratry

1 vol. in-12 de 300 pages. Prix. . . . 3 fr. 50

Ce livre nouveau rappelle des jours anciens où Montalembert, Lacordaire, Dupanloup, Ravignan et Gratry passionnaient tant d'âmes enthousiastes. Disciple de ce dernier, une jeune fille, devenue mère de famille, reconnaît lui devoir le bon usage de sa vie et le bonheur de son foyer. Par un sentiment de gratitude, elle a pris la plume, utilisé de nombreux passages des œuvres du P. Gratry et composé ainsi un remarquable volume dont la lecture pourra provoquer de salutaires pensées, de pures émotions et de viriles résolutions en vue de rendre l'existence aussi digne et aussi méritoire que possible. Distribuées sous douze rubriques différentes, mais bien rattachées ensemble, ces pages excellentes de l'illustre Oratorien sont les unes tendres comme une prière, d'autres tristes comme un soupir, d'autres saisissantes comme un cri d'alarme, toutes dictées par un grand amour de Dieu et du prochain. (*Semaine Religieuse de Fribourg.*)